

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA DISPARITION DES MUES  
SUIVI DE  
ÉCOSYSTÈMES DE LA DÉPERSONNE : ÉCRITURE DE LA  
DÉPERSONNALISATION ET MUTATIONS HYPERSENSIBLES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR ROSY L. DANEULT

JANVIER 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à Cassie, pour la lecture minutieuse et intelligente, pour les pistes éclairantes et les discussions;

Merci à Pierre-Marc, pour l'amour-biscuits, l'infini soutien, la bienveillance, la créativité sans fin, la magie;

Merci à Valérie, pour le dévouement, les mille lectures, l'amitié engagée, l'empathie, merci de m'avoir sortie de l'eau quand je n'avais plus confiance ni en moi ni en mon écriture;

Merci à Camille, pour les pirouettes, les glissades dans la neige, les engelures, oh! les joues! et les câlins. Merci pour les lettres sucrées (volatiles) dont les réflexions ont glissé parfois jusqu'à ce mémoire;

Merci à mon entourage extraordinaire, à ma cohorte sublime;

Merci à tous les lieux et personnes qui ont inspiré ce mémoire;

Merci à la Fondation de l'UQAM, aux Bourses institutionnelles de maîtrise : allègements financiers beaucoup bienvenus.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ .....</b>	<b>iv</b>
<b>LA DISPARITION DES MUES .....</b>	<b>1</b>
PREMIÈRE PARTIE .....	2
DEUXIÈME PARTIE .....	58
TROISIÈME PARTIE .....	89
INTERTEXTES .....	104
<b>ÉCOSYSTÈMES DE LA DÉPERSONNE : ÉCRITURE DE LA DÉPERSONNALISATION ET MUTATIONS HYPERSENSIBLES.....</b>	<b>105</b>
LA MALADIE.....	114
CORPS COSMIQUES; BÊTES SENSIBLES.....	118
INQUIÉTANTE DÉPERSONNE.....	127
FRONTIÈRES .....	134
PERSPECTIVES ÉTHIQUES.....	144
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>147</b>

## RÉSUMÉ

« La disparition des mues » est un roman racontant l'histoire de Zo, une adolescente de seize ans, renoue avec sa mère, Angélique, après que celle-ci a quitté son mari abusif. Elles s'installent dans un appartement avec une connaissance d'Angélique, Serge, un homme *hoarder* et agoraphobe, qui introduit la protagoniste à une femme-oiseau, Kelly, victime d'un mouvement génocidaire contre son espèce, les oiselles de feu. Angélique contracte une bactérie inconnue et refuse de se faire soigner, ce qui ravive les blessures et la culpabilité de sa fille, qui finit par en développer un trouble de dépersonnalisation. « La disparition des mues » est un roman qui traite de ce trouble, provoquant une angoisse de dissolution de soi. Le roman s'interroge sur les possibilités émancipatrices du vécu de dépersonnalisation en proposant un modèle de corporalité qui repose sur la vulnérabilité et la porosité des corps, sur l'acceptation salvatrice d'une identité morcelée.

L'essai « Écriture de la dépersonnalisation et mutations hypersensibles » s'interroge sur les tensions entre dépersonnalisation et hypersensibilité dans le processus d'écriture par l'intermédiaire d'une narratrice autofictionnelle dépersonnalisée. L'hypersensibilité sera envisagée comme le versant « sublime » de la dépersonnalisation, permettant de maîtriser l'angoisse, l'abjection de la dissolution de soi. La notion de transcorporité, telle que théorisée par Stacy Alaimo, sera considérée comme un mode d'hypersensibilité, proposant, plus largement, une éthique de l'hypersensible, de la vulnérabilité.

MOTS CLÉS : DÉPERSONNALISATION, HYPERSENSIBILITÉ, ABJECTION, MÈRES-FILLES, CORPORALITÉS, VIOLENCE, SPÉCISME, HYBRIDITÉ, VULNÉRABILITÉ

## LA DISPARITION DES MUES

## PREMIÈRE PARTIE

*Au commencement  
Il y aura la crise de soi  
Tout sera perdu  
Nous chercherons la ligne  
Séparant la terre du firmament  
Les voix s'élanceront  
Produisant musiques propices aux danses d'âmes  
Danses-fouilles  
Éclatements des corps dans les voûtes célestes*

*– Livre des voix, 1:12*

*On aurait dit qu'elle était morte, néanmoins quelque chose bougeait, comme des poumons sous respirateur. Elle mangeait dans la même porcelaine que nous et buvait dans les mêmes coupes, on trouvait qu'elle avait l'air bien chez nous, affirmait Obère, on ne savait pas qui elle était, mais il fallait que quelqu'un s'occupe d'elle, sa mère, une femme pauvre, l'avait laissée en pension, racontait Mélisse, là-bas, elle s'était assise sur le canapé, cachée derrière les rideaux, puis elle s'était levée et avait fait le lavage selon les instructions données, elle affectionnait les animaux, ils partageaient cet état qui échappe au langage, et peut-être que c'était cette sorte de flottement qui les réunissait, elle s'occupait en silence, elle craignait les enfants, croyait Sapina, mais sa peur était, comment dire, sans textures, légère, elle coulait, on la regardait saisir cette peur à l'intérieur d'elle, couchés sur les tapis, on présumait que ça glissait, que la peur était paradoxale, goudronnée et translucide, comme si l'intérieur de la personne était construit en dehors, que la structure était visible, que la personne résistait à nos tentatives de mise en récit tant elle était... comme n'étant pas.*

Pluie. Depuis des semaines, la pluie. Le béton nous inonde. Quoi faire de la pénurie de sable. Des sols imperméables. De l'insoutenable sensation de chute. Du démembrement quand nous frapperons le sol comme des gouttes. Quoi faire de la panique quand nous nous verrons morcelées en atomes d'eaux froides.

Je saute en ciseaux dans les flaques. Couinement de bottes. Mes mains tiennent un vivarium de plastique avec de la terre au fond et des petits trous. Si les insectes y entrent, c'est que je trace une voie invitante, que nous organisons ensemble une confiance. L'air passe dans les parois couleur lime. Une loupe est greffée à la boîte et les insectes regardent l'œil immense, sa viscosité cyclope; me voient-ils, de leurs yeux composés? Distinguent-ils l'obscurité de la lumière? Sur l'asphalte, des vers de terre grouillent, déclenchant chez moi une peur, celle de les voir déchiquetés, coupés par mon pied angulaire, divisés en anneaux de sang, et sous cette peur, je retrouve un sentiment bien connu, celui de la faute, la responsabilité qu'ils meurent par mes gestes gélatine, auquel cas ce serait moi la mauvaise fille, le poisson, visage de prédation aux branchies et nageoires prêtes, écailles dures, mâchoire violente, tandis que les vers sortiraient des galeries de terre, et que pour eux, l'averse annoncerait une trêve au dessèchement de leurs peaux. Je sais que tirer profit d'une trêve relève du crime de guerre, mais est-ce que j'ai d'autres choix? D'autres choix que de m'y prendre quand il pleut et non pendant ces jours secs où ils bataillent les sols, déjectent tortillons de minéraux, de mucus de glaise, évidant des passages, bien dissimulés dans les fosses; ai-je d'autres choix que d'agir au moment précis où ils se trouvent accessibles? Les pauvres. Ils se tortillent sous le ciel et dans une fausse impression de sécurité, ils pensent : bonheur, liberté de mouvement. Cela tient au fait qu'ils ne cuiront pas aujourd'hui, que le tégument humide promet qu'ils pourront respirer encore au moins une fois.

Mais voilà que le soleil sort, que ses rayons traversent et menacent les vers. Permanence des brûlures. Apparence de variole. Cercles impeccables d'où pendent des croûtes. Une



larme coule sur ma joue, puis dans ma bouche, obstrue la trachée; je l'ingère et ses sels nains se fabriquent rocheuses dans le ventre.

Notes au cahier :

L'altération du ver est forcément permanente et elle n'a même pas besoin de se voir. L'altération d'un corps, sa souillure, le propulse plus près de la mort. C'est une chose que sait celui qui porte la perte.

– Tu captures un vivant, tu le sauves, c'est un acte de compassion, aurait dit De Vaucante.

Après un long temps à réfléchir, il aurait ajouté :

– Mieux vaut sous une cloche de verre que laissé blessé, à mourir, dans les rues.

Aussitôt qu'on déposera des vers dans la boîte, on y verra battre cinq cœurs synchrones. Venez, que je dis, vers amours! Vers, amours! Quand apprendrai-je à vous aimer bien?

Ma mère téléphonera le soir. Je le pressens. Ma mère s'adressera à moi comme à une enfant. Elle voudra toutefois que je m'occupe d'elle. Elle demandera un berceau. Pour apaiser sa colère. Pour taire l'histoire de nos vies, le portrait mièvre qu'elle m'en fait.

Tout la dérange. Ses vêtements se fripent. Dehors, on l'insulte. La dénude de mépris. En réalité, chaque chose menace potentiellement l'utopie qu'elle souhaite de tout cœur voir se prophétiser : une vie sans événements où elle ne serait pas affectée par quoi que ce soit. Or, on la croirait sans peau. La vie pénètre cruellement. Si elle ne peut pas éviter la moindre perturbation, elle veut conserver son droit de s'impatienter, de hurler — en apparence — pour rien.

Elle pique souvent des crises. C'est que l'injustice se dissimule partout autour d'elle, s'incruste, se manifeste par la saleté, le désordre : les affaires mal placées sont des affronts ébranlant ses sens, sa lucidité. Elle examine les lieux et perd pied. Les évier, les guenilles et les mottes de poussières fusionnent en tas, ni chair ni poisson. En boule sur le plancher, une colère se hurle, colère de testostérone sortie de sa gorge. Elle souhaiterait me la donner. Faut de se plaindre de sa précarité, de son amour malade, elle pleure les assiettes cassées. Les marques de couteaux qu'elle finira par s'infliger.

Elle m'appelle.

Je la rejoins à mi-chemin entre Petite Montagne, la plus grande des villes voisines, et la Cité. Il faudra que je reste cette fois-ci, auprès d'elle. Elle a trouvé, dit-elle, un endroit sécuritaire où nous pourrions habiter.

Bien sûr. Tout ce que tu veux, maman.

La Cité est pourrie, de toute façon.

J'observe une dernière fois le Drosera à la fenêtre. À côté de la plante, dans le vivarium, les vers sont morts, coincés dans les trous après avoir voulu s'échapper. Trop larges pour passer. Des lanières de peau et de sang sèchent, dedans et dehors de la boîte.

Au revoir, Sapina, Obère et Mélisse. Tous les trois dorment. Je laisse mon trousseau de clés à l'entrée. Je suis certaine qu'ils ne signaleront pas ma fugue à la police. Celle-ci ne cherche plus les jeunes filles disparues de toute façon. Elle pense plutôt aux bouches en moins à nourrir. Une personne de moins sur la terre. Cela diminue le ratio ressources-personne. Obère et Mélisse ne parleront pas longtemps de mon départ.

Dehors, les quartiers abandonnés. Les postes de péage. Faute de préposés, le chauffeur d'autobus, à chaque arrêt, sort, soulève les barrières. De jeunes enfants se cachent derrière des obus. Des femmes font la manche. D'autres gisent courbées sur le ciment. Elles exhalent un air gris. Dans la fenêtre d'un immeuble sont collés des graphiques dessinés à la main de l'évolution de la mortalité au pays. Les courbes montantes sont tracées en rouge.

Ma mère dort sur un banc du terminus, des entailles au menton et aux joues, pleines de gales. Elle n'a emmené avec elle que l'essentiel, boîtes de carton. Sacs poubelles. Le lever du jour caresse ses cheveux.

Notes au cahier :

Il est possible que les lacérations sur son visage soient auto-infligées.

Cela ne veut pas dire que les mutilations n'ont pas été orchestrées par quelqu'un d'autre.

Je hèle un taxi. Le chauffeur craint que ma mère vomisse.

Les bagages vont dans le coffre. J'installe ma mère à l'arrière, elle est flasque, ne se tient pas, je la palpe et m'assure que son dos est aligné à la banquette, qu'une surface solide la supporte, que les reins s'imbriquent dans les coussins. Je tire un foulard de mon sac et l'enfile autour de son cou. Je la masse et lui souris en l'emmitouflant. Je veux qu'elle soit bien. Mon amour enfle. La ceinture irrite sa peau sous le foulard. Elle se gratte, gigote, est-ce une étoffe tissée de laine minérale.

La forêt noire borde les champs agricoles. Elle ne dira pas pourquoi nous nous engageons sur cette route mangeuse d'âmes, faite de goudron et de nids-de-poule. Quelque chose lui tord le ventre : elle me serre la main très fort. Je demande : « Qu'a-t-il fait? »

Son visage s'assombrit. Il pleut. Les larmes coincées aux coins de ses yeux. Elle ne répondra pas. Sur la banquette arrière, ma tête se repose sur ses cuisses dodues, dorées. Je chérie ses joues fardées.

Devant, nos nouveaux lieux de vie : Saint-Canon-Court, Chemin des Serre-Têtes, premier étage du Triplex Rouge. Le taxi sera payé par celui qui la mange. De Vaucante lui a probablement dit : « Si tu pars, ce sera la dernière chose que je te paierai. » Mais toujours il la retrouvera quand il aura faim. Une bonne nourriture qui se soumet : cuisses et jarrets qu'il démembré à sa guise.

La voiture s'introduit dans une épaisse forêt d'arbres malades. Ce n'est plus la forêt noire que nous avons longée pour venir jusqu'ici. Nous l'avons passée depuis environ un kilomètre. Il s'agit plutôt d'une forêt sœur, plus petite, moins redoutable. Elle renferme le Triplex Rouge et le dépôt de ferrailles qui lui sert de cour arrière. Des cimes arrondies se dévoilent, tombantes. Les cyprès et les pruches abandonnent épines, écorces, cônes globuleux aux bras des arpen-teuses. Dans la soie et les larves, les arbres abdiquent. La voiture s'immobilise devant le Triplex Rouge. Angélique sort un billet de vingt dollars tout taché et laisse, à contrecœur, un maigre pourboire. Les portières claquent. Tout son corps vibre. Elle souhaite entrer au Triplex, ne plus bouger sur le matelas de sa chambre. Sauf peut-être sa main droite pour tirer des cigarettes roulées à la tubeuse. Elle s'y introduira, déposera les effets dans une pièce, criera par l'entrebâillement de la porte d'entrer à mon tour. Elle me présentera quelqu'un. Je dirai : attends un peu, je veux rester là, je veux rester là sous le ciel jaune aux astres noirs. Elle disparaîtra — silencieuse, et chargée de sacs — derrière la porte vétuste qui la fera morte.

La lumière de la lune révèle les voitures abandonnées dans la cour arrière. Est-ce là parmi le métal que gisent les morts? Plusieurs humains et animaux, chaque nuit, sont incendiés vivants, puis laissés en carbone sur des terrains similaires. Limaille feu. Les organes: des détails dans les cendres. Ni affects ni fossiles. Quand les monstres sortent. Je sais depuis longtemps que les endroits sécuritaires n'existent plus.

On croirait que l'appartement n'a pas de murs, pas de planchers. Qu'il est divisé par des cloisons faites de plaques vertes, de pièces de radio, d'ampoules crevées, de câbles qui gigotent. Des couleuvres. Des restants de nourriture. Des coulisses de savon à vaisselle. La tapisserie décolle, les tapis s'encrassent dans les coins, à l'instar des cheveux de filles, des dessins d'enfants, des cartes du ciel. Des tas de gens ont dû passer dans cet appartement. Probablement il y a longtemps. Les pièces portent les traces de fêtes arrosées. Des gobelets rouges, des cartons de bières. Poussières, grains de sucre.

Les tissus ici ont la texture du beurre. La moitié d'un rouleau d'essuie-tout trempe dans une matière brunâtre. L'oxygène manque au cerveau comme une mer de phytoplanctons morts : je me heurte aux angles des comptoirs.

J'identifie l'odeur de la cuisine : jaune. J'imagine mal Angélique vivre dans un tel désordre. Des assiettes dépassent des armoires. Des ustensiles sales traînent entre les poutrelles qui, crochies, tiennent à peine le plafond. Ça empeste la litière de chat, je crains que des œufs de toxoplasmose s'accrochent à mes doigts. L'évier est en plein centre d'un salon surchargé, des téléviseurs hors fonction disparaissent sous des piles de DVD, cassettes, boîtiers orphelins, livres et tours d'ordinateurs. Il y a des montagnes de tissus, tellement qu'on ne voit plus le plancher. Je savonne mes mains, les frotte avec vigueur. Les grains de selles et d'urine s'infiltrèrent sous la cambure du pied.

Il y a un homme aux cheveux longs et gris installé à un bureau. Ses yeux sont bouffis sous la lumière bleue.



– Voilà l’ami que je voulais que tu rencontres, me dit ma mère, comme si elle me l’avait déjà présenté ainsi, comme un ami : nous habiterons avec lui. Serge, je te présente ma fille...

Angélique exagère son enthousiasme pour que nous accueillions chacun la présence de l’autre. Entre nos deux corps maladroits, elle introduit un semblant de gaité. Elle souligne nos qualités communes. Serviabes, gentils, bons à tout faire. Nous acquiesçons timidement. Je ne suis pas méfiante. Il n’est pas méfiant. Et bien que je doute que nous puissions nous apporter quelque chose de bénéfique, j’ai aussi la conviction que nous ne pouvons pas nous nuire.

Serge arbore un toupet épais coupé droit. Ses petites dents luisent, derrière son sourire embarrassé.

– La toilette est là, les chambres : là-bas.

Un couloir, une chambre, et par la chambre, d’autres couloirs vers d’autres chambres. L’appartement s’étale sur deux étages, mais celui du dessus est condamné tellement il déborde d’objets. Le troisième étage est habité par deux vieilles femmes, chômeuses et collectionneuses, comme lui. Chacun contribue comme il peut au désordre de la cour arrière. Il désigne tout ça le dos courbé, les aisselles mouillées, avant de s’enfouir à nouveau dans son écran d’ordinateur qui montre deux fenêtres ouvertes : un site de pornographie amateur et une partie d’échecs tout juste entamée. Je doute qu’il veuille nous ignorer complètement. À vrai dire, je reconnais chez lui une stratégie dont j’use moi-même afin d’éviter d’engager directement la conversation avec les autres. L’ordinateur sert de médiateur, il peut s’y replonger quand il perd le contrôle. Cela estompe la brutalité avec laquelle peut happer la honte de soi. Parallèlement, il n’a pas caché la page web qui montre des femmes en déshabillés frétilant au rythme des animations de diamants, de cœurs palpitants et de baisers fuchsia. Sans doute, cherche-t-il à nous re-filer sa honte en en exposant les sources. Ainsi elle serait coupée en trois.

Nous regardons le plancher, Angélique et moi. Serge est apaisé. En fait, il paraît plus maigre, tout à coup. Ses doigts caoutchouteux tombent sur le clavier. Il clique sur le rond vert à l'extrême gauche d'une des fenêtres. Le jeu d'échecs revient à l'avant-plan. Tours et reine se font engloutir. Il perd déjà.

La première nuit au Triplex Rouge se déroule bien. Ce n'est finalement pas le pire des endroits. Je suis loin de regretter ma chambre chez De Vaucante, à l'époque où ma mère et lui cohabitaient, ou alors celle chez Obère et Mélisse, que je partageais avec leur fille, Sapina. On m'a déplacée souvent. Ma présence incommodait.

Je me rappellerai toujours la première nuit chez Obère et Mélisse. En arrivant, je déposais à la fenêtre mon vivarium rempli de vers. Un *Drosera* avait été oublié sur le rebord de la fenêtre, mais sa terre était encore juste assez mouillée pour que la plante puisse continuer de se développer. Il lui manquait de terre. Un champignon poussait dans son pot, amorçant sa décomposition. À première vue, on aurait cru improbable l'engloutissement d'une plante carnivore par un vulgaire champignon. À force de rester campée là, à imaginer leurs interactions microscopiques, je me déshydratais. La langue se rigidifiait, et je pensais qu'il fallait la tremper. Là, je découvrais le parfum de soufre émanant de l'eau. Mélisse était venue border sa fille. On avait éteint les lampes. C'est à cette heure-là que la fillette s'était véritablement éveillée. La lueur de la lune était la seule lumière qui puisse l'enthousiasmer. Mes yeux s'adaptaient difficilement à la réduction de la luminosité. Une fois sa mère partie, la fillette s'était avancée, tenant dans ses mains un nœud coulant, un pistolet, une bouteille d'analgésiques, un canif, qu'elle me montrait tour à tour en les faisant onduler comme des petits bateaux. Elle testait mes vulnérabilités, De Vaucante avait dû leur dire que j'avais déjà songé au suicide. En tout cas, elle ne voulait pas que je dorme, que je profite de ce lit qui ne m'appartenait pas. J'ai toujours su que la richesse de De Vaucante ne m'apporterait ni ne me prémunirait de rien. Ma mère et moi avions connu la pauvreté. Grandir dans la pauvreté dresse des défenses, ou n'est-ce pas plutôt de la passivité? Passivité anxieuse, nécessaire de survie nous gardant éveillées dans les nuits les plus calmes. Quand on grandit pauvre,

on ne quitte jamais l'état du qui-vive. On sait le mal tout près, et c'est un savoir plus solide que celui extrait des raisonnements méthodiques. Quoi qu'il arrive, on sait la pauvreté dominer en force divine, surplombante, force de la soustraction.

Sapina avait fini par glisser les armes sous le matelas et, en plongeant ses yeux dans les miens, ou plutôt, ses yeux derrière les miens, ainsi qu'une langue qui les engloutirait, elle s'était justifiée d'avoir étalé de cette manière les armes, comme s'il ne s'agissait pas d'un geste un tant soit peu menaçant, que ma crainte s'était érigée d'elle-même, par une volonté tout à fait autonome. Sapina avait dit : « cette corde, ce pistolet, cette bouteille. Voilà des choix que je te montre, vois-tu le bien que je te fais? »

Elle rigolait, retenant son ventre avec ses bras.

J'attendais la nuit qu'elle s'endorme. J'avais appris à veiller sans trop de résistance : je laissais le sommeil décider de mon sort. Cette corde, ce pistolet, cette bouteille. C'est d'ailleurs ainsi que je m'écoulais dans le monde, accompagnée d'une angoisse maligne, tant débilite qu'elle se muait en dépression, annihilant tout élan de révolte.

Mais c'était ses doigts — pas une corde ni des cachets — qu'elle rentrait dans ma bouche, alors que je dormais sur le dos, jusqu'à la lurette : toux, crachats, vomi parfois. L'échelle couinait, la plante d'un petit pied embrassait les barreaux. Elle remontait à son lit.

À la fenêtre, les vers s'enroulaient les uns autour des autres.

Ce n'est pas si pire que ça au Triplex Rouge. Le son circule mieux. On entend des voisins éloignés claquer des doigts, une chanson à répondre rebondir dans l'écho.

Et cette nuit, pas de cris.

La chambre de Serge forme un noyau au centre de l'appartement. Nous devons la traverser pour accéder à nos chambres. Contourner le lit qui envahit la pièce. On dirait que le matelas gonfle quand nous passons, nous presse dans les coins, nous propulse vers le plancher. Nous tombons sur des clous. Il est probable que nous finissions par nous sentir prises d'assaut par les objets qui traînent çà et là, mais au moins, je trouve Serge rassurant. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement habile avec les personnes, mais nous appartenons à la même classe, et cela me permet de sortir du rôle figé dans lequel j'étais forcée de me dissimuler chez Obère et Mélisse. J'échouais à m'harmoniser au luxe de carton-pâte. D'ailleurs, il était évident qu'ils ne m'hébergeaient pas de bon cœur. Je me suis demandé si De Vaucante, espérant avoir ma mère pour lui seul, n'avait pas menacé son frère pour qu'il me prenne parce que son frère — et c'était pareil pour sa belle-soeur et sa nièce — m'avait accueillie la mâchoire serrée, ne m'adressant la parole que pour me demander d'effectuer des tâches. Ils ne discutaient toujours qu'entre eux. Ma langue s'écrasait dans mon palais. Sur la table, Obère posait ses coudes, il y avait ce son de frottement qui me gênait et qui portait, ainsi que ses doigts entrelacés, des certitudes, des opinions rapportées. Obère articulait ses phrases comme si chacune contenait des informations capitales. L'air grave et fier, il posait pour sa famille, bien enfoncé dans sa chaise capitonnée. Sa famille posait à son tour pour lui, lui renvoyant le même air fabriqué. Je n'avais jamais performé ce genre de scène avec ma propre famille et me demandais si c'était à ça que ressemblait le bonheur. Peut-être était-ce comme ça. La bouche béate. Bonheur de repli, bonheur chiche, indéchiffrable. Bonheur de dissimulation alors que dehors tout s'effondrait.

Je me perdais dans les motifs géométriques de la nappe. Obère et Mélisse parlaient des mêmes lèvres, conversation oiseuse à laquelle je n'avais même plus assez d'énergie

pour sourire poliment. Le vin était versé comble. Mélisse reprenait un peu de salade. Regardait dans ma direction sans me voir. Pourtant elle notait en silence le nombre de bouts de pain que j'ingérais. Chaque bouchée avalée l'irritait — elle jugeait injuste que je mange à leur table, leur pain — et son irritation avait pour effet d'augmenter mon anxiété. Je n'étais pas à ma place. J'avais honte d'être assise à leur table, de ne pas avoir d'endroit où aller. Les semaines passaient, je mangeais de moins en moins, pour ne pas déranger. Je maigrissais à vue d'œil. Mélisse passait ses doigts sur la fossette qui reliait sa bouche à son nez. Pianotait.

Un fragment blanc, de la céramique cassée, détachée d'une assiette, dépassait de la pièce de viande. Celle-ci gémissait encore ses blessures dans les limbes animaux. J'observais la souffrance de l'animal par la lame du couteau. Difficile de ne pas imaginer les dégâts que ce débris avait pu causer à l'œsophage et au collet de l'agneau. J'attendais qu'il y ait un moment de silence dans la conversation pour mentionner la lame découverte dans la nourriture. Je me rétractais à plusieurs reprises, freinée par l'abondance des discussions. Le premier dîner, j'avais parlé, peut-être dit une phrase, deux. Obère avait sourcillé, s'était raclé la gorge et n'avait pas répondu. Plus tard, il m'avait posé une question et s'était impatienté devant mon bredouillement. Cette attitude de mépris, d'indifférence calculée, lui permettait de garder le contrôle sur les conversations, de sceller pour de bon mes lèvres. J'avais mis le morceau de céramique de côté sous un napperon, après avoir envisagé de le mâcher, par excès de malaise.

Je dépose les aliments achetés au rabais au comptoir alimentaire du village. Nous avons peu à manger, c'est vrai, mais je sais déjà que je n'aurai pas à renoncer à ma faim ici. Le ragout est gras, je le mets au congélateur pour que les matières se séparent, que le gras flotte sur le dessus et que je le retire à l'aide d'une cuillère. Les cannes de pois, le lait condensé et l'huile de canola sont rangés avec les provisions de Serge; des contenants cartonnés et des sachets dont il est devenu difficile de déterminer la nature. Le fond des armoires est tapissé de *modpodge* vert et bleu. Il s'effrite, reste collé aux ongles.

Un matin, Angélique veut aller voir le lac au bout du rang. Les marques de couteaux qu'elle s'est infligées n'ont pas guéri. Je décide de l'accompagner.

Sorties de la chrysalide, les herbes sèches nous bordent. Angélique a quelque chose de changé, une nonchalance nouvelle : elle pourrait bien se déverser sur la route, attendre le camionneur qui l'éviderait sous ses dix roues, qui approfondirait, de sa confortable cabine, ses creux de femme triste. Nous marchons pieds nus sur le gravier chaud. J'apprends à prendre les cailloux entre les orteils. Je récite un poème qu'elle aime, inspirée par les pierres :

*Il y avait un mot dans une pierre  
j'ai essayé de le faire ressortir  
maillet et ciseau, pioche et aiguillon  
jusqu'à ce que la pierre laisse couler du sang,  
mais je ne pouvais toujours pas entendre*

*le mot que la pierre avait dit  
je l'ai jetée au bord de la route  
parmi mille autres pierres  
et comme je me détournai, elle a pleuré  
le mot à haute voix dans mon oreille  
et la moelle de mes os  
entendit, répondit.*

Contrairement à l'habitude qu'elle avait quand j'étais enfant, elle ne récite pas le poème avec moi. Tant que le paysage se gorgera de gouttelettes, elle sera trop agitée pour penser au mot qu'on aurait dû éviter d'entendre, celui pris dans la pierre, ainsi qu'au sang qui coule et polit les roches. À lui seul, le mot lui déforme la colonne, soude ses disques dorsaux, la réduit en sculpture.

Sur la route, plusieurs trous dans la terre. Des grues parsèment l'horizon. Au loin, il n'y a plus que des carrières de sable et de roc, vestiges des extractions. Nous nous rapprochons du lac. Elle marche. Elle croit que le sol est ferme. Pourtant, un de ses pas la fait basculer un peu plus bas. Elle se redresse, constate le piège : un trou a été creusé sous son pied, puis recouvert d'un sac de plastique, de branchages et de terre. Un peu plus et elle se serait foulé la cheville. Elle émet un cri, hausse les épaules et accélère la cadence.

Chaque pied posé à plat sur le sol la persuade qu'il n'y a pas d'autres pièges. De mon côté, je sais que les trappes évitées de justesse ne protègent pas des futures chutes. Je tâtonne le sol comme on mastique et réduit un poisson en bouillie par peur de se prendre une arête dans la langue.



Il y aurait eu dans ce lac des déversements de déchets de BPC dans les années 1980.

– Ça se décompose très bien dans les milieux naturels, qu'elle me rassure. Fort probablement qu'il n'y en a plus ou en tout cas pas assez pour nous faire quoi que ce soit.

Trois maigres troncs rouge sang poussent entremêlés dans le lac. Ça la fait rire qu'ils se juchent ainsi les uns sur les autres. Elle n'a jamais vu des arbres de cette forme. Les yeux piqués de joie, elle se met à courir en zigzag, se rue dans l'eau violacée, et elle nage plus loin, se sectionne en deux. Miroitée. Le liquide la défait. Son rire se fractionne en échos; quatre trames bien discernables et s'amplifient. Elles transportent les squelettes de poissons qui se meuvent morts-vivants dans ce qu'Angélique appelle « son eau lustrale, viens me bénir ma chérie », la bouche révoltée par les rires. Ma gorge se serre. Elle me fait peur. *Évite son regard. Évite son regard. Il est mieux qu'elle t'ignore.* Mais elle n'est pas dupe, elle le sait que je suis là. Elle tape l'eau. Elle supplie, « Zo, allez! » Et elle se fâche, menace, toujours les mêmes insultes depuis ma naissance, et elle rit encore. Un grognement. Mais je reste sur la plage. Je remarque les traces de mes pieds sur le sable. D'une couleur innommable. Figée debout, je reprends mon souffle. Un, deux. Angélique arrive en hyène pour me tirer vers elle. La colère dévoile les muscles de ses jambes, qui se frayent un chemin dans l'eau épaisse. Mélasse. Résine. Bave. Je viens à sa rencontre. Peut-être que ça la calmera. Son pas ralentit. Sa main cherche doucement ma mâchoire. C'est là qu'elle me claque une joue, me tire par les vêtements. Du même élan, elle me propulse dans l'eau.

Maintenant nous flottons toutes deux sur le dos. Nous rions. C'est léger. J'ai cru qu'elle voulait me noyer.

Cette eau est si soyeuse qu'on pourrait y dormir. Ses joues sont roses, malgré les lacérations, Angélique est jolie. À ce jour, il n'y a pas un moment où je n'ai été sous le joug de sa beauté, une beauté contenue dans l'expressivité de ses traits, brutale. L'émotion passe en elle, le visage est chargé; en proie à des vagues furieuses. Pourtant ma mère demeure fermée, hors d'atteinte. Hypnotique, cruellement intime dans son mouvement de dissimulation. Je nage comme un petit chien pour la rejoindre. Je croise mes doigts autour des siens. Elle se racle la gorge, tousse un peu et regarde autour, nerveuse.

Soudain, j'ai affreusement mal au ventre. Je me remémore les fois où, enfant, je l'ai attendue en vain. Je réfléchis aux raisons qui l'ont poussée à m'expédier à la Cité, chez Obère et Mélisse. Les crampes brusquent le silence. Sortir de l'eau. Maintenant. Je nage hors d'haleine vers la plage.

– Hey! C'est pas vrai. Tu t'en vas pas encore. Reviens ici!

Elle a l'air encore plus révoltée que tout à l'heure. Je cache malaisément ma peur.

– Tout de suite, promis!

– Ma maudite menteuse, tu reviens ici!

Elle s'accroche à l'eau mauve comme à la manche d'un vêtement. Tirer jusqu'à la déchirure. Aucun courant d'air et pourtant l'eau tempête. Un typhon pourrait bien traverser le lac. Elle plonge pour s'épargner les remous à la surface et rejoindre la berge plus vite, mais avale au moins un litre d'eau de têtards. Elle halète, s'étouffe, sa respiration s'intensifie, a-t-elle la tête dans un sac de plastique, la bouche pleine de boue. Ses traits se dessèchent et bientôt, elle est méconnaissable, devenue masque sombre à l'expression pétrifiée. Son cœur bat rapidement, formant des vagues hystériques. Je nage dans les froissures de sa peau. Elle se cogne le crâne sur un fond d'algues.

Elle s'échoue sur la grève, pinnipède. Elle cuit sous le soleil, en état de choc. Éclairée ainsi, elle m'apparaît suspecte, fabriquée. Dois-je aider le mirage? Et si je la soulève et qu'elle passe à travers mes bras?

J'appuie sur elle avec mes doigts. Elle est solide, bien que flasque. *Toc, flip, flop, toc.* Je porte longtemps le corps dans mes bras. Mes jambes sont frêles. Le paysage semble faux. Mes bras semblent faux. J'avance. Les camionneurs klaxonnent. En ricanant, ils accélèrent, les pieds lourds d'alcool de patate. Mes chevilles reçoivent le gravier projeté par les pneus cloutés.

Les nuages courent à travers le ciel. Mes jambes sont tellement lourdes. Souvent, j'ai envie de m'agenouiller dans un fossé pour m'y reposer. Je pleure sur les joues d'Angélique.

Impossible de savoir combien de temps j'ai marché, mais nous passons la porte du Triplex Rouge. Angélique sort du sommeil. Partout des fourmis dans mes bras. Ça remonte jusqu'à la langue. Angélique tangué vers la gauche. Nous titubons dans l'entrée. Dès que Serge nous aperçoit, il propose son aide.

– Accompagne-la jusqu'à sa chambre, tu veux bien?

Je suis complètement vidée.

Je cuisine des pâtes en sachet. La poudre d'épices, de volaille et de glutamate s'organise en bulles, remonte jusqu'aux bords du chaudron. Ça pourrait éructer, inonder la cuisine. Dans mon état, j'accueillerais la lave dans un calme parfait.

Angélique dort dans la chambre du fond. Pendant deux jours, le verrou est enclenché. Pas de réponse quand je l'appelle, mais je sais qu'elle respire.

Ce soir, je croise Serge sous les poussières et les objets. Je pense : trop d'usages pour chaque bidule, et cet homme-là s'assoit beaucoup.

– Comment elle s'sent? me demande Serge d'une voix pâteuse. Pas sortie depuis. Même pas mangé.

– Je sais pas. Je peux vous demander quelque chose?

Il pivote sur sa chaise d'ordinateur.

– Oui?

– Y'a moyen d'entrer dans sa chambre? Je veux dire, c'est verrouillé. vous avez la clé?

– Ah ça. Non. La clé. Euh. Y'a la chose, celle-là encore dans sa chambre, le mons... sur les murs, ça fond les clés de fer, haute température, pis c'est la sienne, sa pièce, ça s'échappe de la forêt, une voix qui a pris forme, a perdu son timbre, presque muette, quelques mots des fois, aime pas la cohabitation. Les invitées, les voyageuses, comme vous autres. Ça tolère. Mais pas de troubles. On défonce, fin de l'histoire.

Trop fatiguée pour lui demander de répéter, je remets ça.

– D'accord. Laissons-lui jusqu'à demain.

Je dors trop longtemps et au matin, une hache à la main, je m'éveille, soudain verticale devant la porte de chêne. Sur ma nuque un frisson souffle : *vas-y*. Le bois cède sous mes mains. Serge me rejoint, arrache les matériaux, les copeaux et les longues échardes. La porte dégagée, je suis stupéfaite, ce n'est pas ma mère que je retrouve, mais bien un vestibule d'à peine un mètre de profondeur qui dévoile une nouvelle porte. Nous recommençons. Pour découvrir porte par-dessus porte par-dessus porte; des vestibules agglomérés les uns aux autres. Répétitions de cellules où on se recroqueville : jamais le corps ne peut s'étendre ou se tenir debout en entier. Impossible de forcer correctement, d'écartier suffisamment les jambes pour bien faire basculer la hache. Je me demande si je reverrai ma mère un jour. Il faut que le bois cède. Je ne veux pas avoir comme dernier souvenir de ma mère le rire odieux qu'elle m'a lancé hier tandis que nous nagions dans les eaux mauves. J'ai tellement souvent eu cette pensée : *je ne veux pas ce moment comme dernier souvenir*. Chaque fois qu'elle menace de se suicider, ça me happe. Je sais bien que cette crainte en camoufle une autre concernant moins ce qui se fige dans la mémoire que la perte violente d'une filiation au monde. Ce que nous avons construit elle et moi est défaillant, mais sa mort m'isolerait de toute matière vivante. Une cellule exilée. Sans force ni accroche. Je m'entête à la sauver. Je frappe le bois, les bras tendus. Je ne veux pas de ce dernier souvenir. Si elle vit, nous pourrions en créer d'autres. Je frappe le bois. La lame fend les portes, je passe au travers.

Dans la chambre, elle est étendue telle qu'imaginée. Les nattes défaites. Couchée de côté sur le lit, entre deux ridelles de métal. Enterrée sous les draps et la sueur. Elle pleure. Ses bras ordonnent une étreinte. Partout sur ses joues et son front salins, mes baisers affluent. Elle me rejette, outrée. Elle juge que j'aurais dû venir avant. Que je la méprise ou la souhaiterais morte et mise en terre.

Dehors, il y a l'orage, et son corps est extrêmement chaud.

Je cherche dans une encyclopédie médicale l'origine de sa douleur. C'est une plaie moyenne, bleue et gonflée. Elle prend racine dans son avant-bras, déloge les veines qui se tordent et réclament, à peine l'ont-elles perdue, leur place.

Notes au cahier :

Cinq. Les éléments d'un corps tendent à rapidement se réorganiser.

Six. Nouvelles configurations? Monstres d'eau douce?

Il est difficile de la regarder.

À travers les pages humides, je feuillette les abcès au cerveau, les bronchites, les dislocations du genou, les scolioses et les morsures de chien et, pendant un instant, toutes les maladies me siphonnent. Je trouve ce qui lui ressemble, on dirait fasciite nécrosante, on dirait bactérie mangeuse de chair, quelque chose de ce type, si ce n'est que sa blessure prend la forme d'une créature : un petit mammifère aux yeux rouges, aux griffes aiguisées. Serge reconnaît la créature. Il grommelle :

– Aime pas la cohabitation. aime pas la cohabitation, dit-il, en jetant des regards inquiets aux coins des murs, sur les coulisses de moisissure qui percent la tapisserie.

Il a pitié d'Angélique. Je soupçonne qu'elle perçoit ce regard charitable qui la condamne. Ses yeux sont noirs de douleur. La personne à l'intérieur de la malade s'érode.

Je m'installe sur la chaise berçante. Angélique dort de manière intermittente. Quand elle s'éveille, elle est plutôt irritable, elle me donne des ordres et m'insulte. Dans ses instants de lucidité, elle lira *La métamorphose* de Franz Kafka et *L'histoire de l'œil* de Georges Bataille.

Serge va et vient entre la cuisine et la chambre, apporte tantôt bouillottes, tantôt bouillons et eau. Un poids se dépose sur mon épaule. Une main? Une patte? Difficile de nommer cette chose qui presse la peau. J'ai trop peur pour me retourner. Je ne veux pas *voir*. Nous sommes seuls, Serge, Angélique et moi. Il n'y a rien d'autre que cela qui puisse être vrai. Je cherche tout de même à décortiquer la sensation, à me tenir droite, à regarder devant. Je retiens mon souffle pour que la main me croie morte. J'espère que la salive ne s'accumule pas dans ma bouche, que la déglutition n'ait pas à se produire. Une voix me chuchote à la nuque : *je la prends bientôt*.

Gémissements sous les couvertures. Angélique semble voir la chose qui me parle. Elle dit maintenant qu'elle refuse toute intervention médicale. Si elle avait assez de force pour le faire, elle couperait la ligne téléphonique, s'assurant ainsi qu'on ne la trahisse pas dans sa volonté de vivre sa plaie à froid, refusant toute médication, acte de contrition qui lui permettrait de comprendre le fonctionnement de la douleur, de spectrographier ses variations. Plus que tout, elle veut rendre lisible ce qu'il y a à l'intérieur. Dérouler vives ses tripes. Les déposer sur la nappe.

Si elle meurt, est-ce que Serge me laissera rester ici? Je devrai probablement trouver l'argent pour retourner à la Cité et franchir à nouveau les postes de péage. Dans certains quartiers, les agents qui les tenaient ont vite fait d'être remplacés par des bandits armés, déroband les voyageurs au gré de leurs humeurs. Je diviserai mes montants en plusieurs porte-monnaie. Je garderai le moins rempli à l'endroit le plus évident. Je n'y peux rien. Cette pensée domine toutes les autres.



Le trou dans son bras est rougeur. Le trou dans son bras est inflammation. Le trou dans son bras est chaleur. Le trou dans son bras éjecte du pus qui s'emmêle aux draps. Le trou dans son bras s'agrandit. Le trou dans son bras s'étend à d'autres membres. Le trou dans son bras empeste la viande avariée. Le trou dans son bras est bientôt à moitié couvert d'une croute noirâtre. Le trou dans son bras est malin. Le trou dans son bras est la source souterraine des geignements. Le trou dans son bras est peut-être contagieux. Le trou dans son bras est incertitude. Le trou dans son bras la fait crier en plein milieu de la nuit. Le trou dans son bras est terrorisme. Le trou dans son bras réveille les morts qui cherchent à réintégrer leur corps.

Impossible de dormir au centre du vacarme. Les cris portent si bien la douleur qu'elle s'applique, pareille à un plâtre, sur mon propre bras.

Quand je croise Serge dans le couloir, il me regarde silencieusement. Ses longs cils tirent sur ses paupières, les entraînent vers le bas. Il part et ramène avec sa remorque d'autres objets à entasser dans la cuisine. Le fond de l'évier n'est plus visible. Des traces de rouille percent la mousse froide. En lavant la vaisselle, je m'en mets plein les doigts. Elle pique à mesure que ses bulles éclatent. Sous leur bruit, on peut entendre Serge empiler ses biens dans les murs, les engranger entre les charpentes. Il isole les murs avec des centaines de feuilles blanches sur lesquelles il a écrit des phrases, d'une plume aphasique. Ainsi il accumule encore plus d'objets, comme s'ils pouvaient bloquer les cris d'Angélique, les insonoriser. Il éventre les plâtres. Usurpe les squelettes des murs. Il cherche un sens aux structures. À leurs défaillances, aux corps qui se terminent.

Le trou dans le bras d'Angélique est vivant. Le trou dans son bras est un milieu de vie. Le trou dans son bras est une culture. Le trou dans son bras avale le désinfectant. Le trou dans son bras est radioactivité. Le trou dans son bras contamine les molécules d'air. Le trou dans son bras est une interaction. Le trou dans son bras est une niche d'animaux microscopiques. Le trou dans son bras est un ancêtre. Le trou dans son bras est Hydre de Lerne. Le trou dans son bras perd sa forme visage. Le trou dans son bras est dépersonnifié.

J'ai attendu qu'elle s'endorme et j'ai pensé :

Son corps est impossiblement clos.

J'aimerais qu'on ferme son corps.

Que la médecine.

Que la médecine des hommes ferme son corps.

Dehors, la ferraille s'étend sur plusieurs kilomètres. Une brise en fracasse les débris. L'horizon grince. Nous ne savons pas ce que nous faisons. Nous ne savons pas où.

Je marche entre branchages et ordures. Comme si les débris pouvaient m'aider à faire sens de mes pensées, se bousculant, s'interrompant les unes les autres. À quoi tient une idée? Il me semble que c'est par le tissage de ses pensées qu'une personne se révèle à elle-même. Qu'arrive-t-il lorsque ce tissage ne s'arrime pas à celui du langage commun? Que la maille s'éventre? Que le code ne trouve plus de référent externe? La personne disparaît. Elle cède à la folie, autant dire à la mort.

Je cherche des objets familiers pour les emporter dans ma chambre, des formes à agencer et qui me renverraient une image de moi compréhensible. Je rêve de décorer une pièce et de m'y sentir bien.

Des chaînes de métal roussissent l'herbe, poison fauve. Je fouille l'amoncellement : réservoirs de carburant, batteries, pneus, pesées de roues, poupées d'enfants. Les voisines du dernier étage crient à la fenêtre : « est-ce qu'on te dérange? », laissant entendre, je le devine au ton grinçant sur lequel voyage la phrase, que je les embête à force de brasser les débris. Qu'est-ce que l'intervention, qu'est-ce que l'ironie, la malice. On dit l'inverse de ce qu'on entend. On suggère des reproches.

Je prends l'habitude de m'asseoir à la fenêtre du salon. Elle donne sur la route. Serge me conseille de prendre l'air, mais je ressens un certain confort à encadrer le monde avec les bordures de la fenêtre. Moins le paysage s'étend, moins j'ai la nausée. Je reste là nuit et jour, je dors à la fenêtre. Une lumière orange perce mes paupières. Ça sent la fumée. Au loin, des flammes. Je cours au balcon. Les maisons voisines brûlent. Leurs habitants aussi. Je ne vois pas de véhicules d'urgence ; sans doute n'opèrent-ils maintenant que dans les grandes villes, là où les brigades de pompiers sont mieux financées. Ne reste plus qu'à miser sur les rondes de nuit des policiers, tout en sachant que venir en aide n'a jamais fait partie de leurs fonctions. Il fait chaud, l'air est lourd et écrase. Peut-être que fixer un point à l'horizon me permettra de m'envoler nébuleuse. Au loin, il n'y a que le feu, rien d'autre. Ma chair fond, elle cherche à rentrer à l'intérieur de moi. La porte patio grince. Serge sort, s'adosse au mur de la maison pour manger un sandwich aux œufs durs. Il ne regarde pas l'incendie. Il ne le mentionne pas non plus. De toute évidence, nos disparitions sont inévitables dans ce petit village. Vaut mieux ne pas s'y attarder. Traiter les cendres comme des rêves, fermer les yeux et rentrer chez soi, dire *c'est ainsi*, la voix cassante, laisser un peu de place au bonheur, et au calme.

Je sens le regard scrutateur de Serge sur ma peau. Je tourne la tête pour lui signaler que je sais qu'il me regarde. Il se racle la gorge et dépose son sandwich sur la table de plastique. La réalité est disjointe, chaque mouvement se prolonge, s'étire, fuit. Il m'empoigne la main, me renverse vers l'avant pour me rétablir. J'étais croche. Peut-être que ça fonctionne. Peut-être que je suis debout. On pourrait dire ça. Soudain, j'avance dans le dépôt de ferrailles, suivant les pas de Serge. Tandis que je me défais de l'herbe à poux qui harcèle mes chevilles, il fouille dans les affaires, pare-chocs et rétroviseurs. « Tu vois ça ? », dit-il. Son assurance est nouvelle. Il me montre un objet plat, à la forme rectangulaire, percé de quatre trous identiques assez gros, lesquels sont encadrés de trous plus petits.

– Ça, c'est le joint de culasse.

Il ricane avant de poursuivre :

– Le joint de culasse, là, ben ça rejoint les cylindres du moteur, pis, sans ça, ça marche pas, il faut toujours quelque chose pour rejoindre toutes les boutes. Tu comprends c'que j'veux te dire ?

Je crois comprendre qu'il parle de moi. Je ne sais pas dire si je suis paranoïaque, mais je sais à nos courts échanges que le jargon mécanique a pour lui des usages allégoriques. Je me demande si Serge occuperait seul son appartement s'il en avait le choix. Nos présences peut-être l'indisposent. Seul, il pourrait manger de la nourriture en canne à la lueur de l'ampoule, la lumière réverbérée dans ses yeux de bière. Comme ça, il serait libre d'accomplir sa volonté de s'annexer aux objets. Je crois que, malgré cela, il apprécie que je sois là. Le ciel s'embrume. La lune s'y dresse et refroidit les dernières flammes.

Un chien brun hante la cour par-delà les cadavres de voitures. Je l'appelle Pita. Avec lui, je peux rester, courir dans le corps que je ne sens pas filer, dans cette tête qui flotte et dont je ne devine que les yeux et la chaleur des joues. Ça doit être que nous opérons Pita et moi par transfert d'énergie, car les muscles du molosse se lient à mon débordement. Angélique hier beuglait : « tue ce qui jappe. » Mais voilà que je roule dans le sable : en guise de poils, des grains dans les pores de la peau, et je jappe. Et je jappe et je vois par la fenêtre le visage d'une fille, d'environ quarante-cinq ans, qui plane dans notre appartement, au-dessus du lavabo, sur la vaisselle, et ses mains grattent la porcelaine comme si c'était l'épiderme d'un enfant. Le mien ? Quelque chose me révulse, mais en même temps m'attire vers ses lèvres diamants. Vers sa chevelure bleue. Est-elle vengeresse ou sauveuse, oiseau de titane ? Quand, avec grâce, elle fait descendre des cailloux noirs de cendres le long de son corps. De l'étoffe du volcan, elle arrive, éblouissant tout.

Ses ridules s'amenuisent. Sous la lumière rouge, elle n'a pas d'âge. Mais ça ne change rien à l'éclat de ses yeux. Elle essuie ses mains mouillées sur sa nuque, à l'endroit où poussent les cheveux candidés.

– Je l'attendais celle-là, marmonne Serge, j'arrive, Kelly !

Elle approche, les ailes écorchées. A-t-elle émergé de l'ordinateur de Serge ? Elle y était hier et avant-hier jouant la même scène. Dissimulée derrière une pile d'engins et jetant un œil par-dessus l'épaule de Serge, je l'avais vue baver dans la bouche d'un acteur aux cheveux coupés en raie nette, caresser son menton mal défini. La bouche de l'acteur se tordait pour montrer le plaisir, il gémissait, incarnait le sexe. En fait, sa grimace la dégoûtait. Des coups de langue s'attardaient sous l'aisselle. Kelly cherchait

à se dégager délicatement de lui, se faufilait hors de son emprise comme une magicienne piégée par des chaînes d'acier. Elle lui parlait d'une voix qui craque, une feuille morte. Une fille morte. Le corps était jeté sur une table. Autour, un canapé modulaire, pour accueillir qui ? Les bras et les jambes ballottaient dans le vide. Elle aurait aimé qu'on lui enfonce un immense clou dans le corps pour le faire tenir. Dans l'écran, la petite langue pointue réapparaissait lugubre sur les pieds. La caméra montrait la crasse et les ongles trop longs. Le mascara dégoulinait dégoulinait dégoulinait. L'homme s'abandonnait à la violence, bien confortable dans son caleçon blanc. Ses pouces se fourraient à l'intérieur de la bouche de Kelly. Il l'étirait d'un côté, puis de l'autre, puis de l'autre encore. Il terminait par une claque. Les taches de rousseur se détachaient du visage, tombaient sur le tapis multicolore. Les commissures des lèvres saignaient. Plus tard, il faisait la même chose avec son sexe : tester l'élasticité et montrer la noirceur qu'attendait son gland. Le visage se crispait, mais elle restait, lui léchant l'oreille, émettant de petits sons. Serait-elle sortie de l'écran que tout de même l'onglet resterait ouvert sur l'ordinateur de Serge ? Elle était sur le moniteur en accès continu. Chaque jour, il tapait cette URL-là. Aujourd'hui, elle passe devant l'écran et s'aperçoit répliquée, se morcèle dans ses propres gros plans. Ne se trouve-t-elle pas magnétique vivipare ? Elle souhaite que Serge la fasse glisser dans l'écran de veille, de même qu'elle se demande : où est passé le feu ? Elle a l'impression d'être couverte d'un manteau de glace. Elle ignore qu'une allumette attend au fond de son ventre.

Serge rentre, excité. Ils disparaissent dans sa chambre, amoureux en transaction. Kelly se distrait de son inconfort en tripotant les couvertures, en se détartrant les dents de ses ongles motif écailles tandis que Serge allume les bougies. Poussières et cire et romantisme plat. Elle glisse un de ses doigts dans la paraffine chaude, puis, disposant son pouce et son index en loupe, en fait de petites boules de chair qu'elle éjecte sur le tapis. Vêtue d'une robe dorée, elle fait une danse de l'amour. Patience, qu'il se répète, avant de se darder sur elle. Il est aimant, mais ses baisers sont sans grâce. Il ne les dépose pas

aux bons endroits, la peau se fait concave à l'approche de ses lèvres. Il défait le nœud de son pantalon de jogging mou, y glisse sa main droite. C'est en se masturbant qu'il écarte les vêtements de Kelly, dévoilant un flanc et des seins résolus sous la lumière Valentine.



Kelly s'est revêtue d'une robe de chambre. Ses cheveux sont plus volumineux qu'ils ne l'étaient à la fenêtre. La liqueur de réglisse pique ses lèvres. Je la goûte avec sa langue. Elle s'assoie, féérique. Les cris d'Angélique résonnent comme des chœurs sur les murs. Je m'efforce de les ignorer jusqu'à ce que la voix feutrée de Kelly ajoute aux chants. Elle chante, chante et je pense imiter sa voix, chanter avec sa voix, rebondir à mon tour sur le son.

– Elle doit tout simplement vivre son moment, dit-elle.

On croirait qu'elle a déjà assisté à une scène similaire. Que la maladie est protocolaire. Un livre dépasse de sa poche : une couverture rigide, un fil d'or pour suturer les contours. Sur la couverture, on peut lire : *Le Livre des voix*. Le titre m'indique qu'elle est prêtresse. Je me souviens que De Vaucante a déjà mentionné ce livre. Selon lui, il s'agit d'une œuvre dangereuse, capable de mettre à mal l'organisation actuelle du monde qui, bien qu'imparfaite, est la seule qui fasse preuve de bon sens, de réalisme ; seule configuration à admettre la nature égoïste des êtres humains. Les relations entre eux ne sont rien d'autre que des luttes de pouvoir. Seuls les rêveurs peuvent ne pas y croire. Ce livre compromet De Vaucante. Son désir à lui est de *prendre*. Prendre tout, même jusqu'à la possibilité pour tous d'*habiter*. De Vaucante n'a aucune envie de s'effriter, de presque disparaître dans un organisme rampant. Or, c'est justement ce que le livre suggère : des configurations symbiotiques.

Kelly sait battre les cartes à l'américaine et c'est assez pour me mystifier. Elle dépose une pile de cartes face cachée sur la table. Elle tire une main particulièrement avantageuse. Les barbes souples sur ses jambes frémissent d'euphorie. Elles forment un amas de plumes qui confirme ce que j'ai pressenti : son appartenance à la caste des oiselles

de feu, créatures mi-oiseaux, mi-femmes, destructrices désespérées. Il y a donc vraiment eu quelques survivantes au génocide qui les avait ciblées. Massacre qui s'était étendu sur dix ans et qui coïncidait avec la montée du spécisme. Génocide poussé par des organes propagandistes et servant les empires privés dont le gain dépendait d'une apathie généralisée envers la *nature*. Le massacre avait été porté par deux mouvements. Les hommes de la caste de De Vaucante avaient voulu détruire le *Livre des voix*, ce qui impliquait d'anéantir les oiselles pour s'en emparer, puisqu'elles en sont les protectrices. Et, plus largement, la population obsédée par les expressions de civilité et de progrès méprisait l'aspect bestial de ces femmes. C'était commode de les tuer. Il fallait remettre de l'ordre dans cette société dépravée. De Vaucante avait dit un jour qu'elles étaient de dangereuses dissidentes, travaillant par leur simple existence — qui brouillait les catégories — à convaincre les humains qu'ils étaient, comme elles, des animaux. Jamais n'avait-on vu de Sphinx, de Minotaure ou encore de Sirène s'éloigner de cette façon des territoires qu'on leur avait délimités. Peut-être y avait-il quelque chose de plus compliqué aux frontières du Ciel. Il est vrai qu'il était difficile de les nier tandis qu'en chantant, elles se rendaient présentes partout. Le son n'avait pas de frontières.

J'ai longtemps cru que seuls les oiseaux mâles s'adonnaient à la composition mélodique. Pourtant, autrefois toutes les femelles chantaient, c'est Kelly qui me l'apprendra. Quelque chose avait éraillé la gorge de nombreuses communautés. Ça avait eu lieu il y a tellement longtemps qu'on ne retraçait même plus les raisons de ce silence. Mais les oiselles de feu n'avaient jamais cessé d'entretenir leurs mélodies. Au pire de la crise, certaines d'entre elles s'étaient même pendues, résistant à ce qu'on leur impose un moment pour mourir. Elles avaient sifflé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'air pour le faire.

De Vaucante n'a jamais formulé à haute voix ce qui lui faisait craindre le *Livre des voix*. Mais je savais à son silence que son pouvoir était d'ordre mystique. Les hommes rationnels ne se risquaient pas à articuler leur peur de certaines forces spirituelles. Ils

redoutaient qu'elles prennent en puissance comme si ces forces se nourrissaient de la peur. Ils croyaient que ça fonctionnait ainsi, puisqu'ils ne pouvaient pas s'imaginer différentes logiques que celles sur lesquelles se bâtissaient leurs hégémonies.

« La haine est d'amour magnifique », sifflaient-elles à l'époque où elles se regroupaient dans l'enclume du nuage, quand elles vivaient encore assez nombreuses pour se rallier en volées, quand elles connaissaient encore le cycle des frappes des vents. Aujourd'hui, pour passer inaperçues, elles vivent parmi les gens, sur la terre ferme. La nuit tombée, elles s'arrachent des lambeaux de chair, et l'air pénètre timidement, cherche la flamme dissimulée sous leurs muscles pour raviver la combustion qui les régénère dangereuses.

Je tire à mon tour une main.

– Sais-tu que ta mère va mourir ? Demande-t-elle.

Il me semble que répondre oui équivaut à préméditer sa mort.

Je me réveille la nuit pour jeter des affaires en secret. J'étouffe ; le logement est trop encombré. On dit que l'accumulation compulsive découle d'une insécurité, que le collectionneur compulsif se tient prêt à toute éventualité ou catastrophe — d'où les caisses de bouteilles d'eau et la nourriture déshydratée. Il veut aussi être certain de posséder l'outil qui convient à chaque problème. Il connaît l'impuissance qui guette nos vies ; il a l'expérience des drames sans solutions. Le désordre le reconforte. Il ne voit pas combien il empiète sur nous, combien il restreint nos corps à l'immobilité. Je déteste être debout dans ce lieu. Je veux seulement un espace pur, ne serait-ce qu'une pièce, où l'air serait respirable. Je nettoie des petites parcelles de la maison. Un placard, une armoire. L'évier au centre du salon. Seulement les cernes les plus épaisses. Je m'arrange pour qu'il ne s'en rende pas compte. Je me concentre sur les pièces où il ne va presque pas.

Notes au cahier :

Les endroits sans éclairage sont propices au rangement. Cette dernière phrase constitue un constat. L'écrire me permet de visualiser une pièce immaculée. Celle-ci me mène à l'entrée de cette pièce. Les espaces peuvent exister à plusieurs endroits à la fois. Aussitôt que je l'imagine, je les manifeste. C'est un fait banal, il m'accroche,

et puis ces mots que je trace l'abandon d'une idée évidente

ces ratures substitutions directions priorités

ce qui veut se dire

et décalage, sens corrompu je reprends du début le texte et c'est avec cette voix qui est la mienne que je le récite et comment cette parole communique-t-elle avec le corps par exemple, en ce moment même j'écris et mes genoux claquent

l'un contre l'autre je n'ai pas commandé ce claquement, ça se fait tout seul  
j'écris en ce moment même j'écris le moment même est un passé de l'écriture  
ça se fait tout seul  
comme si j'étais ailleurs

Tandis que je récre un conduit d'air, j'entends deux voix discuter. Ce doit être les voisines d'en haut. Elles parlent : elles parlent de nous.

À trois heures du matin, je fais entrer Pita qui gratte à la porte. Très vite, il s'endort au pied de mon lit. J'ai envie de le caresser, mais je ne veux pas le réveiller. La pièce est calme. Il n'y a qu'en moi que s'excite une violence. Ça croit tranquillement. Je glisse ma main le long de mon corps. Je le vérifie. À mi-chemin, je touche une excroissance. C'est mou, articulé de trous, et dur et doux tout à la fois, de la peau ne m'appartenant pas. Je tressaille. Assez pour que le chien sorte de sa torpeur.

Il s'approche. Avec précaution. Il renifle quelque chose.

Je ne veux pas découvrir ce qui pousse à même mon ventre.

Pita grogne.

Surtout, ne pas matérialiser les angoisses.

Il gémit.

Il pleure.

Je le vois.

Dans le reflet de ses larmes

je vois

le monstre poussé de ma hanche, assis sur et dans moi, qui plante

une griffe, deux griffes, trois griffes

dans la chair de ma cuisse.

Avant d'assécher les yeux du chien

avant que ses globes se mettent à pisser des larves

il a voulu que je le voie.

Que je reconnaisse son allure d'incube. Étendu sur ma hanche, il me confectionne un cauchemar.

Le chien tombe sur le côté.

Je crois qu'il est mort. Un ami est mort.

Varice qui grimpe de mon ventre à mon cou.

Ce qui a tué Pita est né de moi.

Des larmes montent. Ça me démange partout ; de ma joue à mon pied allant du drap jusqu'à la structure de métal sur laquelle est posé le *cœur-poumon*, ce respirateur médical que Serge a ramené d'un marché aux puces et dont il teste la nuit le rythme.

Les murs expirent.

Le monstre marche vers la machine. Il s'avance vers l'appareil. S'arrête, me regarde, comme s'il menaçait de me tuer. Il passe ses doigts sur la machine. En sort un son tellement aigu qu'il donne envie de vomir. Impossible de m'enfuir, les sens ainsi anesthésiés, je me déplace comme un cheval à qui on aurait injecté de la kétamine. Par chance, la machine l'intéresse davantage. Le monstre empoigne un tube, respire par lui. Le vent qui s'en échappe gonfle son ventre. Il exhale un air gris.

Serge cogne à ma porte :

– Oui ?

– Drôle de nuit, non ?

En sueur, je cherche des yeux le monstre et la dépouille de Pita pour les montrer à Serge.

– Cherche-les pas, sont pu là. Pareil de mon bord, désolé hein, fais-toi en pas trop, laisse-les faire. Pas que tu sois obligée, mais, écoute. Peut-être qu'aider Kelly à prendre soin de ta mère te ferait du bien. En attendant que ça se calme. Quand ta mère va dormir, ça devrait être moins pire.

- Vraiment ?
- De bonnes chances.
- J’arrive. Elle a besoin de quelque chose en particulier ?
- Non... m’a pas dit.
- Merci d’être venu me chercher.
- Si t’as besoin de quelque chose, fouille !

Il sourit. Repart s’installer devant son ordinateur.

Je sors de la chambre. Suis les cliquetis dans les murs. J’avance dans le couloir, tentant de contrôler mes spasmes, mes muscles qui dégèlent.

La porte de la chambre d’Angélique est ouverte.

À l’entrée, les deux femmes me saluent distraitement. Au chevet d’Angélique, Kelly désinfecte la plaie à l’huile d’arbre de thé. On dirait qu’elle sait ce que c’est que d’être dans la peau d’Angélique, car elle dissout de l’oxycodone dans son verre. Angélique l’accueille sans broncher. Kelly dégage tant d’honnêteté qu’elle désamorce les défenses de ma mère. C’est un mélange de bris et de force, qui semble promettre — même si ma mère n’en veut pas — réparation. Angélique sait que Kelly ressent autant, sinon davantage qu’elle. Son monde émotif n’est pas confiné à la douleur, derrière son visage se devinent des mondes aux contours malléables, élastiques, infinis. Elle ressent au-delà d’elle-même, déborde sur la matière qui la borde et dont elle intériorise les couleurs, les formes, douceurs et hostilités. Aucune de ses surfaces n’est close, son corps est biface, écorché, pénétrable. Elle ne cherche plus à le figer. Il est souple, expansif. En revanche, la douleur a cette propension à enfermer le monde dans l’endroit qui élance. Angélique s’endort. Elle racontera à Kelly, au matin, ses rêves d’opiacés.

- Je t’y ai croisée, dira-t-elle.

Elle lui parlera longtemps de rien.



J'apprends que la nuit, Kelly a pris l'habitude de lire à Angélique des extraits de sa bible, *Le livre des voix*. Je me pose pour l'écouter. Elle lit à pleine gorge :

– Il arrivera des jours où nous vivants cesserons de chercher les fleurs manquantes dans le paysage. Si vous avez souffert beaucoup, vous n'avez pas remarqué leur absence. Les pétales seront emportés dans le vent. *Nous devons alors accepter de cohabiter avec le trouble. Nous devons apprendre à vivre et à mourir dans ces temps inquiets.*

Ensuite, s'adressant plus directement à la malade, elle dit :

– Ma chère, avez-vous remarqué la disparition de vos fleurs favorites ?

Angélique frémit de fièvre. Elle regarde au plafond. On dit qu'il n'y a rien comme une douleur extrême pour faire croire en Dieu. Kelly lui a amené de la nourriture, par miracle lui fait avaler quelques bouchées. Elle me caresse les cheveux et m'appelle son petit Boo. Elle regarde la texture de la blessure au bras. C'est curieux, la façon dont Angélique se laisse faire par l'oiseau qui lui passe une débarbouillette mouillée sur le corps. Du savon sous les aisselles, elle sourit toute miel. Après, elle déguste la rhubarbe et le sucre. Kelly peint les orteils d'Angélique et leurs mycoses en bleu. Moi, quand j'essaie de lui donner quelconque soin — la laver, la réchauffer, lui fabriquer un pansement, désinfecter sa plaie — elle se débat. Sans hurler, elle fait des petits sons constants, qui égratigneraient à quiconque la moelle épinière. Elle regarde Kelly avec insistance et cela veut dire que mes interventions ne sont pas souhaitées. Les compresses restent sur la table. Cette différence de traitement m'inonde de jalousie. Kelly est si gentille. En ce qui la concerne, je préfère la honte à la jalousie. Je choisis mon mal. Je me couche dans ce regard que j'ai l'habitude de porter sur moi. Je m'éloigne du lit de ma mère. J'espère que cet éloignement me protégera. Avant que je franchisse le seuil

de la porte, elle lève la voix. Pour m'abattre complètement, elle tient à me dire que je ne la soignerai pas.

La patte du monstre se dépose sur mon épaule, désormais plus près du cou, prête à serrer.

Je suis désolée, je ne sais plus quoi faire de toi, maman, faire de moi, faire de moi, dit-elle, tu n'as certainement rien à faire de moi. Laisse-moi comme ça, ta présence à mon chevet n'est pas un don. Elle décrit la mort comme une joie.

La dépression est épaisse, portée par des réseaux de pensées gluants, circulaires. Je me demande si, parfois, elle repense à De Vaucante, ou encore, si elle se dit que tout est sa faute — à elle.

De Vaucante aurait voulu la punir de l'amour qu'elle lui portait, néanmoins il redoutait la coloration, les traces du geste, quelque chose de l'ordre de la responsabilité. C'est pourquoi elle devait se lacérer toute seule. Qui aurait cru qu'il puisse se montrer si précautionneux, lui qui construisait son empire sous le motif de l'impulsion. Angélique se tâte la peau, cherche à percer les pores, faire surgir les bleus internes. Elle déteste quand son corps est intact. Voilà pourquoi elle laisse sa blessure dégénérer de la sorte. Elle n'a plus envie de rien sinon de constater l'ampleur des dégâts, ne sachant plus ce que veut dire désir, ne regardant ni l'horizon ni le ciel. Ainsi elle rapetisse le monde, et tandis qu'elle y est, le fait entrer dans le trou de son bras.

Lui dire je t'aime reste le seul acte que je puisse poser. Mais elle est convaincue qu'elle ne mérite pas ces mots. Elle me raconte un rêve récent où elle tuait, où elle violait. Où elle tapait des crânes sur le sien de pierre, faisant gicler le sang. Elle se rappelle avoir entendu De Vaucante planifier des exterminations. Elle l'épiait, exaltée par la croyance profonde d'avoir été épargnée. C'est en elle, cette violence, et il faut que je le sache, un pas la sépare d'un destin génocidaire, monstrueux.

De sa bouche coule du sang, sur le plancher et sur moi. En nettoyant la flaque, je me demande si elle a mangé quelque chose aujourd'hui.

Je sais qu'elle est défigurée. Que ce n'est pas elle. Que la dépression mange sa lumière.

Le monstre est entré en elle par sa bouche ouverte. J'entre à mon tour dans son corps, elle me reprend dans l'antre de ses jambes. Puis, le trou dans son bras évince la tristesse et la colère. Le trou dans son bras rend sa douleur visible. Le trou dans son bras est total. Le trou dans son bras est poisseux territoire de guerre et furoncles dans les tranchées. Le trou dans son bras est cellules fustigées. Organisation nouvelle de la vie dans des membres excentrés. Le trou dans son bras est mauvaise herbe, qu'est-ce qu'une mauvaise herbe. Le trou dans son bras est terre à gazon. Le trou dans son bras est évolution. Le trou dans son bras fait place à des formes neuves. Le trou dans son bras la bannit de son corps. Le trou dans son bras est un serpent desquamé et en deuil de sa mue. Le trou dans son bras est autonome bien que symbiose. Le trou dans son bras est devenu son bras. Elle est devenue son bras.

Maintenant, je la pense en morceaux. Elle portait l'organe de la peau, la robe de muscles, sous elle, la robe d'os, quand elle m'expulsa de la chaleur. Elle me laisse aujourd'hui seule avec son héritage.

Ma vie s'échappe. La mémoire emmagasine peu. Comment prévenir l'effacement d'Angélique ? L'image de ma mère — son essence — sera-t-elle bientôt réduite à rien. Les souvenirs que j'en garde, le réel les anéantira.

Dors, maman, prends-moi la main, maman. Nage avec moi, l'océan est là, un océan de mousse et dans chacune de ses bulles une configuration particulière, l'espace et le temps revitalisés ; les vagues viennent du présent, les vagues viennent du passé, de tous les espaces de la pensée. Reste. Souffrons ensemble, euphoriques, s'il te plait, je n'ai déjà plus à te convaincre que c'est par la douleur que nous assistons à la vie. C'est un chemin. Et quand ce sera trop, ne t'inquiète pas, je sais flotter : une bouée à laquelle tu t'accrocheras pour remonter jusqu'à la grève.

À la place, elle demande si la vaisselle est propre. Elle regarde tous les verres d'eau à moitié vides sur la table de chevet. Les poils inégaux du tapis. Les traces de doigts dans le miroir l'écœurent, elle dit : « ça donnerait à un glabre l'envie de s'arracher les cheveux. » Ses mains restent bien fixes le long de son corps. La paresse est le premier présage de la tristesse. Cela fait longtemps qu'elle en montre les signes. « Pourquoi alors bouger », grommelle-t-elle. De Vaucante a fini par la manger à distance. Mais Angélique n'avouera jamais que son mari puisse être la cause de son démembrement. Même qu'elle m'en aurait remis la faute, postpartum. Que de mauvais souvenirs, l'enfantement : forceps, ventouses et spatules, rupture utérine, transfusions de sang. Par la suite, elle n'a pas pu se reconnaître en son bébé, ce qui était en effet gênant. Elle s'en

plaignait souvent, avant. Elle me haïssait pour ça. Il était donc logique que je porte les fautes de De Vaucante.

Sa haine s'est manifestée de toutes sortes de façons. Rejets banals, violence subtile. Je me souviens qu'enfant, lorsqu'elle s'impatientait de m'entendre babiller, elle m'ordonnait de croquer des glaçons jusqu'à ce que je ne puisse plus du tout parler.

Assommée par des contractions épaisses, Angélique m'invite à la rejoindre. Je m'allonge à ses côtés. *Tant de personnes meurent d'à peu près rien. Ce n'est pas spectaculaire.* Elle caresse mes cheveux. De mes bras et jambes, je la couvre comme une bâche. La grande cuillère s'endormira en dernier. Dans les oreillers nous échangeons nos visages pour un temps. Mon souffle s'accorde au sien. Respire. Peuple les poumons. Conserve son portrait en filigrane. Pour après.

Sa nuisette est suffisamment blanche, la journée est adéquate, la journée est belle, parfaite pour mourir. Il pleut dehors, alors qu'elle remarque les anges agrippés au plafond. Une aile, elle tire dessus, constate la fragilité du matériau alors qu'il s'émiette entre ses doigts. Angélique est prête. Prête à découvrir l'ossature du ciel, prête à démasquer le truquage des nuages, elle dit : « la fin me ramènera vers le bas, vers la terre, vers le feu, j'ai beau être prête, ce n'est pas là-haut que je vais. » Elle continue de refuser que je la sorte de la mort.

– N'insiste pas! Je ne suis pas Gaïa. Ta mère n'est pas Gaïa, crie-t-elle.

Il est encore temps de se rendre à l'hôpital, néanmoins sa décision est prise, elle ne verra ni médecins ni infirmières. Si ma mère était Gaïa, elle chercherait à se régulariser de façon à maintenir la vie. Je nourris ce genre d'attentes, alors qu'à elle, l'idée qu'un jour de plus se lève apparaît impensable. Elle s'adoucit :

– Je n'ai jamais toléré l'ambiguïté de mes sentiments de maman. Être une mère au cœur d'endive, je veux dire *amère*. J'ai cherché à faire mieux, c'est le plus désolant, mais j'étais totalement incapable de concilier les moments de colère, de haine où j'aurais pu te tuer, du moins t'humilier, et les répits tendres qui venaient juste après. Tes joues croquantes. Tes yeux de chat. J'ai eu honte de ne pas avoir ça, l'amour spontané, naturel, dont les mères convenables se vantent comme des voleuses. Je n'ai jamais vécu aussi désagréable sensation que cette culpabilité. J'avais des parasites dans le ventre. Ils me tuaient. Un matin, me levant, je choisissais de démêler les nœuds compliqués : il me fallait laisser entrer entiers la répulsion, le ressentiment, évincer l'amour qui m'imputait la faute.

– Tu n’avais pas besoin d’aimer tout le temps. Pourquoi faudrait-il que ça soit l’un ou l’autre?

– Les vraies mères aiment tout le temps.

– Qui a dit ça?

– Arrête avec tes questions. Elles ne rassureront personne. Je ne mérite pas de pardon. Elle change de position sur le lit, déplace la douleur.

– Tu as toujours parlé comme un nectar. Ta douceur n’a toujours été qu’un habit pour la peur.

– C’est la maladie qui parle, Zo, ne l’écoute pas. Elle suit les mauvaises voix, intervient Kelly, en remarquant combien les paroles de ma mère m’affectent. Il faut choisir nos mythes avec précaution, car c’est ceux-là qui dirigent nos vies ensuite. Angélique, crois-tu réellement que la douceur est une chose hypocrite et faible?

– J’entends la mouette. Elle parle. Tu penses que les oiseaux sont sages, Zo?

Angélique dit cela comme si Kelly n’était pas présente. Pour ne pas contrarier personne, je lui réponds de manière évasive :

– Je ne sais pas...

– Il est vrai que tu n’as jamais eu beaucoup de jugement. Tu sais que c’est moi qui ai voulu t’envoyer chez le frère de De Vaucante, non?

Au fond de moi, je savais. Qu’elle le dise ainsi, presque par défi, me rappelle que parfois, la ligne est mince entre honnêteté et cruauté.

– Tu allais avoir quinze ans, tu t’allongais, tu t’élaguais, étrangère, voilà ce que tu devenais, mais ton regard s’aiguissait, et même si tu ne l’avoueras pas, tu scrutais tous mes faits et gestes, mes moindres plis, tu te prenais pour une adulte. J’étais tout à coup victime de l’imprévisibilité de tes raisonnements. Je n’avais aucune envie de fêter ton

anniversaire. J'ai confié à De Vaucante que je me sentais pareille à une poule morte, c'était exactement ça, comme une pile d'os. Cette image l'a rebuté. Il trouvait que je déversais mes frustrations sur lui, il s'en plaignait. Il n'avait pas, selon lui, à subir nos prises de becs. C'étaient des affaires de femmes, des enfantillages de mères et de filles. Il a dit : « une fille, ça nait pour haïr sa mère. Tu ne peux que l'accepter, car c'est la vérité .» Il comprenait ce que je vivais. Mais ça ne voulait pas dire que je ne devais pas en avoir honte. J'ai voulu qu'il m'aide à te placer ailleurs, je lui ai juré que nous serions mieux, une fois que tu serais partie, j'ai juré : « seulement toi et moi, notre amour. » Après, j'ai oublié. Il a passé un coup de fil. Je suis disparue sous ses caresses de fièvre.



Bien entendu, mon départ n'a rien changé à la relation de ma mère et de De Vaucante, qui était vouée à l'échec. De Vaucante était un homme occupé, empestant la paperasse, la machine, la force explosive des travailleurs mobilisés au gain, une odeur ferreuse, plutôt dire sanguine, de bras broyés par accident. Mon beau-père était le genre de criminel à avoir des allures de bourgeois. Un type élégant, disait-on en ville, sauf que peu avaient remarqué ses dents abîmées. Il est vrai qu'il ne souriait pas beaucoup, que les cicatrices des prisons étaient dissimulées sous ses complets noirs. Quand il parlait, son charisme étouffait doucement le bruit des nuits fraîches, amortissait jusqu'au battement d'ailes des papillons nocturnes, voletant en quête de lumière. À l'usine, il méprisait la plupart des unités de travail, mais était irrité, surtout, par les erreurs quotidiennes des journaliers. Le quartier craignait sa colère. La menace de ses pas sur le béton de la fabrique, à la moindre dysfonction dans la production. Il allouait peu de temps à ses employés pour s'expliquer, eux bredouillaient anxieusement : une machine brisée, un employé manquant. De Vaucante condamnait ces justifications peu importait comment les travailleurs les formulaient. On savait De Vaucante capable de tuer. On l'écoutait en silence, un silence intime, qui aurait poussé quiconque à croire qu'il était soudain son ami.

De ma chambre, dans sa grande maison de pierres, je pouvais observer le poumon de la Cité se gonfler de boue sèche, le sentir prendre de l'expansion à force de le respirer lui, Sa Majesté grise, le respirer lui, et l'échappement des turbines, sciures d'acier et outils de tris. Les employés s'excusaient de tousser, bien que ce fussent les usines de De Vaucante qui aient ruiné leurs poumons.

Ma mère le voyait dans sa soupe. Je dois admettre que même moi, je lui trouvais un charme. Ma mère voyait en De Vaucante des possibles. Par contre, elle ne se racontait pas d'histoires à son sujet. Elle ne croyait pas aux contes de fées. Elle se contentait de rêver éveillée de ce qu'il aurait pu lui apporter s'il avait eu ce genre d'intentions. Ces fantasmes lui suffisaient. En réalité, elle n'attendait plus grand-chose. Il n'y avait rien à changer de lui et rien à changer d'elle. Le monde n'avait rien à faire d'autre que d'attendre de mourir. Que je parte ne révolutionna pas leur relation comme ma mère l'avait espéré. Mon départ ne fit que multiplier les tentatives de suicide et les fugues au centre des femmes en pleine nuit. Rien n'aurait pu réparer la base précaire sur laquelle s'était construite leur couple. Six mois après leur rencontre, De Vaucante avait rompu avec ma mère pour s'enticher de sa plus jeune sœur, Alice. Ma mère avait été dévastée. Nous retournions vivre dans un abri de fortune, sous un viaduc de la basse-ville.

Plus tard, cette année-là, on le trouva coupable du meurtre d'un homme. Il purgeait en prison une peine modeste. Il se mit à appeler ma mère pour qu'elle lui prête des livres. Elle commença à lui rendre visite. À chaque rencontre, son ressentiment s'amenuisait. Au fil de celles-ci, elle le pardonnait. Il avait rompu avec sa sœur. Preuve qu'il l'aimait, elle. Rapidement, elle recommençait à lui chuchoter des mots doux dont il lui avait fait la suggestion.

Quelques mois après, elle apprit que ma tante était morte d'hyperthermie, une nuit de canicule. Elle avait supposé, sur le moment, qu'Alice avait fui la Cité. Qu'elle avait jugé l'exil plus simple que de s'excuser à sa sœur de sa trahison. Angélique imaginait sa cadette verte de jalousie. Elle en souriait de vanité. Peut-être qu'Alice s'était réfugiée dans une maison de passe, pensait-elle.

De Vaucante et Angélique s'étaient mariés dans la cour intérieure de la prison. Ce jour-là, ils maudirent l'absence d'Alice. Un soleil inouï fronçait leurs yeux.

Une couronne de lavande avait encerclé les cheveux épais d'Angélique. Elle sentait bon. La poudre de bébé. Le talc amianté. Les rares convives avaient applaudi sous les serments adressés à Dieu.

Les fins de semaine suivant leur union, elle parla très peu à son mari. Elle alla pourtant le visiter à chaque fois qu'elle le pouvait. Elle arrivait à la prison aux heures prescrites. Dans la salle des visites, de nombreuses femmes s'arrachaient la présence du nouveau marié. De son côté, il ne les chassait pas. Il y avait peu de supervision quand il s'agissait de lui.

Un gardien m'avait confié que ces prétendantes sortaient tout droit de petites annonces d'une section du *Journal de La Cité* qui s'adressait spécifiquement aux détenus. Il était étonnant de voir autant de personnes souhaiter faire de ces prisonniers leurs amoureux. Si les mauvaises langues considéraient qu'elles se jetaient tout droit dans la gueule du loup, de mon côté, j'y voyais une stratégie lucide : après tout, la plupart des loups n'étaient pas emmurés. Au moins avec ceux-là, elles pouvaient connaître d'abord la liste de leurs crimes, planifier alors les façons de s'en prémunir. D'ailleurs, les murs de la prison offraient une certaine protection. Ils prolongeaient les idylles, ralentissaient la progression du mépris qui se développait à mesure que s'installait l'intimité.

Le jour de sa libération, Angélique accueillit De Vaucante sans rancune. Nous quittions notre abri de fortune. Nous retournions vivre dans sa grande maison de pierres. Elle pestait contre ces autres femmes, qui, aussi fragiles qu'elle, le visitaient, laissaient des plats cuisinés au pied de la porte, erraient salivantes, toutes appâtées par son hubris.

Autour de lui, on trouvait une mosaïque d'amantes mordues. Corps morcelés, multicolores, filles de verres et de compas confondant baisers et morsures.

« Embrasse-moi, embrasse-nous », entendait-on sur fond de paysage de prison, et voilà : plaies béantes, lacs de sang.

On m'a dit qu'au microscope, le virus de la rage ressemble à des balles de fusil. J'imaginai des milliers de balles dans leur système nerveux, et De Vaucante jubiler de voir ses conquêtes s'adonner à une danse convulsée.

Il choisissait surtout des femmes pauvres et sans famille. Angélique m'avait dit l'avoir vu rire de la facilité avec laquelle les femmes s'abandonnaient au malheur. Elles se rompaient comme des cheveux.

Or, par la bague, ma mère se croyait protégée des morsures. Pour conforter cette idée, De Vaucante lui offrait des cadeaux : chaînes cassantes, boîtes de chocolats fins dont elle n'osait défaire le ruban, pleureuses fourrées de laine et de coton qu'elle déposait sur la boudeuse. Il lui offrait un cadeau; juste après, elle l'égarait, certaine pourtant de l'endroit où elle l'avait rangé. Elle nettoyait alors tous les recoins de la maison. Elle ne trouvait rien. Ne faisait que casser la soie des toiles d'araignées. Qu'écraser des fourmis dans les poils du balai.

– Je te jure que si c'est toi qui l'as pris, je t'étripe.

Évidemment, ce n'était pas moi. De Vaucante reprenait probablement ses cadeaux pour les donner à l'une ou l'autre de ses maitresses. Seules les fleurs étaient offertes dura-

blement et fanaient dans les verres d'eau. « Ce n'est pas qu'il soit une personne spécialement inspirante ou même qu'il soit beau, mais il est vrai à sa façon — dans sa mégalomanie. » Elle le décrivait comme authentique. Une énergie ambiguë, frustrante et tragique, ridicule par excès de charisme. Je lui avais demandé : « qu'est-ce que ça veut dire charisme. » Elle avait répondu : « c'est quand nous avons toutes choisi de ne pas voir les cassures sur son masque. » Elle a aussi parlé d'un vide, d'une attitude secrète, qui, étrangement, lui donnait de la profondeur. Un vide qu'on remplissait de notre propre imaginaire. En fait, on prêtait à cet homme toutes sortes de mondes internes.

Je choisis de ne pas voir les fissures sur le masque de ma mère. Elle n'est pas du genre à offrir des présents. Elle n'a pas besoin de le faire. Elle ne cherche pas à me retenir. Cela me gêne de l'aimer autant.

Maman. Laisse-moi te rappeler le nombre de fois où je t'ai dit que j'étais ton amie pour la vie. Je sais. Ça ne fera que t'irriter encore plus. L'amour peut être souffrant à recevoir quand on ne sait pas comment le redonner, quand il stagne. Ce n'est pas que tu ne veux pas. Tu cherches même des moyens détournés pour entrer en contact avec ce qui t'entoure. À l'instant même, tu songes à la nécessité de fusion du corps et du matelas, les membres inférieurs d'abord, puis les os et les muscles, tous s'encastrent entre les ressorts et le duvet.

Les acariens marchent autour du sommier.

Je te rejoins pour pleurer.

Est-ce que j'échappe au mélange?

À la fin, il ne reste que l'inflammation. Tu n'en peux plus de toute cette douleur. Tu en as suffisamment saisi les nuances. Au point de ne comprendre rien d'autre. Un des anges approche, enfin, déploie ses ailes couleur temps, chorégraphie timide où il enrobe ta tête.

Envole-toi, maman.

## DEUXIÈME PARTIE

*Tu es le monde abiotique  
Tu es la fleur  
Tu es le cœur du bœuf*

*Tu empiles les corps dans les enclos  
Construis fils de fer, barbelés  
Et tu te surprends de ton emprisonnement*

– Livre des voix, 10:6

*Elle avait tenté de soigner mes plaies, mais je la haïssais, disait Angélique, pourtant je l'avais déjà beaucoup aimée, je ne sais pas ce que c'était, peut-être que c'était le sébum et les poils et le sang, et ses cheveux très foncés qui me rappelaient mes cheveux très foncés, son adolescence, peut-être que c'était ça qui me rebutait, mais ce n'était pas certain et surtout, ce n'était pas suffisant, et elle avançait d'une lenteur effrayée, elle redoutait les armes, elle pelletait à bon rythme, elle savait rendre service, mais je n'en sais pas plus, je pense que derrière l'aspect bigarré de son visage, comme si volontairement elle cherchait à le cacher derrière un voile, il y avait quelque chose de gros, il le fallait, disait Serge, et j'ai cru comprendre qu'on lui avait enseigné la solitude, ça se voyait à la façon dont elle se refermait quand Vila et moi nous lui disions bonjour et à la façon dont elle maniait la pelle et à la façon dont, coulée dans une identité de nature indécise, qui pouvait se nommer de noms indéfiniment différents, et dont la visibilité dépendait d'elle, elle écoutait la femme aux cheveux bleus qui au seuil de la porte racontait que seul l'amour pouvait construire correctement «quelqu'un». Elle portait attention à ces mots: l'amour est une forme d'éducation et l'amour est lieu sensible, radicalement vulnérable.*

Dans la cour de métal, Serge dépose le corps d'Angélique au sol, se repose sur le capot d'une voiture. Il tapote l'essuie-glace malade, cherche à le remettre en place bien que ça coince. Il ne voit pas grand-chose. Il porte des lunettes toutes striées; le monde est plus digeste comme ça, à peine observable.

Déarrassé de ses vêtements rances, le corps d'Angélique paraît obscène tant il est fragile, décoloré. Pour l'instant, je conteste sa mort. Je dis non à son corps Angélique au pied des arbres malades. Mais il s'agit bien d'elle.

– Mais une autre, chuchote Serge.

Plus dépliée, amniotique, accouchée d'elle-même.

Les pelles creusent le terrain vague. Quand elles rencontrent glaise et rocailles, les pelles rapploquent sur nos muscles endoloris. Nous nous apprêtons à enterrer ma propre mère sous un dépôt de ferrailles. Serge refuse que j'appelle les pompes funèbres de Saint-Canon-Court pour que le corps soit transporté dans une fosse. Je ne comprends pas ce qu'ils feront à ma mère, dit-il. Les institutions qui s'occupent des morts traiteront son corps pareil à de la viande. L'industrie qu'ils gèrent est, selon ses dires, une véritable boucherie. Des récits d'horreur quant au sort réservé aux cadavres circulaient à Saint-Canon-Court. On disait que le corps d'une femme qui avait vécu au village avait été donné en moulée aux chiens d'un ancien soldat. L'homme avait barricadé sa demeure peu après. Posé des mines terrestres sur le pourtour de son terrain. Une autre avait été vendue à un investisseur du coin à des fins charnelles. On disait de son propriétaire qu'il organisait des fêtes privées pour conclure des négociations et profitait de l'occasion pour montrer sa récente acquisition à de proches associés. Une autre encore, avait servi de terreau à un horticulteur qui avait perdu la tête. Il avait, racontait-on,



planté un bulbe de saule, là où se trouvait le cœur de la fille. On ne savait pas ce qu'il avait fait de l'organe. Certains prétendaient qu'il l'avait enfoui plus loin dans son jardin, et que celui-ci se serait remis à battre, provoquant tout autour d'importants glissements de terrain.

D'ailleurs, impossible de savoir si ma mère ressent encore de la douleur, insiste Serge, rien n'indique que lorsqu'on meurt, nous ne sommes pas dans un lieu différé, où les ressentis seraient concentrés. Serge est convaincu qu'il existe un espace où ma mère est compactée dans une minuscule goutte de pluie, et perpétuellement poussée vers le centre par l'eau qui pulse contre elle. Que la goutte de pluie est dotée d'un système nerveux qui la relie à son feu organisme. Sans doute, en va-t-il ainsi de toute vie traversée, tandis qu'entre deux traînent des blessures, des joies, immémoriales.

— S'ils viennent, ils fouilleront mon terrain, et toutes les raisons seront bonnes pour le réquisitionner.

Je consens à sa paranoïa. Elle me paraît raisonnable. De toute façon, je ne sais pas où j'irais si on nous chassait. Peut-on survivre à plusieurs voyages sur les routes rouges?

Je pose l'oreille une dernière fois sur le cœur d'Angélique, contrariée qu'il ne batte pas.

Je tranche des fleurs sauvages pour maman, hépatiques à lobes aigus, mauves négligées, silènes enflés, comme pour marquer combien la mort entraîne la mort. Je les dépose sur son corps. Je sais qu'il commence à y avoir dissensus au milieu de mon corps. Les fourmillements, mouvements de dispersion, m'informent de la rupture imminente. J'apprends à cultiver l'attention, à observer les signes de désunion, à dépister les membres fantômes.

Serge remplit la fosse. Le corps roule, émet un bruit sourd. *Poc.*

J'aurais souhaité ne jamais me lever du lit. L'urine remplit la vessie. Je suis extrêmement lourde, au point que je rapetisse, que mes mains rejoignent mes pieds. Les joints du carrelage de la salle de bain sont croches, zigzagés, ce doit être moi qui perds la tête, car il me semble qu'hier, tout était droit et moins lourd. Je ne suis jamais venue ici. Je suis dans un rêve, un long cauchemar boisé, ou alors je ne suis personne. Que feront Serge et Kelly, s'ils ne sont pas conscients de mon existence, si j'ai imaginé nos rencontres, quand ils me verront traverser le couloir, quand ils me verront m'asseoir sur les chaises? Me chasseront-ils du Triplex Rouge? Je me rappelle la démonstration de la petite Sapina, le nœud coulant, le pistolet, la bouteille d'analgésiques, le canif, toutes ces armes que je n'ai pas à ma disposition.

Je sors dehors pour me calmer. Pour la première fois de ma vie, je fume. Ce sont les cigarettes de ma mère. Je n'aspire pas la fumée, je la fais sortir par mon nez. Je bloque l'accès aux poumons avec ma langue. Les vieilles dames du dernier étage partent faire des courses. Elles descendent l'escalier de plein poids, me regardent fumer avec désapprobation, avant de quitter la cour, un jugement certain en équilibre sur leurs épaules rondes. « Les étranges du palier du d'sous. Les as-tu vus toi aussi sortir un gros sac grandeur humaine? Les as-tu vus toi aussi creuser un trou? » Possibles délatrices, elles s'éloignent. Cancaneront-elles une fois au village, diront-elles qu'il y a une femme enterrée sous les voitures? Il en faudrait peu pour que l'enterrement passe de bouche en bouche, qu'on en raconte le déroulement scabreux, qu'on dénonce la profanation du corps, qu'on critique les fleurs sauvages choisies pour la défunte.

En rentrant, je m'observe dans la porte vitrée. Angélique aurait considéré ce geste comme du narcissisme. Pourtant, je suis neutre face à ce visage que je ne reconnais pas.

Ce sont les mêmes traits qu'avant, mais j'ai la certitude de ne pas être devant moi. Les yeux sont différents. Dans la membrane de l'œil, des animaux microscopiques éclairés par l'unique lampadaire de la rue. Je me souviens avoir appris à l'école de la Cité que « lampadaire » vient de « lampe », la nymphe des enfers. Cette pensée confirme que l'enfer veille dans les rues et que l'œil est vivant et autonome. L'œil est-il vraiment autonome? Je pense à tous ces écosystèmes qui se joignent et se dispersent dans mon corps, à mon âme maintenue par la faune interne; l'animal de la bouche, l'animal de l'estomac, l'animal de l'œil, qui se répondent, se font des échanges et fortifient ce qui au centre fuit. La faune interne est malade, ainsi tout se désunit. Voilà que les cerfs ont oublié comment courir.

À la cuisine, un peu d'oxycodone traîne au fond d'un pot sur le comptoir. Des capsules non identifiées qui réclament l'absorption, le dépaysement. J'entends la plomberie s'éroder lorsque j'ouvre le robinet. La rouille fait caillots. Je déglutis la bave, l'eau, un cachet blanc. Il pourrait s'agir d'un sédatif... je ne sais pas. Il fait noir, noir, noir...

Graduellement, le décor se détache.

Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, le soleil frappe les charpentes de l'immeuble.

Le plâtre effiloché exhibe des éclats de bois; si j'y touche, des échardes dans les doigts.

La peinture est cloquée. Je hume le lit d'Angélique. Autour, les murs suintent de virtualité. L'édredon et les draps mis en sacs pour en garder plus longtemps les odeurs. Le placard est bien fermé. Je porte une robe d'Angélique, celle aux lignes bleues et rouges. Rapidement, on dirait plutôt qu'il s'agit d'une camisole de force. Me voilà pareille à un nourrisson. Prisonnière des manches. Prisonnière des lanières de toile. Une force invisible m'habille. Les bras lèvent. Le corps obéit machinalement.

La pièce s'assombrit. Les murs s'éloignent. Se rapprochent. Le plancher est en dents de scie.

Il y a cette voix, froide et forte, qui s'immisce en moi, remplit tous les vides du ventre, résonne comme un tambour. Chaque mouvement nécessite un effort incommensurable. La dépression est profonde. Je m'étonne qu'elle puisse s'aggraver davantage. On ne m'a jamais indiqué les limites de la souffrance, où ça s'arrêtait, à quel moment on avait atteint le pire, je m'étais imaginé qu'il y avait un seuil et que ce seuil était beaucoup plus bas. Je n'arrive même plus à assoir dans mon cahier mes observations. Je crains les mots, leur ambiguïté, je crains d'écrire n'importe quoi. Je jette le cahier à la poubelle.

Je ne sais pas qui je pleure. Je ne comprends plus ce qui me relie à Angélique. Est-ce uniquement les attaques qu'elle me lançait? Celles-là, je peux me les remémorer. Remémorer, oui, mais comment vérifier la véracité de ces souvenirs? Rien n'apparaît vrai. Les souvenirs sont discontinus. Ceux qui dominent, ce sont surtout ceux où elle souligne ma maladresse, ma naïveté, ceux où elle qualifie mon visage de haut-le-cœur, un visage de pas de fille. Elle dit que mon corps et mon esprit ne s'harmonisent pas, que je n'ai pas appris à apprivoiser ma grande taille, elle me trouve assise sur des chaises, le dos cintré, acnéreuse... sa faculté à remarquer le moindre changement — mes pertes de poids quand je grandissais, les nouveaux bourrelets, mon petit duvet — m'a toujours mise mal à l'aise, probablement parce que de mon côté, je ne voyais jamais ce qui avait changé dans mon apparence et encore moins dans celle des autres.

Je ne lui en veux pas de ne pas avoir pu m'aimer. Il n'a jamais été possible pour les solitaires, les femmes laissées à elles-mêmes et à leurs fantasmes d'avorteuses, d'incarner la mère nourricière; le poids monoparental déchargé sur elles, dissimulant ainsi

le souhait de la communauté qu'elles échouent à leur rôle et qu'elles en soient les seules coupables.

Je pensais redouter les examens détaillés d'Angélique. Je dois admettre qu'au contraire ils me rassuraient.

J'aimerais savoir ce qu'elle pense d'où elle est. Il me semble que cela aiderait. Savoir quel est son verdict, que je m'esquisse autour. Sans lui, il n'y a pas de différence entre moi et les choses. Ça ressemble à une maladie.

La mort éteint les signes. Il n'y a plus rien à comprendre, plus rien à désigner. D'ores et déjà, le *logos* disparaît dans la nuit. Les filles comme moi retournent d'où elles viennent : un silence absolu. Elles s'emmêlent dans les chevelures qui ressemblent à de l'air. Je veux me brosser les cheveux, prendre soin de ma peau. Me baigner dans un bain chaud. Ça prend du temps. Je n'ai pas l'habitude du soin. « Le temps qu'il faudra », aurait murmuré Kelly. Mon visage affiche encore tellement de carences.

Alors que ma mère mourait, Kelly m'a dit :

– Le soin n'est pas toujours visible, pourtant il construit.

Cela fait un mois que je ne suis pas sortie du logement. Même pas dans la cour.

Je parle confusément, affectée par la réduction des conversations.

Kelly a laissé son numéro de téléphone au-dessus du micro-ondes avec une note : « je ne sais pas si tu as besoin de temps... je te laisse l'espace... et n'hésite pas à m'appeler si tu n'en peux plus. » Je compose le numéro. Je deviens folle, je vois les ondes acoustiques séparer nos deux voix, mais elle dit non, non, n'aie pas peur, elle dit que la folie est un enjeu de lecture, en fait, de lisibilité, ses mots me réconfortent dans mes angoisses. Celles de ne plus pouvoir être lue, comme on ne lit plus les fleurs ni les racines qui les font naître ou encore moins le fossile, lequel nous nous contentons de reconstituer en volumes, reprenant des techniques semblables à l'aluminium repoussé pour les gravures.

– Les racines ne cesseront pas de se lire entre elles, cherchant les échanges chlorophylles. Et la mouche volettera au-dessus des eaux stagnantes, laissant des squelettes dans la boue dure. Il y aura un moment où le sédiment sera réaéré par les animaux fouisseurs. Tu verras, tu as vu...

Émanations de gaz et d'huile, piles de pneus neufs. J'ai rendez-vous avec Kelly à la station d'essence. Serge avait besoin de remplir un bidon. Je lui ai offert de m'en charger.

Un garçon tangué sur sa planche à roulettes. Il avance en élaborant des signes de main bizarres. Plus loin, près du mur, dorment deux bébés de plastique. Des condoms jetés sur leurs cuisses viandeuses. Probablement une blague. Une femme crie comme si elle allait mourir. Le sol est trempé de gomme de bière.

Kelly est en retard. Je me dis qu'elle ne viendra pas. J'ai l'habitude des gens qui fixent des rendez-vous et ne se présentent pas. J'empoigne la pompe et remplis le bidon. L'homme au guichet me guette. Il craint que je vole l'essence. J'attends sur le trottoir. Des gens font la file avec leurs poches de linge devant la buanderie d'à côté. Ils m'observent avec un mélange de curiosité et de dégoût. Ils ne m'ont jamais vue au village. On se rue sur moi. On me demande d'où je viens. Je réponds aux questions, semble-t-il. À m'entendre, j'ai la chair de poule.

Je compte mentalement les secondes sans savoir à quel seuil fixer la limite de l'attente. Je trébuche sur les nombres autour de quarante, distraite par les sabots des villageois qui claquent sur le béton, et je recommence du début : un, deux, trois.

Chuchotement derrière le mur de briques du bâtiment. La voilà qui fume une cigarette à l'ombre. Elle brille sous les parasols.

– Dis-moi, c’est toi qui as volé des paquets de cigarettes dans la cabine? Le commis est furieux.

– Moi? Euh... non.

– Ah bon!

Je fouille l’intérieur de mon sac au cas où. Mon cœur s’emballe. Va savoir de quoi je suis capable sans m’en rendre compte.

Ouf. Il n’y a rien sauf quelques pièces de monnaie et des pastilles pour la toux. Je croyais avoir un billet de vingt dollars pour payer l’essence. Prise d’inquiétude, je me mets à fouiller les poches et les recoins du sac. Kelly me prend au menton et soulève mon visage. Elle sourit, moqueuse, et me montre, dans sa poche de linge, sous les vêtements, les cartons de tabac. De son portefeuille, elle retire un billet.

– Tiens, prends ça, vingt dollars. Ça sera suffisant, tu crois? Paie l’essence et viens! Ça calmera le commis.

Quand nous passons dans le stationnement, les villageois se plient sur eux-mêmes pour voir en dessous de la jupe de Kelly. Ils cherchent penchés son croupion sous le bout de tissu, se réjouissent peut-être à la vue des vertèbres, de la queue courte, à la vue des plumes qui filent sous l’inquiétude contrôlée de l’oiseau. Elle marche droite. Moins ils voient la cage autour de ses ailes plus ils prennent crainte. *Chaque chose à sa place et chaque chose en ce qu’elle désigne.* Elle marche droite. Ils se désolent qu’elle se soit sortie de sa cage, *mauvaise oiseau*, sortie des grillages qui la gardaient muette, elle qui aurait pu passer de la balançoire au bain, en chantant seulement, en prenant le millet et le chanvre sous sa langue. Seulement ça. Une vie simple. Une vie claire. Des barreaux à bonnes distances, pour elle, dont la partie oiseau aurait pu emporter d’elle la partie femme. Au fond, bien qu’ils aient développé un penchant pour sa morphologie, sa bestialité, pour son coup d’aile, pour ses propriétés qu’ils qualifiaient d’exotiques, bien qu’ils sachent s’émouvoir du vent qui la porte, les villageois auraient souhaité que l’hybridité de ses traits puisse l’effacer, qu’ils n’aient pas à être confrontés à leur propre



perversité. Que l'animalité suffise à la rendre moins qu'humaine, à lui réserver le même traitement qu'à ceux dont le langage n'est pas fait de mots. Que leur propre honte de la vouloir assignée à une espèce définie se disperse à travers son corps à elle.

Au Triplex Rouge, Kelly m'avait dit vouloir cesser de prendre les tempêtes qui la détruisaient pour des forces venues d'elle. Les nuages jaunes, les entonnoirs naissants, les grondements, les grêlons ne sont pas, contrairement à la responsabilité qu'on voudrait lui faire porter, les conséquences de simples coups d'ailes.

Nous traversons un champ de blé sec. La céréale nargue le soleil en imitant son orange vif. La terre est marécageuse.

– Prends garde aux couleuvres et aux veuves!

Kelly plane au-dessus du champ tandis que je scrute le sol, ses dangers. Elle enroule le blé autour de ses griffes, son pelage et ses cheveux prennent une teinte orangée, désormais son corps est filamenteux comme une tige. Lentement. Nous marchons en direction de la forêt noire.

À la lisière du bois, Kelly s'arrête et me prend la main :

– Je te fais visiter ma maison, ça te dit?

J'acquiesce avec empressement.

– Mais tu fais attention. Tu ne touches pas aux branches vertes. Tu ne touches pas à ce qui a une apparence de velours. Le lichen sur les troncs, par exemple. Compris?

– D'accord... mais pourquoi?

– La mousse peut être une accumulation de poison. En tout cas, ne le fais pas avant d'être acclimatée.

– Et qu'est-ce qui me dira que je le suis?

– Tu sauras.

Elle le dit avec tellement de conviction. Je la regarde, perplexe. Elle secoue des brindilles de mon chemisier. Je sens l'air masser ma peau. Peut-être que je suis vivante.

– Écoute, je n'ai pas envie que tu te blesses sous ma supervision. La crise que Serge me ferait s'il savait que je t'ai emmenée ici. Je préfère ne pas y penser. Il t'aime bien, tu sais. Je crois même qu'il a compris ta mécanique. Plus que tu crois. Je sais qu'il a du mal à l'exprimer... qu'il a l'air loin...

Elle réfléchit, pose son regard sur le ciel de branches qui se tressent au-dessus de nos têtes puis elle reprend :

– Oh... et surtout... ignore les voix. Certaines ne sont pas bonnes à suivre et pour l'instant tu ne sauras pas les distinguer.

Vue de la route, la forêt ne semblait pas être ainsi formée en pente. Les sentiers creusent des galeries. Les roches ainsi que les racines sont de plus en plus imposantes, de plus en plus froides. Elles suent de rosée. À la hauteur de notre cou, des souffles chauds cassent la fraîcheur, comme des fièvres, et mes poils se dressent. Nous nous heurtons aux craquias géants, redressons notre dos pour percevoir des étangs vernaux où crient des grenouilles. *Côa, Côa, Côa*. Pour l'instant, elles gonflent leurs sacs vocaux, pincent leurs narines. *Côa, Côa*. Elles ne savent pas encore que, quand l'étang s'assèchera, elles halèteront, que le chœur amphibien est temporaire. Elle s'approche des grenouilles et doucement, sans les brusquer, elle se penche, caresse la peau de l'une d'entre elles. Les poumons de Kelly se font petits. Deux petits sacs pauvres en veines. Couverte de mucus, elle respire en partie par la peau. Elle se déplume. Des larves de mouches noires naissent dans la boue laissée. Je m'étonne de la voir passer d'oiseau à grenouille, puis à nouveau, de grenouille à oiseau.

– Dommage. Il nous reste tant de choses à comprendre. À la fin, il ne restera que des champignons et des bactéries. Vite on oubliera que la terre a déjà porté des créatures avec des yeux, dit Kelly. Viens. Je te montre quelque chose, tandis qu'il est encore temps de regarder.

Elle pointe des champignons : gyromètres, anges de la mort, cerveaux spongieux, et d'eux coulent le mucus coprin, chevelure et chanterelles. Elle sait nommer, en fait, ce qui sera nourriture. Ce qui après hominidés et autres chutes s'accrochera aux chemins indéchiffrables du vivant.

Elle parle comme si je ne venais pas de la voir se transformer. Est-ce que c'est un jeu?

– Mais... comment as-tu fait ça?

Elle hausse les épaules.

– Fait quoi?

– Bien... tu étais toi... quelques secondes après c'était toujours toi, mais avec la texture de la grenouille.

– Je l'ai touchée, c'est tout.

– C'est tout?

– Tu sais, la peau est le plus utile des organes.

– Personne ne naît sans le toucher.

– Exact! Ce n'est pas en regardant l'autre que l'on peut s'imaginer ce qu'il vit, non, ça ne suffit pas. Je dis *imaginer*, car il serait absurde de prétendre savoir, c'est dans l'imaginaire que se crée la relation. Si je pars de l'idée que la peau est l'interface entre l'intérieur et l'extérieur, que dans cette fenêtre, les deux pôles cohabitent, je peux, en capturant les sensations à la surface, m'imaginer ce que ça ressent *dedans*. Nous approchons les sensations de l'autre comme s'il s'agissait d'une langue étrangère : lorsque nous ne différencions pas certains phonèmes, nous compensons avec ceux que nous connaissons. Nous échouons. Nous communiquons affreusement mal. Mais ce malheureux échange n'est pas vain, il permet d'appréhender ce qui s'échange entre nous, de considérer les effets de nos gestes.

– Crois-tu que tu as accès plus facilement aux autres sensations étant donné que tu es à moitié oiseau?

– J'imagine, oui. J'ai peut-être un plus grand éventail. Si tu savais toutes les années que j'ai passées à vouloir taire cette partie de moi. À l'origine, ce sont les humains qui se disaient purs qui ont déclaré que je n'étais pas comme eux. Je n'avais même pas remarqué. On me disait que le fait que je sois mi-oiseau m'empêcherait d'être rationnelle, savante ou même utile. Que ma vie valait moins, que je souffrais probablement aussi moins, que je construisais ma vie autour de besoins impurs, autour de simples pulsions. Je cherchais à m'arracher les plumes pour me fondre dans les masses. Quoi que je fasse, le bec me trahissait. On m'humilia tant de fois et de si diverses façons. Il serait obscène

de te raconter comment. Mais je peux te dire que j'ai fui plusieurs villes pour éviter d'être vendue en volaille.

Elle me tend sa main, m'aide à me relever. Elle humecte ses lèvres. Mes jambes sont spongieuses. Un champignon capable de marcher. Elle remarque :

– Tu es spécialement sensible à l'altération.

Les épinettes sylvestres se répandent en hauteur et encore plus profondément dans les sols, les racines sont reines, heureuses. Le sentier se rétrécit. La descente est trop escarpée pour que nous puissions le dévaler à vitesse égale. Je me laisse glisser tout en bas. Des boules de craquias s'accrochent à ma robe. Kelly m'aide à enlever les crochets du vêtement, au risque d'entailler sa peau diaphane. Elle ne s'en fait plus d'être ainsi à vif, elle accepte l'oxydation de son sang. Ça tourne au rouge.

La lumière se raréfie depuis un bon kilomètre. Soudain, une faible lueur invite à la suivre. Reflets sur un petit pont forgé de rouille. Des fleurs se déplient, laissent couler des couleurs fades sur les feuilles pourries. Le ruisseau bave. Au bout, un genre de dôme, par moments beige, par moments brun ou rose, surgit. Kelly accélère le pas; c'est signe qu'on y est.

– C'est pas du luxe, mais ça fait le travail.

La mue d'un cerf traîne sur le sol. Un peu plus loin sa dépouille rachitique. Probablement un cerf-zombie, si on se fie à l'aspect piteux des cornes, laissant croire à une bataille. Le cerf a dû boire à un lac contaminé par un prion. On n'a qu'à regarder la carcasse amaigrie, qu'à examiner ce qui lui reste de muscles — tordus en grimaces — pour deviner le sort funeste de l'animal.

J'approche avec appréhension du dôme qu'elle tient pour maison. Ça respire. On dirait de la peau, des échantillons aux diverses teintes rapiécés. Les pores se dilatent et se contractent, comme le trou dans le bras de ma mère. Bruits de succion.

– C’est de la peau?

– Oui.

– De la peau humaine?

– Oui.

Elle me jette un œil distrait. Sa pupille se change verticale. Je me dis que c’est maintenant que je meurs. Elle me tuera, m’annexera à sa coupole de chair, me passera au tannage, fera festin de la viande. Personne n’entendra crier. Ne restera plus que l’expiration de la peau en guise de purgatoire. Je recule, molle, mais prête à courir.

– Ne fais pas cette tête, Zo!

Elle rit. C’est le rire de ma mère dans les eaux mauves.

– C’est pas moi qui les ai tués quand même!

Je bredouille :

– Ils viennent d’où alors?

– Ce sont les mues des morts de la forêt noire.

– Les quoi?

Elle parle avec un débit rapide, joyeux.

– Les mues de la forêt noire. Je les ai fait sécher pour que ça forme une membrane étanche. Ensuite, je les ai cousues serrées. D’où les différentes teintes. Ce sont les mues de ceux qui ont cherché la paix ici. Ils se sauvaient, tu vois, soit de la police, de leurs dettes, de leurs ennemis. Ça peut être bien des choses. J’ai vu des psychés tellement malades qu’elles croyaient se guérir en se lacérant le corps. Mais il faut nécessairement anéantir le passé pour se rétablir. Il faut détendre l’ego, comme s’il s’agissait d’un muscle. Il faut se démasquer, se défaire des idées que l’on porte. On peut appeler ça mourir. On peut appeler ça naître. Bien sûr, muer est une façon de le faire. La peau se détache parfaitement quand la personne côtoie la mort. Peu importe la manière. Parfois, nous assistons à la disparition des mues. Attends. J’ai noté quelque part ce qu’une voix de la forêt m’a dit. Je ne suis pas sûre si l’affirmation que je vais te lire concerne les

mues. À vrai dire, elle porte à confusion par sa nature polysémique. C'est en général comme ça quand les voix bénignes parlent. Les mauvaises, au contraire, sont très claires. Tu verras.

Elle réfléchit avant de reprendre, comme si une mauvaise voix l'avait pénétrée et qu'elle tentait de la chasser :

– En tout cas, je pense même que les affirmations miroitent différemment selon les contextes, de la même façon qu'une carte de Tarot éclaire, peu importe la question posée.

Kelly disparaît sous la coupole. Elle y laisse ses cartons de cigarettes. Je l'entends les placer. Elle ressort échevelée. Elle tient entre ses mains *Le livre des voix*. Elle désigne une grosse roche.

– Assieds-toi.

Sa voix est solennelle.

– Il y a plusieurs sortes de mortes. *Des mortes de différentes mesures. Il y a différentes façons de cesser d'être soi aux yeux de soi-même et des autres. Il y a différentes façons d'être tirée hors d'une relation. En plusieurs occasions, les yeux se ferment sur une relation, ou bien nous la tuons. Il y a, finalement, différentes modalités de désenchantement.*

Je m'entends répondre :

– Je crois que je comprends. Est-ce que c'est... parce que ma mère est partie... est-ce que ça veut dire que ma peau va se détacher?

– Un peu. Peut-être pas. Il y a beaucoup d'elle en toi et le corps, là, ce qu'il fait, c'est rejeter en bloc ce qui unifiait. Tu n'as jamais été toi. C'étaient des gènes dans le miroir et une fille qui s'identifie à sa mère, et c'est joli, mais ça tient du mirage. Je t'ai vue l'usurper, dans ton désir de recevoir une validation, puis chercher à t'en défaire, paniquée de savoir cette excroissance pousser en toi. Je t'ai vue épouvantée devant sa mort qui te ramenait à la tienne et à la vie à côté du corps et au corps compost.

Je me mets à pleurer. Elle m'enlace comme je n'ai pas été enlacée depuis des années. Je ferme les yeux. J'essaie de retenir le moment. Je pleure :

– Je crois que je suis malade. Réellement malade. Tout est bizarre depuis qu'Angélique est morte, je ne reconnais rien. Je ne me reconnais plus. Je parle, mais je ne sais pas pourquoi, je suis persuadée que c'est quelqu'un d'autre qui parle. Quand tu parles, ce n'est pas par mes oreilles que le son entre, mais de partout, par tous mes sens.

– Pardonne-moi. Ce n'était pas à moi de te le dire. Cela est trop sensible. Pour l'instant. Je parle toujours trop. Tu peux me dire de me taire, hein. Je ne t'en voudrais pas. Tu dis *maladie*. Il est vrai que j'ai déjà vu ces symptômes ailleurs. Pour les enfants, c'est comme ça; tout est indifférencié, jusqu'à ce qu'ils se reconnaissent dans le miroir. Qu'ils se détachent du reste des choses. Toi, c'est ta propre peau qui se détache. Tu perds ta personne. N'aie pas peur. Ce qui te fait souffrir, c'est de combattre, de te reconstruire en panique. Ce que je veux dire c'est que, si la peau se détache, ce sera seulement pour te rendre plus perméable, plus ouverte.

Elle essuie mes larmes et sourit avec bienveillance.

– Ne t'inquiète pas, mon petit Boo. Suffit d'utiliser le désenchantement comme une porte favorable au réenchantement.

J'ai demandé pourquoi elle notait ainsi les paroles prononcées par les voix et les récitait.

– C'est ainsi qu'on sculpte, une phrase est un air qui entre. Tranquillement, elle nous sort de nous-même, tu vois?



Elle prépare sur le feu le lièvre qu'elle a trappé. Les voix hurlent. Elles veulent empêcher l'oiseau de *me* dénaturer. Pourquoi pas tuer l'oiseau.

« Non, pas dans le feu. Elle prendra de la force. Plutôt, la lame laissée sur la roche. Tranche-lui le cou. Elle te ment. N'attends pas qu'elle te scalpe. »

Je résiste aux instructions des voix. Je ne dors pas. J'ai peur de ce que je pourrais faire pendant le sommeil.

Les voix résonnent dans les membres. Le son voyage. En dessous de la peau, on dirait que c'est vaste comme une église.

Soudain, il fait très froid.

« Tu peux aussi l'empoisonner. Le lichen sur les troncs. Cueille-le. »

J'avance vers l'arbre contre mon gré. Je tire sur ma robe pour en déchirer un bout de tissu. La déchirure rompt légèrement le sommeil de Kelly. Elle se tourne sur le côté et exhale. Je plie le bout de tissu de façon à en faire une mitaine qui me permettra de détacher le lichen de l'arbre sans m'empoisonner. Une fois la matière recueillie, le tissu est plié à nouveau, vient former une enveloppe que j'insère dans la poche avant de ma robe.

« Et surtout... ignore les voix. Certaines ne sont pas bonnes à suivre et pour l'instant tu ne sauras pas les distinguer... »

Toute la nuit, je me raidis contre les voix. Je trouve qu'il est plus facile de le faire en serrant la main de Kelly. J'ai honte de la vitesse à laquelle je noue ma main à la sienne, à laquelle je m'attache à elle. Je la choisis par-delà le bruit, simplement parce que j'ai noté des symétries entre elle et moi qui me mettent en confiance : j'ai vu nos inquiétés s'emballer à la même vitesse pour se demander si nous étions bonnes l'une pour l'autre,

je l'ai vue caresser l'idée du bien-être, sourire au matin devant l'irréversibilité de la mort de ma mère, ne pas dissimuler sa vulnérabilité bien qu'elle sache que celle-ci peut la conduire à la solitude.

Je crois que nous connaissons les mêmes échecs et pourtant nous ne nous en protégeons pas.

Le soleil se lève. Je n'ai plus sommeil. Tandis que Kelly dort encore, je feuillette *Le livre des voix*, question de me raccrocher à une des « bonnes » voix.

*Une forêt sans oiseau*

*Est le cœur d'une morte*

*Appelée Sève Sèche*

*Qui jeune voletait comme nuage*

*Gorgée d'eau et de vents*

*Croyant avoir parcouru un long chemin*

*Nous avions sillonné le même vieux vice*

Je ressasse ce passage. Je me bats contre les pulsions de meurtre enfantées par mon doute.

Nous déjeunons. Son bec doré dégouline de jus de cassis. Elle remarque que ma robe est déchirée, mais elle ne dit rien.

Elle court autour des arbres, m'invite à jouer. Nous rigolons, nous rigolons tellement, libres, complètement libres. Je m'étouffe avec mon rire, m'affale au sol en étoile. Après un moment, le malaise revient, encore une fois, je parle en ayant le sentiment de ne pas ouvrir la bouche :

– Alors, pourquoi travailles-tu au village si tu habites ici? Tu as tout ce dont tu as besoin, non?

Elle hausse les épaules.

– Je ne déteste pas ce que je fais.

J'avais cru comprendre qu'elle avait d'autres clients que Serge.

– Ah bon? Tu aimes vraiment coucher avec ces vieux gars?

Elle rit.

– Tu ne parles pas beaucoup, mais quand tu le fais, tu es directe. Et il n'y a pas que de «vieux gars», je te fais remarquer! Mais bon, ce n'est pas toujours génial, c'est vrai, ça génère plein d'inconforts, parfois des frustrations.

— Je déteste les hommes que je connais.

— Je te comprends! Certains sont possessifs, autoritaires ou encore dépressifs. Prisonniers d'une pensée ancienne. Mais tu sais, avant, j'étais comme à l'extérieur de moi. J'étais perdue quand on m'a séparée de ma volée. Je me sentais comme si j'étais inondée et que je devais attendre sur le trottoir, dehors, me regarder pourrir. Alors tu vois, ça été ma façon de reprendre le contrôle, en offrant mon corps au toucher, à la vue d'agents externes, d'hommes et de femmes susceptibles de le surprendre. Et au début

je crois que je détestais ça. Je coagulais. Mais c'est comme ça que je suis revenue à mes sens, à l'intérieur de moi... et en même temps, toujours en *contact*, désirante et désirée, traversée. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas eu le goût de rien, j'avais soudain des envies de sucré, je contemplais les nuages en souriant, certaine qu'un avenir était à nouveau possible. Et puis, j'ai besoin de pas mal d'argent si je veux partir.

– Tu pars?

– C'est mon plan. Parait qu'il y a d'autres oiselles de feu au sud. Je ne peux pas en être certaine, peut-être que ce sont des histoires qui circulent, mais je m'en voudrais de ne pas aller vérifier. Je ne peux pas protéger seule le *Livre des voix*. Je ramasse de l'argent pour les postes de péage. Il faudra aussi que je survive dans les villes. Enfin, tu sais comment c'est.

Kelly me montre comment prendre une chauve-souris dans les mains sans qu'elle morde ou qu'elle griffe. En la touchant, j'imagine ce dont la chauve-souris a besoin. Elle me décrit ses caches dans les fissures et les crevasses, je localise les objets en poussant des cris, et la longueur de l'onde indiquera où est le tronc de l'arbre, où est le câble électrique perdu, où est le coléoptère capturé par l'écho. Je retrace les textures. Et je touche à la carapace holographique du coléoptère, son poids s'ajoute à mon dos, des ailes durcies, tout ça pèse sur mes pattes devenues six, devenues rouge cerise. Les protéines ornent mon ventre fleur et fêlure. J'avance, cherche le lombric, passe près de la noyade dans le ruisseau, sur mes poils : une réserve d'oxygène me protège. Le lombric est dissimulé sous la roche, la proie est laborieuse à attraper, le langage est chimique, j'entends d'autres coléoptères frotter leurs abdomens avec leurs ailes pour signaler leur présence. Nous compressons nos ventres et roulons sur le dos pour feindre la mort. La boue ensevelit et je suis pâte, de limon et d'eau, je moule le vivant qui se hasarde. Et le cyprès draine l'eau. La boue se cimente. Mais l'eau est pleine de dioxyde de soufre et d'azote. La racine ne nourrit pas; je manque d'air et le malaise confirme que parmi les éléments de la forêt, se sont érigés des barrages; les nutriments pourrissent parce que les passages entre les vivants sont bloqués, le partage ne se fait pas. L'illusion que les individus sont autonomes les uns des autres est trop forte, la logique humaine opère jusque dans la forêt. La racine prend ce dont elle a besoin, mais après il ne reste plus rien, elle ne peut pas faire circuler l'oxygène, sinon elle mourra. C'est en quelque sorte de ma faute, le résultat de toutes les séparations que nous avons érigées entre les choses. Je demande pardon à la forêt. Je jure de la soigner. Je suppose l'échec à venir.

Kelly cherche mes réactions. Elle s'inquiète de mon visage blême. Elle ne croyait pas que je plongerais aussi profondément, elle n'avait pas prévu que ma maladie me donnerait autant d'accès.

— Je ne sais pas trop... quelque chose a changé, je ne sais pas quoi. J'ai mal partout. Pourtant, je me sens mieux. Je n'en pouvais plus de ne pas sentir mon corps.

Là, c'est tous nos corps que je sens. C'est peut-être trop. Mais au moins je sens quelque chose. Jusqu'aux tout petits organismes dedans.

— C'est ça... peut-être que ça ne te guérira de rien, mais ça aura l'avantage de changer l'angle par lequel tu approches le monde. Si tu es épaissie de ce qui t'entoure, si la voix de tête devient chœur chanté par le ventre, ses bactéries, ses enzymes et pathogènes, si le chant devient masses entrelacées, octaves multiples, que le son prend racine dans l'air et que la vibration éveille ce qui dort. Personne ne s'auto-engendre. Tu te diras toi, magma porté par le chant, tu reconnaitras la voix comme tienne, ce n'est pas grave; en vérité, nous sommes à la fois vivantes et mortes, que l'inanimé nourrit et que l'animé caresse le rêve de dédommagement, ça ne sera jamais complètement intégré, et ce n'est pas grave, car il faut se tenir sur la ligne, croire assez à soi pour marcher droit, pour se contenir et survivre, mais tu dois savoir combien parler de distance et parler de proximité équivaut à la même et unique réalité, que tout est profondément rapproché et distant. Il te faudra changer la crainte de ne pas exister en accueil. C'est en laissant entrer, en ne tuant pas ce qui se présente aux frontières que l'étrangeté finira par aller de soi.

Elle ouvre *Le livre des voix* :

*au commencement, il n'y a pas de mot, et pas de «je»,*

*au commencement, il y a le son,*

*au commencement, nous créons avec nos bouches.*

[...]

*L'altruisme a beaucoup à voir avec chanter,  
chanter est un acte désintéressé, ou potentiellement désintéressé,  
chanter peut, devrait, être un acte de compassion.*

Le lendemain, habillées de filets, nous longeons le ruisseau. Des moustiques s'installent et pondent leurs œufs au milieu du feuillage pourri. L'eau stagne. Des parasites emménagent dans les organes des moustiques et dictent leurs comportements : ces derniers seront amenés à piquer davantage d'humains pour satisfaire leur hôte. Dans peu de temps, peut-être baigneront-ils leur trompe infectée dans nos vaisseaux sanguins. Et s'ensuivra la fièvre. La fleur violette est bien installée; du fond de la forêt elle s'étend par le ruisseau. Ses toxines empoisonnent la végétation avoisinante. Le taux d'oxygène dans l'eau chute. Le ruisseau n'est plus navigable et une mousse électrique flotte sur le dessus. La fleur violette est bien installée. Du fond de la forêt elle s'étend par le ruisseau. Elle rejoint le Triplex Rouge, Chemin des Serre-têtes, Saint-Canon-Court. Elle mouille de vase les contours du terrain. Les fossés débordent.

Ça me rappelle les eaux qui bordaient la Cité. Face aux bulbes de l'endymion, les rires nerveux des pêcheurs qui les voyaient ainsi essayer, empêcher l'accès aux bateaux de marchandises, se perdaient dans l'air. Les humains tombaient comme des mouches au fond de l'eau noire. On racontait que les racines ressemblaient à des pattes de tarentules et caressaient leurs sœurs, racines naissantes. Les poils dansaient, festoyant de bourbe. Les pêcheurs avaient vu les moustiques percer les bulbes et les protozoaires se multiplier. Ni dynamite ni lance-flammes ne purent venir à bout de l'invasion de la rivière. La fleur violette se nourrissait d'explosions. Les pêcheurs avaient vu les bulbes s'exhiber fièrement, la sève monter par la tige, jusqu'à la fleur qui dévoilait un visage aux dents sciées. Puis les pêcheurs n'avaient plus rien vu.



Le soir, nous reprenons la route à pied. Je trimballe le bidon d'essence plein. Kelly insiste pour me raccompagner. Au loin, une voiture roule lentement, phares éteints. Nos pas s'accélèrent. Pour la première fois, Kelly affiche une expression apeurée.

– Marche plus vite... pas trop! Il ne faut pas qu'ils pensent qu'on court.

Gyrophares et sirènes. La voiture de police roule à toute vitesse puis fait crisser ses pneus sur la chaussée. Les hommes sortent, s'approchent de nous avec une lenteur irritante. De là, les secondes s'étirent, nous cherchons un endroit adéquat où poser nos regards, comme si fixer l'horizon nous éviterait de paraître suspects. Les policiers s'approchent, cages thoraciques gonflées, mains crispées sur leurs ceintures, prêtes à dégainer. Furtivement, ils tassent le tissu qui recouvre leurs armes pour nous les montrer, comme s'il ne s'agissait pas d'une menace, mais d'une formalité. Kelly me retient. Mauvais moment pour s'enfuir.

Le plus petit policier des deux nous questionne :

– J'peux vous demander qu'est-ce que vous faites sur la route ici tard de même?

– On rentre, monsieur l'agent, ne vous inquiétez pas, on est presque arrivées, lui rétorque Kelly.

Elle sait qu'il faut le flatter, feindre qu'elle croit au masque sauveur, à la devise Servir et protéger. Il observe le bidon.

– Croyez-vous ça les filles qu'on a reçu un appel hier soir pour un vol à la station essence et qu'on a toujours pas trouvé les coupables? Pas notre genre de nous prendre autant de temps, vraiment pas.

Il jette un regard complice à son collègue.

– ça vient d'où ce bidon?

L'autre policier lui chuchote quelque chose à l'oreille. Je lis sur ses lèvres : Michel, c'est pas de l'essence qui a été volée, mais des cartons de cigarettes. Mais le premier policier ignore l'information. Il s'approche de Kelly tandis que son collègue s'assoit sur le capot de la voiture pour manger un saucisson séché. Sans prévenir, il nous éclaire de sa lampe de poche, approche la lumière à quelques centimètres de nos iris, et quand Kelly est éblouie, il lui frôle le sein.

– Vous avez peut-être rien volé, mais vous seriez pas en train d'essayer d'aguicher les passants?

La vérité, c'est que nous n'avons croisé personne depuis tout à l'heure.

– Deux belles filles de même, ça devrait pas être sur les routes aux heures noires. La petite a quel âge? On dirait qu'elle est même pas majeure.

– Ferme-la Mitch, ricane le policier surnommé Barbe.

Kelly lance nerveusement :

– Elle ne fait pas ce que vous pensez. C'est une amie. Je la reconduis chez elle.

Kelly sait qu'ils la méprisent. D'abord parce qu'elle est à moitié femme, ensuite parce qu'elle est travailleuse du sexe. Elle sait combien son existence est disruptive quand elle visite les draps, qu'ils la détestent parce qu'ils voient les êtres se la partager, qu'elle transgresse l'unité des corps et la logique de propriété. Ils la jugent grotesque parce que féconde et aviaire. Coupable. Elle se demande comment elle s'est ramassée avec toute cette faute, cette faute qui sous-tend que le sexe ou l'amour sont choses closes, cette faute qui nie toute forme de fluidité entre les corps, d'autonomie de chacun d'eux, cette faute qui cherche à restreindre les sens. Surtout, elle se demande pourquoi ils cherchent à anéantir ce qui n'a pas lieu devant eux, ce qui au fond ne les concerne pas. Elle les voit se recroqueviller sur leurs mondes de conjugalité, dans les maisons où ils emmurèrent les désirs; elle les voit construire une haine jalouse, féroce braquée sur elle. Et elle contourne les coups.

Le policier toise mon visage et mes mains, il conclut :

– Elle a pas l'air du coin ben ben.

Barbe se rapproche de moi.

– Montre-moi tes papiers, la petite.

Je sors mon porte-monnaie. Barbe l’empoigne. Il le vide. Sur une de mes cartes, on indique que je suis originaire de la Cité. Il entre mon prénom et mon nom sur un clavier caoutchouteux entre le volant et le coffre à gants. Le système l’informe : je suis sous la tutelle officielle d’Obère.

Peut-être qu'ils ont laissé Kelly sur la route. Peut-être que le ciel jaune s'est déposé sur ses épaules. Que le bidon d'essence s'est écoulé sur la chaussée. Peut-être que j'ai eu un malaise sur la banquette arrière de la voiture de police. Que le plastique était froid et dur et qu'il poussait mon corps à la mutation, le rendant à son tour froid et dur, polymérisé. L'air pesait. Je crois même qu'ils m'offraient de la nourriture gâtée en riant. Les sirènes, elles, n'ont pas cessé jusqu'à ce que les virages et accélérations, crissements de pneus et odeurs d'huile ne viennent me tirer du sommeil. Désormais le silence. Léger vrombissement du moteur. L'horizon est stable; par la fenêtre, le soleil ne bouge pas. Comment faire sauter le verrou de la porte arrière? Comment semer les matraques? Courir, courir. Courir jusqu'à ce qu'on me tue. Et ce sera leur échec.

– On peut arrêter? Il faudrait que je pisse.

Ils grognent. Allument la radio. Montent le son, question que je ne demande rien d'autre. Au loin, j'aperçois les lumières vibrantes de Petite Montagne. C'est au moins à cinquante kilomètres. Trop loin pour s'y rendre à pied sans se faire retracer. À la radio, un animateur rit d'une voix grasse. Les publicités se succèdent, si bien qu'on ne distingue plus les produits vendus. Je me dandine sur le banc.

– OK, c'est correct, la p'tite.

À la première grange croisée, la voiture s'immobilise. Je baisse ma culotte et m'accroupis derrière la grange, à l'endroit précis et de la façon précise indiqués par les policiers. Ils me rappellent ce qu'autorité veut dire. Ce qu'obéissance veut dire. Les deux policiers m'encerclent, chacun de son bord; ils s'étirent avec fierté, se font de plus en plus grands, s'érigent en tours de surveillance. Ils baissent leurs braguettes, brandissent leurs sexes qui noircissent de pisse le bois vieilli, puis gonflent et gonflent. Je suis paralysée. Je crois qu'il pleut entre mes jambes. Je ne cours pas vers la forêt, car s'il y a quelque chose que je crains plus que la mort, c'est qu'ils me violent, et que le crime

laisse ma dépouille encore plus étrangère, parmi les bottes de foin, que je traîne l'odeur de ces hommes avec moi, une odeur rampante, indélébile, comme celle du monstre qui occupait le Triplex Rouge, celui entré à l'intérieur de ma mère pour lui manger sa lumière, oui, cette même odeur, mais en plus corsée. Si je dois mourir, ce ne sera pas à moitié. J'essuie la pluie qui coule sur mes cuisses à l'aide d'une poignée de gazon. Nous nous éloignons de la pissotière improvisée. Tranquillement. Tête baissée. J'avance vers la voiture.

Mes gestes ont été irréprochables. Barbe et Michel regagnent leurs sièges. Barbe démarre la voiture en toute quiétude. Le soleil plombe sur la route. Les deux hommes se prélassent à l'avant. Plus ils sont complaisants à mon endroit, plus ils sont confortables. Ils marmonnent :

– Une belle petite fille. Pis polie, en plus...

## TROISIÈME PARTIE

*Les prêtresses ne se battent jamais à mains nues  
– Livre des voix, 14:9*

*Je l'attendais le lendemain, elle devait m'apporter de l'essence et nous avions prévu faire le ramassage des roches du champ voisin, mais elle n'est pas revenue, racontait Serge, et ça a été comme un long bruit blanc, son absence et puis, drôlement, ensuite, j'ai douté qu'elle ait déjà été là, murmurait Angélique, tandis que je ramassais mon corps sur le drap plat, que je voletais, cherchais à faire se manifester ma silhouette en m'enrobant des tissus friches qui trainaient, et qu'aux fenêtres, je prenais des allures de monstre pour que la douleur s'endorme du sommeil de la tombe, et nous attendions en ligne, à la buanderie, disaient les villageois, nous sentions qu'elle cherchait quelqu'un et dès que nous l'avons vue flâner avec la femme qui ressemblait à un oiseau, nous avons su que nous devions nous méfier d'elle — «la haine est d'amour magnifique» que nous les avons entendues dire dans les larmes mollusques de la forêt — et bien qu'elle soit difficile à identifier tout dépendant du moment de la journée où on la croisait, que ses traits soient anormalement changeants, disait le policier Barbe, que la carte qu'elle a fournie ne lui ressemblait en rien, nous l'avons placée dans le véhicule, lui avons suggéré de bien sceller sa ceinture, et l'urine a coulé le long de ses cuisses.*

*Bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé.*

*Pour ce qui est des voix et de la lumière, je ne sais pas comment ça a pu finir de cette manière.*

- Je mangerais un loup, dit-il.
- Et moi un mouton, lui répond son collègue.
- Qui de nous se nourrira en premier?
- Celui qui agit en fonction de sa faim.

Il n'y a plus rien à se mettre sous la dent dans le coffre à gants. Leurs ventres font du bruit. Sur l'accotement, un porc-épic se couche et s'aplatit devant les pneus. Les piquants de l'animal pointent vers un chemin qui mène au stationnement d'un vieux restaurant. Les néons sur la devanture donnent à lire : « de mes cendres, je renais, je suis Carole. »

Le terrain est envahi de vivaces. Sinon, le bâtiment est intact. Des digues anti-tempêtes s'érigent tout autour. C'est nouveau qu'on en installe en dehors de la Cité. Il est encore possible d'acheter des terrains dans les parages. Par contre, ceux qui s'y pleurent très vite leurs maisons inondées, maudissant les promoteurs et leur verbe mensonger.

Barbe se bute à une porte barrée quand il essaie d'entrer dans le restaurant. Il tape sur l'aluminium. Se fâche contre la poignée.

Pas de réponse.

- Si ça se trouve, ils croient qu'on ne les voit pas.
- Ça peut pas être sérieux, on voit les gens grouiller d'ici.

Une serveuse se précipite vers la porte.

– Vraiment, mais vraiment, désolée. La porte n'est pas censée être verrouillée. Aux policiers, on offre le café... entrez!

Leurs semelles font lever la poussière du plancher. «Viens-t'en, la p'tite, reste pas plantée là comme un piquet!» En pénétrant dans la pièce, on entend des cliquetis, puis de l'électricité statique : la génératrice se met en marche. La ventilation toussote, la cuisine s'illumine : apparaissent armoires aux portes mal fermées, caisse enregistreuse, batteur-mélangeur, fourneau, calepins, factures empilées, caissons salis d'huile. Bouilloire gelée, lustres brunis de peinture, plutôt d'excréments de mites, cela grouille, de filets d'œufs et de farine. Dans la salle à manger, des tables désertes; des chaises renversées. Les clients qui avaient levé la tête retournent à leurs affaires. Du coin de l'œil seulement, ils observent les deux hommes en uniforme ainsi que la jeune fille craintive les accompagnant.

L'hôtesse a nettoyé une table. On sert aussi le café.

Autour, la plupart des discussions sont voilées. Barbe et Michel se plaignent de l'apparence de Carole, la propriétaire du restaurant dont la maison adjacente et la peau ont été incendiées. La cicatrisation est lente, imparfaite, les marques continues : aux premières s'en ajoutent d'autres les infectant. Elles empêchent une véritable guérison. Barbe trouve la propriétaire du restaurant dégueulasse. Il considère qu'il n'a pas à se faire imposer son apparence. Il n'est pas le seul à ressentir un tel dégoût. C'est d'ailleurs pour cette raison que Carole ne travaille qu'en cuisine, pour cette raison qu'elle se cache, derrière le mur, *de mes cendres, je renais, je suis Carole*, là où la chaleur des plaques et des friteuses appuie sur ce qui d'elle a fondu. En s'asseyant au bar, près des machines à sous, on peut, par moments, apercevoir ses yeux apeurés suivre les déplacements.

Michel et Barbe parlent de toutes sortes de choses. La conversation s'enlise dans des opinions contraires; par exemple, Michel croit que la pauvreté est une affaire de mauvais choix ou encore de paresse, tandis que Barbe n'en est pas convaincu. Il imagine des malchances qui ne soient pas le fruit de l'oisiveté. Toutefois, il consent que ces cas-



là sont rares. Il croit comme Michel que personne ne devrait pouvoir échapper à la fatigue des semaines passées à travailler.

Carole dépose des assiettes sur le réchaud. Du poulet repose sous une sauce brune. La peau croustille, claque quand elle est chiquée. Elle me jette un regard complice qui souligne notre aversion commune pour le corps policier, corps-maintien-du-système qui la tient responsable de ses drames; pire, les fait passer pour des accidents quand ce sont des attentats. La police refuse de pointer les véritables orchestrateurs du désastre. Les brûlures de Carole ne lui appartiennent pas.

Les clients errent autour des tables et banquettes, la gueule pleine de chair filandreuse. On dirait qu'aucun d'eux ne pourrait m'aider.

– Qu'est-ce qu'elles font à l'arrière? Elles pensent qu'on a toute la journée?

– Incompétentes. C'est quoi cet endroit? Sois gentille, va donc nous chercher quelque chose à la cuisine... après, on choisira où on t'emmène. Mieux vaut être servi par soi-même que...

En haussant la voix, Barbe et Michel enterrent tout le monde. Je pense à Kelly. Est-ce possible de me projeter dans leurs corps, de comprendre un aspect de la vie à travers eux comme je l'ai fait avec la chauve-souris et le coléoptère? De m'enrichir, de rencontrer la joie de se savoir plusieurs? Je claque mes dents d'homme de cinquante ans. Je tapote le genou robuste. J'encaisse ma posture. Je casse mon propre corps malgré qu'il soit la seule chose que je possède. Je me revêts de ceux des policiers. Le poumon est plus ample. L'épaule est plus droite. Je pose une main sèche sur le ceinturon, cajole menottes et matraques. J'arrive à l'autorité, j'en paie la douane : le dos endure le poids des objets au bassin. Brûlure ou ampoule ou chagrin. J'assois le pantacourt bleu sur la chaise, par terre et à genou, sbire et suspecte, maître-chien-assaillante, j'entre par les bouches ouvertes des agents. Me voilà pleine d'orgueil. Surgit un désir, celui d'identifier les faiblesses, d'en faire des insultes. Pendant un long instant, la peau de Carole

me dégoute. Je me retiens de dire des choses blessantes. Je résiste au glissement. Très vite, je souhaite me défaire de leurs corps, de leurs têtes.

Alors que je me lève pour me diriger vers la cuisine, Barbe presse mon épaule pour me rassoir.

Un homme s'approche de notre table. Je reconnais son pas. Il est venu manger. Il tire une chaise : De Vaucante s'assoit devant moi.

Barbe et Michel ont repris la route. De Vaucante les a remerciés pour leur bon travail. Je saisis mal la mécanique de son influence. Il me semble à moi que toutes les personnes qu'il rencontre sont disposées à sa main. C'est comme s'il était fait de fer chaud et que le monde, à son contact, se ramollissait. Nous mangeons.

– J'étais si inquiet pour ta mère. Et quand Obère m'a informé que toi aussi tu étais partie, j'ai eu peur pour toi. Tu es comme ma fille, tu sais, c'est pour ça que j'ai voulu que tu ailles chez mon frère, que tu restes dans la famille.

Je ne peux pas lui dire qu'Angélique est morte. Comment réagira-t-il quand il saura qu'il n'a plus de prise sur elle?

– Il va falloir que tu me dises où elle se cache.

– Elle ne se cache pas.

– Ravi de l'entendre.

De Vaucante ne finit pas son repas. Il se lève en jetant la serviette de tissu dans l'assiette. La propriétaire et les serveuses sont redevenues, comme à l'entrée des policiers dans le restaurant, vigilantes. Elles scrutent chaque geste, chaque parole avec appréhension même si elles savent ne pas être en mesure d'y répondre adéquatement. Elles ne demandent pas qu'on règle la facture. Elles traversent les murs, placent ustensiles et assiettes sur des plateaux pour de futurs clients.

– Je t'emmène à notre maison, je dis. Si tu permets, je conduis.

C'est plus sécuritaire comme ça. Si ça devient trop corsé, j'accélère. Je nous balance dans un fossé.

Je conduis de manière mesurée, pas trop lentement ni trop vite. J'observe l'aiguille sur le cadran. À cause de l'averse, je discerne mal la route devant moi. J'ai peur de rouler sur des enfants que je n'aurais pas vus traverser, sur des âmes molles, sur les téguments des vers. Est-ce que ça crie tout autour? Est-ce qu'il y a eu collision? Est-ce que ça pue l'accident? C'est quoi, ces clignotements au fond de ma tête?

– Attention, lance De Vaucante dans un calme parfait. Tiens, tiens. Une oiselle de feu...

Kelly est vêtue d'une veste brillante. Elle est portée par le vent. Elle bat légèrement des ailes, vient de se poser. La pluie, en cristaux, rougit ses joues. Le crachin se disperse. Je reconnais le Triplex Rouge, Chemin des Serre-têtes, Saint-Canon-Court.

Je n'ai pas besoin de le dire.

Kelly et Serge comprennent tout de suite que ça ne va pas. Je me demande si De Vaucante traîne une arme sur lui. Nous contournons le grand lit au milieu de l'appartement. Serge fait semblant de rien : il invite De Vaucante au salon.

– Désolée, je crois qu'Angélique dort toujours.

Serge, qui capte tout de suite le mensonge que je tisse, confirme :

– Oui, ces temps-ci, elle se réveille seulement à trois heures de l'après-midi.

– Réveillons-la alors, propose De Vaucante.

– Mauvaise idée, répond Serge. J'veux dire: suivez-moi! J'ai plein de choses à vous montrer. C'est rare qu'on rencontre des gens de la Cité ici. Connaissez-vous ça, vous, un Betamax? C'est fantastique!

Il montre la machine à De Vaucante. De Vaucante voudrait pouvoir ignorer Serge. C'est ce qu'il aurait fait si un homme de cette trempe l'avait abordé ainsi à la Cité. Je remarque comment les rapports de forces sont inversés. De Vaucante est seul. Il est loin de chez lui. Le fait qu'il s'adapte au rythme que lui impose son hôte signifie peut-être qu'il se sent moins en contrôle que je l'aurais pensé.

– C'est juste que le VHS était moins cher, c'était comme la guerre des enregistreuses. J'ai trouvé cette rareté quand je suis allé...

Tandis que Serge accapare De Vaucante, je m'éclipse à la cuisine, dépose la bouilloire sur le poêle.

– Je pense que c’est lui qui a tué une de mes grandes amies, me confie Kelly.

– Je suis désolée.

– Sarah, c’était son nom. Elle s’est opposée à ce qu’il lui bague les pattes. Elle a juré qu’elle refuserait de voler s’il lui enfilait ses anneaux de traçage. Elle ne voulait pas servir de puce de traque, de flûte qui aurait pu le mener vers d’autres oiselles de feu.

Je l’enlace.

– Je suis désolée. Je n’avais pas réalisé que De Vaucante chercherait à retrouver Angélique. Cela m’étonne qu’il ait pris la peine de me suivre, qu’en conséquence, ça le mène jusqu’à toi. À ma façon, j’avais les pattes baguées dès mon arrivée au Triplex Rouge.

– Je n’ai jamais connu d’oiseau bagué de son plein gré.

Elle ferme les yeux pour Sarah.

De Vaucante n’avait jamais caché son aversion contre les oiselles de feu. Toutefois, il admettait mal que leur génocide ait véritablement eu lieu. Je comprenais désormais que sa position négationniste lui servait aussi possiblement à dissimuler les meurtres commis. Sarah n’était probablement pas la seule.

À la porte-patio, Pita veut qu’on le laisse entrer. Je pense : *j’aime mon chien! Mon beau chien à origine unique, à origine multiple. Grand chien-loup, chien-chacal, chien-renard, chien de feu, chien de lune.* Je croyais que le monstre l’avait eu. Il est là, bien vivant. J’ouvre, le serre dans mes bras, oh le beau chien. Je t’ai tué par accident. Excuse-moi! Il secoue la pluie sur le plancher, remue sa queue. Nous nous cajolons couchés sur le tapis.

Plus tard, mon grand corps s’agenouille derrière l’îlot et fouille les tiroirs. Kelly m’examine, muette, elle consent aux plans qui dominent mes gestes.

Dans une tasse, j'ai versé l'eau bouillante sur des feuilles de thé.

Juste avant, mes doigts ont trouvé, tout au fond de ma poche, le bout de tissu dans lequel était dissimulé le lichen mis de côté dans la forêt noire. Je l'ai déposé dans le creux de la porcelaine.

– Mmm, a apprécié De Vaucante, respirant les vapeurs inconnues qui émanaient de la tasse, quand je la lui ai apportée. Quelle sorte d'infusion?

De Vaucante n'en peut plus d'écouter Serge énumérer ses objets. Ils avancent dans le couloir. Il jette des coups d'œil aux chambres. Il demande que je reste alors qu'il sirote son thé. Il est très irrité par la situation.

– C'est une farce ou quoi? Elle est où, Angélique?

– En fait...

– Dis-lui Zo, il a le droit de savoir, dit Serge.

Il ne lui lance pas ça pour me trahir. C'est simplement qu'il ne voit pas d'autres solutions, il n'a pas les ressources pour faire dévier encore longtemps De Vaucante de sa quête.

– Savoir quoi, Zo?!

De Vaucante exhale un air gris.

– Euh... je... suis désolée. Vraiment. Angélique...

– Quoi, quoi? Qu'est-ce qu'elle a? Où est-elle?

Il perd son sang-froid.

– Angélique est morte. Il y a quelques semaines, d'une vilaine infection au bras.

Il reste interdit. Il s'avance vers moi.

– Tu prévoyais me mentir combien de temps?

– Je... je... ne savais pas comment le dire.

Il pose sa main sur mon cou. Il me respire. On dirait qu'il veut me mordre à la gorge. À quoi je sers maintenant. À quoi bon suivre le fil s'il n'y a pas de sortie au labyrinthe. Je m'étouffe dans ses expirations. Kelly s'approche pour calmer le jeu. Elle le pique doucement de ses griffes.

– Faisons une prière pour Angélique.

Elle sort le *Livre des voix*. Énorme erreur. Étonnant geste après ce qu'elle l'a vu faire. Pourquoi? A-t-elle un désir de mort?

De Vaucante sourit. L'oiseau étire son corps.

Quand il sort un couteau, Serge se précipite sur lui, mais De Vaucante est plus agile, plus réactif : un coup suffit à mettre à genoux l'adversaire. Puis, De Vaucante menace l'oiseau, c'est le *Livre* qu'il veut. Kelly ne s'enfuit pas. Elle est prête à mettre fin à cette longue guerre.



L'homme plante son couteau dans le *Livre des voix*. D'abord, il y a une détonation. L'homme sursaute, puis, fait semblant de rien, il ravale, replie ses craintes sur elles-mêmes comme s'il s'agissait de langues immenses, bio-guirlandes, elles ne sont pas dignes de lui, mais le *Livre* ne connaît pas les codes de l'inauthenticité. Les voix ont lu un doute dans les expressions inverses qu'il affichait. Elles ont supposé que l'homme n'a plus su, pendant un moment, pourquoi, pourquoi, il pourchassait les bêtes. Les étoiles saignent dans la Voie lactée. Le sang trace une voie vers le pullulement des mondes, on peut écorcher le *Livre* d'une lame, ça ne fera qu'en libérer les chants. Le *Livre des voix* est éternel. *Au commencement, il n'y a pas de mot, et pas de « je », au commencement, il y a le son, au commencement, nous créons avec nos bouches.* Les vibrations pénètrent nos peaux. Nous les voyons. Croche, demi-soupir et notes nouvelles. La boîte de Pandore se répand.

L'homme crache une substance pareille à des bulles de bain. Ça nous fait mal, mais la souffrance laisse vide. Ne reste de lui qu'un squelette à porter, des grammaires normées pour parler. Nous vivons la mort lente des cellules depuis qu'il a mâché, avalé les miettes de lichen. Nous partageons sa vision trouble quand le glucose altère les protéines du sang. Nous cherchons l'air dans les poumons atrophiés, là où les caillots se fourguent dans le cœur du roi-feu-immunité.

L'homme perd la vie ainsi, habité par l'idée que les exigences du corps ne le concernent pas.

Les pensées sont de plus en plus chaotiques : un désordre dans les mots, des ébauches de pensées, un coq et une ânesse. Si les animaux se parlent magnifiquement, on les dit pourtant dépourvus de syntaxe. L'abeille, quand elle danse, indique des temps antérieurs, mais n'est-ce pas là des distances? Nous voilà rattrapés par le langage animal, ce qui n'est pas un appauvrissement.

Serge enterre l'homme. Il sue, tape la terre, la recouvre de faux gazon. Il prononce quelques mots. J'en retiens que l'homme n'est pas vraiment mort, qu'il apprend la continuité dans le sol. L'homme découvre la gentillesse qui vient quand on perd le point de vue, la place, le nom que l'on se forge. Je dis gentillesse. Disparaître n'a pourtant rien de moral. Ce n'est ni courageux ni lâche. Cela appartient à l'ordre du mystérieux, du perdu, du tragique absolu. Du rien. *Les voix entendues finissent toujours par se répercuter quelque part.* Je me sens tout de même coupable de l'avoir empoisonné. J'ai saccagé l'unique lieu d'où il pouvait contempler le monde.

Kelly et Serge ont poussé la fourgonnette, planté des fleurs à l'intérieur.

Un amas d'acier, de tiges et de boutons sauvages croît au-dessus du trou où est enterrée maman, en guise d'épithaphe. « Le plus beau des gisements », aurait-elle pensé.

Tout a changé. Le chant devient masses entrelacées, octaves multiples, le son prend racine dans l'air, et la vibration éveille ce qui dort. Nous sommes le son dans le muscle du monde, ce qui pulse, pulse, pulse, le noyau solaire. Dedans, il y a un buffet, tout là se dévore et se caresse. Nous faisons communauté. Et la membrane se coud, à mesure que nous muons, la membrane se coud, de psychés malades et désespérées, le travail est groupal; c'est un parachute ventral lorsqu'étiré, ou une matière à ailes pour les filles qui savent voler. Nous connaissons la joie. Joie des corps : refus de rester confinés, foire du dispersément. Demain, Kelly quittera la nouvelle membrane que nous nous tissons, elle a fait ce qu'elle avait à faire ici, et un autre chant l'appelle, « il y a un temps

pour chaque musique », dit-elle. Voilà ses sœurs concentriques, dinosaures anciennes, catastrophes jurassiques tenant dans le bec la mémoire du monde. Elle va rejoindre les oiselles de feu qui volettent au-dessus du Triplex Rouge. Elles sont revenues la chercher, guidées par les chants. Jamais ne connaissent-elles l'angoisse de la discontinuité tant elles se sont affranchies des discours de premier plan, de la peur d'un Autre hostile ou du milieu de vie, desquels il faudrait à tout prix se protéger. As-tu même remarqué l'arbre que tu coupes à l'instant? Elles chantent : « se protéger soi-même ne protégera jamais l'ensemble. Personne ne s'auto-engendre. » Elles grignotent de petits biscuits de mer.

Serge demande : « est-ce une histoire qu'on se raconte, cet idéal de vivre ensemble? » Nos corps se dispersant dans ceux des autres, romantique comme idée... non? Oui... bien sûr que oui. Mais depuis quand faut-il avoir peur de l'imaginaire, de l'utopie? Nous avançons simplement vers une version du monde. Nous accueillons la lutte des visions, les chocs, le risque d'emprunter le mauvais chemin, que cela nous mène à l'il-lisibilité, ou encore, à la folie, à l'apocalypse. « La haine est d'amour magnifique », en le disant, nous cherchons les équivalences incongrues, les dualismes à fracasser, machinations réactives, soubresauts sensibles.

Nous nous nourrissons des mêmes fruits, nous parfumons des mêmes herbes. Nous dormons comme la jachère, et cela n'a rien de passif. Nous attendons de nous dévêtir de nos peaux-cultures, de franchir le seuil de l'impossible, nous attendons qu'il pousse des plumes à une chèvre, que la fourmi, adorable fourmi avec ses petites pattes, se nourrisse d'ondes. Que les monstres sortent! Et que les voix se confondent...

Nous assistons à toutes sortes de mélanges. Nous attendons d'être amenés dans une pièce lavande — le calme —, une teinte pour sécuriser le lien, une odeur de savon, une

chandelle oubliée, la cire collante, des confettis pour la joie, mais c'est la tristesse ici, le cœur de la pièce, c'est la tristesse, alors d'ici nous ressentons tout, nous ne croyons plus que nous n'existons pas, que nous ne sommes que l'ombre de nous-mêmes, en fait, nous n'avons pas besoin d'être *nous-mêmes*, car nous sommes *tout*, nous ressentons *réellement* tout, nous sommes un volcan, une dentelle, la paranoïa du monde, le cri désespéré de celui captif de sa pensée, quand il tente de s'affranchir de ce qui le condamne, des gestes de négligence qui s'abattent sur la faculté à respirer, quand il tente d'éviter les scènes cannibales. Nous sommes sans peaux, *sauf pour les caresses*. Nous comprenons la misère, les mensonges, les retranchements, comment naissent les ennemis, la peur et la haine, oui, et nous pleurons les barrières, les fantômes calcifuges, et nous aimons tellement, tellement fort, car nous ne sommes rien d'autre qu'une vague terrible, une mer-milliard qui traverse, le pillage amoureux des âmes du monde.

Notes au cahier, feuilles et encres trouvées :

Zéro. Nous voilà Oscines. Nous écrivons de nos mains mille. Nous enfantons oisillons à distance de chants. Nous habitons nos syntaxes de chimères. Les notes sortent du nid. Le chant ne se laisse pas abattre par les obstacles mitoyens. Il construit une traverse. Même dans le noir.

Il n'y a finalement qu'un seul corps.

Au matin, la maladie n'effraie plus.

## INTERTEXTES

Julia Kristeva

Ursula K. Le Guin, traduction libre

Donna Haraway, traduction libre

Marguerite Duras

Eduardo Kohn, traduction libre

Poème largement inspiré de paroles de Mitski Miyawaki

Jenny Hval (Lost Girls), traduction libre

Sigmund Freud

Jovette Marchessault

ÉCOSYSTÈMES DE LA DÉPERSONNE : ÉCRITURE DE LA DÉPERSONNALI-  
SATION ET MUTATIONS HYPERSENSIBLES

*C'est moi-même que je n'ai jamais rencontrée,  
dont le visage est scotché au verso de mon esprit*

– Sarah Kane

Cela commence avec une impression de flottement; je marche. D'accord, on peut dire que le cortex moteur fonctionne. Pourtant j'ai le sentiment d'être spectatrice des pieds qui avancent sur le trottoir. Mais aussi de la voix qui s'élanche dans la parole, dans les mots qui relatent une mémoire brouillonne, comme s'il s'agissait du passé d'une autre. En plus, je n'arrive pas à épaissir ce vécu d'une couche d'imaginaire qui le rendrait vivable. Moins encore de l'ordonner, en lui « tissant une trame de langage<sup>1</sup> ». Ce vécu ne pourrait visiblement pas faire récit. Impossible ici d'assimiler « le tissu de la réalité [ou] l'image du corps qui est pris en sa masse<sup>2</sup> ». Je suis des milliers de micromorceaux. Ils ne ressentent rien.

*Anhédonie*, mais pas celle de la dépression. Sans être catatonique, je ne veux rien, trop occupée à observer mes processus mentaux, à soulever le manque de linéarité des idées, la grammaire déficiente de la pensée. Une volonté qui me serait propre, la capacité de la reconnaître, tombe dans un gouffre. Automate ou fantôme ou rêveuse. Je suis l'une d'elles. Vous me croisez et vous dites, elle sourit, elle pleure, elle rit, car j'ai compris que c'est cela que je devais faire, « faire semblant de vivre<sup>3</sup> ». Une dépersonne donc,

---

<sup>1</sup> Le Poulichet, Sylvie, *Psychanalyse de l'informe : dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris, Aubier, coll. « Aubier Psychanalyse », 2003, p. 35.

<sup>2</sup> *Idem*.

<sup>3</sup> Fradet, David, *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène*, thèse de doctorat, Psychologie, Rennes, Université Rennes 2, 2017, p. 20.

« bouillie monstrueuse<sup>4</sup> », qui s’assoit pour écrire, son langage saisi dans l’image d’un corps dysmorphique.

Naviguant sur les forums en quête de transcriptions cliniques portant sur la dépersonnalisation/déréalisation<sup>5</sup> (à peu près toujours concomitantes), je cherche des explications à l’état qui, je le crois, me maudit. Quand mon corps menace de me jeter sous les rails du métro. Quand tu parles dans ma gorge. Quand je n’arrive pas à pleurer de peur, même écrasée par les murs de la cuisine, quand la pensée s’organise en ruines, que je me convaincs que je suis atteinte de la schizophrénie de mon père, simplement parce que la dépersonnalisation peut, dans certains cas (je l’ai lu sur le site de l’Unipsed<sup>6</sup>) en être le signe précurseur. Cette possibilité ne fait qu’augmenter mon angoisse (m’y cramponner n’aide pas mon cas, c’est vrai), mais rien ne freine ce type d’angoisse quand on sait ce que cela coûte, quand on l’a vu sur le visage d’un parent, l’arrangement du monde qui tue toute possibilité d’intimité, d’amour, de confiance, quand on l’a vu dans l’œil cataracte d’un père, la méfiance envers ses proches comme s’ils étaient des armes pointées sur lui. Prêtes à l’abattre.

Mon père n’a pas de famille. Le pire symptôme de sa maladie serait la paranoïa, car elle est la principale cause de sa solitude. Mon père s’installe dans des pièces qui ne communiquent pas. Il reste des heures dans la même position, accablé par la virtualité des choses. Il rêve de cerises, de sept chanceux et de cloches. Il rêve à l’alignement des icônes. Quand il a assez d’argent pour mettre de l’essence dans sa voiture, il passe le

---

<sup>4</sup> Une femme dépersonnalisée décrit son propre visage dans le miroir comme une « bouillie monstrueuse » dans un cas clinique observé dans : Le Poulichet, Sylvie, *op. cit.*, p. 9.

<sup>5</sup> Tout au long de cet essai, quand j’utiliserai le terme « dépersonnalisation », cela impliquera également le phénomène de déréalisation, étant donné que ces deux symptômes sont imbriqués l’un dans l’autre. Les deux phénomènes peuvent contribuer à s’aggraver l’un l’autre. Il existe toutefois, chez les sujets souffrant de dépersonnalisation, des configurations diverses, certains se diront davantage dépersonnalisés que déréalisés et vice versa.

<sup>6</sup> L’Unipsed est une plateforme de l’Université de Montréal rendant disponible des ressources psychosociales au grand public : « Schizophrénie », UNIPSED, en ligne, <<https://www.unipsed.net/ressource/schizophrénie-3/>>, consulté le 17 février 2022.



plus clair de son temps en ville, dans un vieux café-bar, devant une machine Loto-Québec. Il ne boit jamais plus qu'une gorgée de son café tant il est absorbé par l'écran. Il s'impatiente contre les serveuses dont il ne regarde jamais les visages. Il ne pense tout simplement pas à observer ce qu'il y a autour de lui. Il dit : « mon café est froid. » À cet endroit, derrière les rideaux de velours séparant les parieurs des autres clients du bar, se construit un refuge. Les symboles s'arrangent en paysage, ce lieu est infini, modulable. Mon père contrôle les variables du jeu. Il en connaît le système. Quelque chose de mystique le relie à la machine. S'il ne gagne pas, c'est que le jeu est truqué et truqué contre lui. Quand son refuge devient hostile, il ne songe pas à le quitter, ça serait contre nature, car ce monde qui tend à se retourner contre lui, c'est un des rares lieux qui lui permette de nier son corps, mais aussi d'oublier son incapacité de se raconter, lui qui est réduit à une syntaxe incertaine, confus devant la polysémie du langage, sa productivité.

Mais la dépersonnalisation n'est pas forcément la schizophrénie. Le vécu de dépersonnalisation peut être différentes natures; autant le symptôme d'un stress prolongé que d'une fatigue extrême, d'une consommation de stupéfiants, d'un trouble d'anxiété. Il peut être un trouble en lui-même. On en parle peu. Pourtant la dépersonnalisation est assez commune. Sa prévalence serait presque aussi accrue que celle de l'anxiété et de la dépression. Ceux qui en souffrent sont souvent contraints à l'exprimer par le biais de la métaphore tant il est difficile de la décrire. Deux métaphores reviennent souvent. La première est celle du jeu vidéo où la caméra serait à la première personne, un monde reçu par images saccadées, le corps apparaît comme par surprise. On l'oublie, bien sûr, ce corps, en tant que joueur, car nous ne le ressentons pas du bout de la manette. Lorsque nous regardons vers le sol et que les jambes de notre avatar apparaissent dans le cadre, c'est comme si elles n'avaient d'autre fonction que de brouiller nos chemins. Nous les considérons avec surprise. Les membres du corps deviennent des objets massifs (bien que morcelés) à contourner. Ce qui ressort de cette métaphore serait l'im-

pression générale de virtualité. La seconde métaphore — expression la plus fréquemment utilisée — serait celle du rêve<sup>7</sup>. « Je me demande si je rêve ou si c'est bien la réalité, si j'existe ou si je ne suis que le personnage d'un rêve, si les mains que je vois manipuler ma cliente sont bien les miennes, car elles me semblent étrangères... ou peut-être suis-je étrangère à ces mains comme je le suis à moi-même », exprime Fleur, une patiente dépersonnalisée, à son psychologue<sup>8</sup>. Le ciel prend des allures fauves. Encore, ce corps de brume et ce décalage dans le point de vue. Les images se succèdent. Le corps peut être vu de haut ou alors on l'oublie pendant un long moment.

La temporalité devient impossible à cerner, le temps est circulaire ou diffus, comme une longue pluie. Cela devra se répercuter dans l'écriture. Je cherche alors à camper ces distorsions temporelles dans le texte en y alternant les temps de verbes. J'écris :

Le placard sera bien fermé. Je portais une robe. Rapidement, on dirait plutôt qu'il s'agit d'une camisole de force. Me voilà pareille à un nourrisson. Prisonnière des manches. Prisonnière des lanières de toile. Une force invisible m'habille. Les bras levaient. Le corps obéit machinalement. La pièce s'assombriera. Les murs s'éloigneront. S'étaient rapprochés. Le plancher, en dents de scie, s'ouvre.

Il m'apparaissait que les verbes, ainsi traités sans soumission à une logique stricte, avaient la potentialité de faire subir des décalages aux différentes composantes des phrases. Ces variations, à part amener lae lecteurice à chaque phrase dans une temporalité autre, pourraient créer une ondulation dans le texte. Il me semblait que cette ondulation (si on considère le présent comme rapproché de lae lecteurice, tandis que le passé et le futur, par exemple, en seraient éloignés) recréait l'a-temporalité du rêve, son brouillard. Une sensation générale de flottement, de mal de mer.

Peut-être pour une suite composée de fragments poétiques. Là, ça ne fonctionne pas. Mon roman nécessite trop d'ancrages narratifs pour qu'on puisse y admettre ce genre

---

<sup>7</sup> Fradet, David, *op. cit.*, p. 21.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 22.

de digressions. Échec de la lisibilité : la distorsion malmène la narration. *On ne te suit pas, mais alors vraiment pas.*

Qui parle? Moi? Maon lecteurice imaginé.e?

Je n'ai jamais réussi à me construire de Lecteur Modèle (tel que l'entend Umberto Eco<sup>9</sup> dans *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*). Dès que je me façonne son image, elle achoppe. Eco écrit : « un texte postule son destinataire comme condition *sine qua non* de sa propre capacité communicative [...] un texte est émis pour quelqu'un capable de l'actualiser<sup>10</sup> ». L'écriture de la dépersonnalisation implique peut-être trop « d'espaces blancs, d'interstices à remplir<sup>11</sup> » pour laisser la chance au destinataire de s'approprier le texte. Dans tous les cas, mon Lecteur Modèle à moi est défaillant. Il est contre le texte. Héritier de la société occidentale et de ses idéologies normopensantes, des structures d'exclusions sur lesquelles s'est construite la figure du fou (héritage de la lèpre : « pauvres, vagabonds et "têtes aliénées" reprendront le rôle abandonné par le ladre<sup>12</sup> »), du « malade mental ». L'histoire de la folie constitue une lutte entre raison et déraison<sup>13</sup>; Michel Foucault en a effectué un tracé éclairant dans son ouvrage de 1961. La folie est en outre l'état qui empêche, aux sujets

---

<sup>9</sup> L'auteurice imagine, pendant l'écriture de son texte, un « Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle ». Par là, Umberto Eco entend que le Lecteur aura les capacités pour actualiser le texte à la lumière de ses compétences, de ses lectures et expériences, tout en prenant compte du contexte entourant les signes linguistiques, ce qui lui permettra de générer du sens. Eco, Umberto et Bouzaher, Myriem, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, B. Grasset, coll. « Figures », n° 26, 1985, p. 68.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>12</sup> De là, il est intéressant de voir comment l'exclusion du « fou » n'est pas indépendante d'un certain idéal hygiénique dont on parlera plus tard. La folie « succède la lèpre dans les peurs séculaires, suscite comme elle des réactions de partage, d'exclusion, de purification ». Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Tel », n° 9, 2007, p. 16-18.

<sup>13</sup> « L'Histoire de la folie par Michel Foucault - Ép. 1/4 - Psychiatrie », France Culture, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/lhistoire-de-la-folie-par-michel-foucault>>, consulté le 16 janvier 2022.

qui en sont victimes, la communication avec les personnes raisonnées<sup>14</sup>. La folie, c'est le « déjà-là de la mort<sup>15</sup> », le néant incarné, tout près, derrière des yeux qui ressemblent aux nôtres, dont on cherche à se détourner, dissimulés derrière un éthos de raison. Je suis persuadée que celui qui me lira refusera de coopérer à tout effort herméneutique. Est-ce de la paranoïa, cette conviction que mon Lecteur Modèle est tortionnaire, harcelant, qu'il est raisonnable, réaliste, cartésien<sup>16</sup>? Dans tous les cas, il me confirme mon illisibilité, me convainc, autrement dit, de ma folie. Il est d'une violence sans nom. Je pense à mourir tandis qu'il hurle, que sa voix se place sur la mienne, laissant sur elle une sorte de grain grumeleux.

J'obsède. J'inspecte chaque mot du texte<sup>17</sup>. Les isole les uns des autres, les réduis à leur expression phonétique. Je les chante comme un oiseau. Cela me berce et me calme, mais ne m'empêche pas de développer, parallèlement, une hypocondrie bien spécifique. Je suis persuadée d'être atteinte par une aphasie de Wernicke<sup>18</sup>, qui me mènerait

---

<sup>14</sup> On verra plus tard, comment le personnage de Jacques Hold dans *Le ravisement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras incarne cet être de raison qui échoue à comprendre la folie du personnage de Lol.

<sup>15</sup> Foucault, Michel, *op. cit.*, p. 26.

<sup>16</sup> Les termes « raisonnable », « réaliste » et « cartésien » sont placés ici en tant qu'ensemble d'associations latérales, les termes seront utilisés de manière plus ou moins équivalentes pour référer à l'idéal rationnel cartésien.

<sup>17</sup> La dépersonnalisation donne lieu, entre autres, à une observation excessive de ses propres processus mentaux, qu'on pourrait qualifier de métacognition excessive. Il y a, selon moi, des rapprochements à faire entre la métacognition et l'acte de réécriture.

<sup>18</sup> Par opposition à l'aphasie de Broca qui altère la capacité de produire des chaînes parlées tout en épargnant la compréhension du lexique, dans l'aphasie de Wernicke, la compréhension des signes linguistiques est corrompue. Par exemple, le malade pensera qu'il dit « maison » alors qu'il dit « pain » (substitution aléatoire). Cela aura pour effet de l'isoler de la masse parlante : les gens ne le comprendront pas, il ne comprendra pas les autres non plus. Pourtant, la syntaxe et la prosodie seront intactes. Le travail en orthophonie permettra au malade de réapprendre la clarté, mais ce processus sera le lieu de grandes souffrances psychiques où le malade, en plus de se sentir extrêmement isolé, s'engagera dans une examination excessive des objets linguistiques qu'il voudra utiliser. L'aphasie de Broca et celle de Wernicke se distinguent dans leurs effets car elles n'atteignent pas les mêmes régions du cerveau. *Aphasie - Troubles neurologiques - Édition professionnelle du Manuel MSD*, en ligne, <<https://www.merckmanuals.com/fr-ca/professional/troubles-neurologiques/fonction-et-dysfonctionnement-des-lobes-c%C3%A9r%C3%A9braux/aphasie>>, consulté le 12 avril 2022.

à jargonner tout en croyant à la clarté de mes propos. Mettre en texte la dépersonnalisation m'apparaît voué à l'échec. Je suis happée par la difficulté d'un tel projet : narrativiser l'expérience de la cassure du Je (dépersonnalisation), ainsi qu'une perception de la réalité qui dévie de ce qui est collectivement entendu, qui déroge à une norme perceptive (déréalisation). « Tenter de dire un personnage absent<sup>19</sup>, c'est en effet faire face à une situation narrative ambiguë<sup>20</sup>. » Bien au-delà du problème de la temporalité, je peine à trouver les mots pour décrire ce qui m'arrive. J'ai le sentiment de m'éloigner de plus en plus des conventions sémantiques, est-ce que j'utilise le mot *voix*, le mot *amour*, le mot *chrysalide*, le mot *prêtresse* comme il faut? Je trouve les dictionnaires suspects avec leurs définitions simples, cadrées et numérotées. Je segmente les phrases en morphèmes. Je scrute chaque unité. Je me méfie des prépositions et des déterminants. Je leur soupçonne des sens cachés.

J'oublie que nous n'avons jamais été propriétaires du langage. Penser maîtriser le langage relève de la tromperie. En cela, la dépersonnalisation (plus spécifiquement les processus de métacognition par lesquels elle se caractérise) constitue une crise qui laisse entrevoir la fragilité des définitions. La subjectivité des êtres parlants laisse trop de taches, de déviations dans les usages des mots pour que ceux-ci demeurent saisissables. Dire est un acte mystique. Pour parler avec Valère Novarina :

[les mots] savent qu'ils sont échangés entre les h[umains] non comme des formules et des slogans, mais comme des offrandes et des danses mystérieuses. Ils en savent plus que nous; ils ont résonné bien avant nous; ils s'appelaient les uns les autres bien avant que nous soyons là. Les mots préexistent à ta naissance<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> Dans le contexte, Anne Pourzagues entend par « absent », un personnage dépersonnalisé. Elle utilise également le terme « dépeuplement » utilisé dans *Le ravisement de Lol. V Stein*.

<sup>20</sup> Pourzagues, Anne, *Exister malgré le « dépeuplement » : le paradoxe du personnage dans Le Ravisement de Lol V. Stein de Marguerite Duras*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, Juin 2014, p. 5.

<sup>21</sup> Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L, 1999, p. 15.

Le langage est un objet symbiotique. Il est un monstre à mille langues, monstre ancestral, amas d'animaux humains, bête d'explosions, de pertes et de deuils.

## LA MALADIE

C'est aujourd'hui que je concrétise le projet de peindre mon appartement en blanc (murs et meubles, appareils de tous types). J'écoute, en livre audio, *Le ravisement de Lol V. Stein*, de Marguerite Duras, lu par Fanny Ardant. Il me semble que la voix pénètre ma peau. La voix est chaude et lente, elle glisse, tournoie paresseusement, tandis que les personnages s'enlisent les uns dans les autres, se dépeuplent<sup>22</sup>. « Nous voici chevillés ensemble. Notre dépeuplement grandit. Nous nous répétons nos noms<sup>23</sup> », dira Jacques Hold (le narrateur), tandis que le roman culmine vers l'étonnante contamination des autres personnages (Tatiana Karl, Anne-Marie Stretter, Lol V. Stein, puis Michael Richardson et Jacques Hold se confondent) par la dépersonnalisation de Lol. À mesure que le récit se déplie, les noms perdent leurs référents, ceux-là réduits, désormais, à leurs formes antérieures, d'avant la naissance de ces personnages : *Tatiana Karl, Anne-Marie Stretter, Lola Valérie Stein...* des chants obscurs, phonèmes arbitraires lancés au vent.

Le roman de Duras, qu'elle qualifie elle-même de « roman de la dépersonne<sup>24</sup> », serait inspiré d'une femme rencontrée dans un asile psychiatrique au cours d'un bal de Noël. La femme était « comme une automate<sup>25</sup> », profondément absente. Mais elle n'était pas malade. Non, confie Duras dans une entrevue avec le journaliste Pierre Dumayet : « ce

---

<sup>22</sup> Bien que Duras les considère comme des termes équivalents, Pourzagues distingue la « dépersonnalisation » du « dépeuplement » en soulignant que le « dépeuplement » est le prolongement de la dépersonnalisation de Lol, qu'il est sa manifestation textuelle, qui passe, par exemple, par la multiplication des pronoms (qui fait perdre de vue les noms auxquels ils réfèrent provoquant une impersonnalité où tous les personnages se confondent) et, plus largement « l'absence d'intrigue, d'"histoire" – une construction qui tourne autour d'un vide ». Pourzagues, Anne, *op. cit.*, p. 12.

<sup>23</sup> Duras, Marguerite, *Le ravisement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Folio Texte intégral », n° 810, 2006, p. 113.

<sup>24</sup> Office national de radiodiffusion télévision française. Présenté par Pierre Dumayet : Marguerite Duras à propos du *Ravisement de Lol V. Stein*, INA, <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i04257861/marguerite-duras-a-propos-du-ravisement-de-lol-vstein>, 15 avril 1964, 13:35.

<sup>25</sup> *Idem*.

n'est pas une maladie, c'est un état que je pense que beaucoup de gens frôlent ou qui s'installe rarement complètement. Là chez Lol, il est vraiment installé<sup>26</sup> ». *Le ravisement de Lol V. Stein* raconte, par l'entremise d'un narrateur non fiable (Jacques Hold), l'histoire d'une femme (Lol V. Stein) prise en otage par un moment de sa vie qu'elle revit perpétuellement : la nuit du Casino de T. Beach, soirée de bal où elle a été abandonnée par son fiancé (Michael Richardson) pour une femme plus âgée (Anne-Marie Stretter). D'emblée, le choix d'un narrateur externe (qui plus tard s'intègre au récit en tant que personnage interne) réduit le personnage de Lol<sup>27</sup> à une narration à la troisième personne et renforce son rôle de dépersonne, en la condamnant à être celle observée par tous : « elle qui ne se voit pas, on la voit ainsi, dans les autres. C'est là la toute-puissance de cette matière dont elle est faite, sans port d'attache singulier<sup>28</sup> ». De cette façon, le personnage de Lol n'est pas narrativement autonome<sup>29</sup>. Sa représentation dépend des observations faites par tout un chacun. De plus, Jacques Hold admet d'entrée de jeu qu'il n'est pas fiable, « j'invente<sup>30</sup> », dit-il plusieurs fois, et s'approprie l'histoire qu'il s'apprête à raconter : « voici tout au long, mêlés, à la fois, ce faux-semblant que raconte Tatiana Karl et ce que j'invente sur la nuit du Casino de T. Beach. À partir de quoi je raconterai mon histoire de Lol V. Stein<sup>31</sup> ». Ce qui ne vient pas de lui relève de la rumeur, l'identité de Lol subit des médiations multiples qui « contribuent à éloigner encore plus le personnage du lecteur<sup>32</sup> » : elle est racontée à la fois par sa mère, son mari (Jean Bedford) et sa meilleure amie de jeunesse (Tatiana Karl)<sup>33</sup> ou par un « on » (en tant qu'instance plurivoque de oui-dire) : autant de discours, de « faux-semblants » que Jacques Hold remanie dans « son » histoire de Lol V. Stein.

---

<sup>26</sup> *Idem.*

<sup>27</sup> Pourzagues, Anne, *op. cit.*, p. 14.

<sup>28</sup> Duras, Marguerite, *op. cit.*, p. 54.

<sup>29</sup> Pourzagues, Anne, *op. cit.*, p. 14.

<sup>30</sup> Duras, Marguerite, *op. cit.*, p. 56.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>32</sup> Pourzagues, Anne, *op. cit.*, p. 14.

<sup>33</sup> Udris, Raynalle. *Welcome Unreason : a Study of « Madness » in the Novels of Marguerite Duras*, Amsterdam, Atlanta GA : Rodopi, 1993, p. 46.



Par ses choix narratifs, le roman de Duras vient capturer l'échec de son narrateur à comprendre « la maladie » de Lol et ainsi montrer l'impossible lisibilité d'un tel personnage pour un être raisonné comme Jacques Hold<sup>34</sup>. Si je le qualifie ainsi « d'être raisonné », c'est tout d'abord à cause du métier qu'il exerce (médecin à l'hôpital départemental) et qui lui confère une autorité scientifique. De plus, il me semble que l'intertexte de *Madame Bovary* de Flaubert, qui traverse tout le roman — que ce soit par le motif du bal présent dans les deux œuvres, la ressemblance entre les vies confinées, bourgeoises et passives de Lol V. Stein et de Madame Bovary, ou encore le sentimentalisme factice qui caractérise les deux esthétiques — exprime quelque chose d'important quant à la fonction du narrateur. On sait que le narrateur réaliste cherche à dresser une psychologie objective de ses personnages, à l'instar de Jacques Hold qui tente de comprendre la psyché de Lol V. Stein. Il n'est pas omniscient comme le narrateur réaliste, mais il se prend pour Dieu et « invente » l'histoire des autres personnages. Les auteures du Nouveau Roman, dont Marguerite Duras ne s'est jamais revendiquée mais auquel la critique l'a associée, et dont on peut dire que *Le ravissement de Lol V. Stein* est un roman modèle, reprochent aux écrivain.es réalistes d'écrire leurs personnages en cherchant à cocher tous les éléments d'une grille psychologique. Il y a là un refus d'organiser, selon des principes rationnels, les psychés. Tenter de le faire échouera assurément. L'intertexte flaubertien subvertit le narrateur réaliste : Lol V. Stein est illisible pour Jacques Hold, il ne peut rien faire de mieux que de l'inventer.

---

<sup>34</sup> La compréhension de Jacques Hold de la « folie » est restreinte à une compréhension psychiatrique. Il parle de maladie, de crise, de guérison. Du fait qu'il s'approprie l'histoire de Lol en la laissant sans voix, il exerce une sorte de domination narrative, de la même façon que le scientifique (en l'occurrence le psychiatre) rend muet son patient (le fou) en n'entendant « plus que la part inintelligible de [ses] discours » puisque ceux-ci se voient être « dissou[s] dans une appréhension générale de la déraison ». « L'Histoire de la folie par Michel Foucault - Ép. 1/4 - Psychiatrie », *France Culture*, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/lhistoire-de-la-folie-par-michel-foucault>>, consulté le 16 janvier 2022.

Je me suis inspirée d'une narration de la rumeur semblable à celle employée dans *Le ravissement* pour de courts fragments qui marquent le commencement de chaque partie de mon roman. Ces fragments ont une valeur de contraste avec la narration autodiégétique du reste du roman qui, à l'inverse, tente de mettre en texte l'intériorité d'une personne dépersonnalisée. C'est un choix de point de vue, d'ailleurs, que je n'ai pas rencontré dans les œuvres qui traitent explicitement de ce sujet. Je pense entre autres à *La métamorphose* de Franz Kafka, à *Traduction simultanée* de Ingeborg Bachmann ou encore à *Approche des ténèbres* de Diana Ramsay, qui ont tous préféré une narration à la troisième personne. Il s'agissait pour moi d'explorer ce qui se cache derrière cette absence apparente chez le sujet en proie à la dépersonnalisation. C'est pourquoi j'ai opté pour une narratrice autodiégétique, car il y a bel et bien chez l'individu dépersonnalisé un « "je" [qui est] là pour éprouver et dire qu'il *n'est plus*<sup>35</sup> ». Un « je » narrant que le corps ne reconnaît pas, venu du fond de l'être pour dire : *ce n'est pas moi qui parle*. Choisir de représenter la dépersonnalisation par l'affirmation d'un « je » qui s'observe lui-même, c'est aussi adopter une posture d'écriture risquée : c'est faire confiance au langage, c'est être particulièrement optimiste quant à son pouvoir de nommer les modalités d'une intériorité atypique<sup>36</sup>. Mais j'ai aussi voulu donner à ma narratrice un pouvoir interprétatif en lui accordant accès, par moments, aux intériorités (réelles ou inventées) d'autres personnages, et observer ainsi ce qui se passe quand on renverse la domination narrative de la raison.

---

<sup>35</sup> Le Poulichet, Sylvie, *op. cit.*, p. 11.

<sup>36</sup> Chez Duras, on assiste plutôt à l'inverse : la « folie » est insaisissable.

## CORPS COSMIQUES; BÊTES SENSIBLES

La première fois que ça m'est arrivé, c'était en 2012, ça a duré près d'un an. Je crois que c'est toute la drogue que je consommais (pour me débarrasser d'une anxiété sociale débilitante) qui a fini par déclencher ma dépersonnalisation. Des étrangers parcouraient constamment mon appartement. Je me faisais avorter; mon accompagnateur m'éjaculait au visage, dans les yeux, dans la bouche, malgré mes protestations. Il était le meilleur ami que j'avais. Les gens que je ne connaissais pas criaient et lançaient des bouteilles de verre sur les murs. Je pensais aux lits de sable sur lesquels avait été coulée la vitre, à la chaux. Je ne savais pas si ces personnes possédaient de vraies voix. Je me coupais les pieds et avalais des somnifères pour être éveillée le moins longtemps possible. L'appartement était envahi par des punaises de lit dont les propriétaires refusaient de s'occuper. Ils partaient en voyage en Floride. J'avais le numéro de leur boîte vocale. Le chauffe-eau brisait. Il se trouvait dehors, derrière une porte cadénassée. Nous chauffions de l'eau sur les ronds de poêle pour prendre des bains. J'assistais à la dissolution de mon scalp en miettes pelliculaires. Je perdais mes cheveux et passais la balayette dans mes draps. L'eau se refroidissait à mesure qu'elle entraînait en contact avec la céramique. Les propriétaires se baignaient dans la mer, dans des piscines où tous les touristes pissaient. Peut-être ramassaient-ils des animaux marins, des coquillages cassés par les vagues. Ils disaient adorer les jeunes étudiantes.

Dans un ouvrage consacré au trouble de dépersonnalisation, Daphne Simeon, professeure en psychiatrie au Mount Sinai School of Medicine à New York, et l'éditeur Jeffrey Abugel notent que le trouble est souvent déclenché par un stress intense, un vécu traumatique :

As a defense mechanism, depersonalization serves a purpose – to mentally distance an individual from horrific or overwhelming circumstances. But this mechanism can go awry and exhibit a darker side, which manifests itself as depersonalization disorder.

[...] Imagine thinking without feeling, devoid of emotional connection to past or present<sup>37</sup>.

J'étais donc déconnectée de mon corps, de mon esprit : peut-être cela me protégeait-il des événements qui menaçaient leur intégrité. J'avais pourtant le sentiment que ce mécanisme de défense empirait mon état. C'est aussi ce que vivra la narratrice de mon roman, après que sa mère se soit volontairement laissé mourir.

J'avais environ sept dollars dans mon compte en banque. Je sortais marcher, portée par un corps incertain, fragmenté<sup>38</sup> et mélangé avec l'air et le béton<sup>39</sup>, je recevais les immeubles comme des tas de débris préhistoriques, leur construction me paraissait impossible et hostile : c'était vraiment à ces structures qu'avaient mené des milliards de vies humaines, des milliards d'années de « progrès »? Je pensais à la transformation des ressources en matériaux, mais jamais ne se formaient des pensées concrètes tant elles se bouscuaient les unes les autres. Il n'y avait pas là de discours précis, mes pensées n'étaient que des ébauches qui me donnaient l'impression d'assister à la détérioration de ma faculté de penser. Je me grattais jusqu'au sang. Je ne sentais pas les ongles sur la peau. J'avais le sentiment que si je fermais mes yeux assez longtemps, j'allais découvrir, en les ouvrant à nouveau, un monde complètement blanc, et tout, là, aurait été translucide : on n'y trouverait rien.

---

<sup>37</sup> Simeon, Daphne et Abugel, Jeffrey, *Feeling Unreal : Depersonalization Disorder and the Loss of the Self*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2006, 218 pages, p. 3.

<sup>38</sup> Selon Jacques Lacan, le corps fragmenté est source d'angoisse car il projette le sujet dans le Réel pré-imaginaire (c'est-à-dire, dans le Réel n'étant pas supporté par les registres du symbolique et de l'imaginaire, projetant ainsi dans les sensations propres à la période avant la phase du miroir qui permet à l'enfant de se constituer en tant que sujet) et menace, du même fait, l'unité de l'égo. En fait, « l'unité de l'égo est divisé en deux extrêmes : un intérieur psychique, qui nécessite une stabilisation continue, et un extérieur corporel qui reste labile, ouvert à de multiples significations. Lacan suggère que ce désir d'une identité stable et solide peut expliquer notre fascination des images de formes humaines ». Grosz, E. A., *Volatile Bodies: Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, coll. « Theories of Representation and Difference », 1994, p. 43-44.

<sup>39</sup> Je reviendrai plus tard sur cette idée du corps perméable du sujet dépersonnalisé quand il sera question d'hypersensibilité et de transcorporeité.

La dépersonnalisation entraîne une étrange isolation sensorielle, car elle provoque le sentiment de recevoir les stimulus (et les émotions) dans un corps *autre*. En cela, Duras, dans *Le ravissement*, capture un élément très important de ce trouble, car elle pose la question suivante : « mais qu'est-ce à dire qu'une souffrance sans sujet<sup>40</sup>? ». La philosophe Evelyne Grossman note, dans son essai *Éloge de l'hypersensible*, que la dépersonnalisation de Lol « détache [s]es affects de son corps<sup>41</sup> ». Cela ne veut toutefois pas dire qu'il n'y a pas d'affects. En fait, la dépersonnalisation est un état paradoxal qui se ponctue de marques d'hyperesthésie, par exemple une vue particulièrement claire, une perception des sons plus forts qu'à l'habitude, une sensibilité exacerbée du toucher<sup>42</sup>. « On ne peut ressentir qu'en s'absentant de soi, en se perdant, en vivant ce que Lol appelle "cet anéantissement de velours de sa propre personne"<sup>43</sup> », selon Grossman, ce qui laisse entendre qu'elle conçoit les « forces dépersonnalisantes<sup>44</sup> » exemplifiées dans *Le ravissement* comme des forces conditionnelles à une véritable sensibilité.

Le corps fragmentaire, dépersonnalisé, est peut-être finalement le corps le plus expansif et sensible jamais croisé. La peau qui le borde ne constitue pas une frontière étanche contre le monde : en effet, le sujet dépersonnalisé ne sait pas à qui appartient cette peau — pores où il aimerait se cacher; grottes pour ce corps au périmètre flou, et fluctuant. En fait, c'est tout le système sensoriel qui est inondé.

Dans *Le ravissement de Lol V. Stein*, la protagoniste reçoit les pas dans son corps : « chacun de ses pas [ceux de Jacques Hold] s'ajoute en Lol, frappe, frappe juste, au même endroit, le clou de chair. Depuis quelques jours, quelques semaines, les pas des

---

<sup>40</sup> Duras, Marguerite, *op. cit.*, p. 13.

<sup>41</sup> Grossman, Evelyne, *Éloge de l'hypersensible*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2017, p. 265.

<sup>42</sup> Simeon, Daphne et Abugel, Jeffrey, *op. cit.*, p. 12.

<sup>43</sup> Grossman, Evelyne, *op. cit.*, p. 268.

<sup>44</sup> *Idem*.

hommes de S. Tahla frappent de même<sup>45</sup> ». Les gestes des hommes de South Tahla se répercutent en elle, dénotant une certaine sensibilité au son, aux vibrations du soulier sur le trottoir. Mais Lol ne s'en contente pas. Elle voudrait être submergée par l'émotion, comme cette fameuse nuit de bal au Casino de T. Beach, où « derrière les plantes vertes du bar<sup>46</sup> », elle découvre son fiancé dansant avec Anne-Marie Stretter. « À mesure que le corps de [cette] femme [est] appar[u] à [son fiancé], le sien s'[est] effac[é], effac[é], volupté, du monde<sup>47</sup> ». Effacé, ce corps, de la vie psychique de Michael Richardson et du même mouvement effacé — on le répète — du monde, comme s'il n'avait jamais existé au-delà de son amoureux. Mais cet effacement n'est pas douloureux : il est « volupté », ravissement, jouissance. Elle assiste à un absolu qu'elle croira retrouver plus tard dans le couple Tatiana Karl et Jacques Hold, qu'elle épiera, traquera, multipliant les prétextes de rencontre dans le but de recréer ce moment où elle s'effacera encore, continuellement, l'entraînant dans un hyperespace où sa non-existence est la principale condition d'accès à l'émotion brute, émotion débarrassée de ses paramètres sociaux.

Le corps fragmentaire, dépersonnalisé, est peut-être finalement le corps le plus long jamais croisé

on ne connaît ni son début ni sa fin

impossible de déterminer la quantité de matière qui le compose

corps et ciel, cailloux : équivalents de poids

*corps cosmique*<sup>48</sup>

---

<sup>45</sup> Duras, Marguerite, *op. cit.*, p. 56.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>48</sup> Le choix de ce poème est motivé par le fait que je crois reconnaître en lui la décortication du paradoxe dont je parle, ce corps dépersonnalisé, mais hypersensible, ce corps fragmenté mais cosmique, titan. Concernant cet énoncé, on note d'ailleurs en préface de *D'aube et de civilisation: poèmes choisis* que « la fragmentation dans [l'œuvre poétique de Nicole Brossard], n'est pas brisure, cassure », mais unifiante, d'où l'image du corps cosmique qui marche avec ses fragments hologrammes. C'est la discontinuité qui fait le tout. Brossard, Nicole et Dupré, Louise, *D'aube et de civilisation: poèmes choisis*, 1965-2007, Montréal, Typo, coll. « Typo », 2008, p. 169.

*au dos des fragments il y a le précédent*

l'œuf tiré de rien, l'explosion

les rêves reptiliens : où l'écoulement de soi

suspendue, la lumière blanche

*qui allègue l'intégrale de vertige*

rappel des disparitions

*le corps est certes moins impensable*

*que la peau — organe de balises, de fusions<sup>49</sup> — au-delà de certaines sonorités<sup>50</sup>*

vois combien les pores recueillent les mots aigus

et la masse abiotique qui borde

---

<sup>49</sup> Je reviendrai sur la question de la peau comme seuil de connexion ultérieurement.

<sup>50</sup> Brossard, Nicole et Dupré, Louise, *op. cit.*, p. 168.

je plante des extraits de textes étrangers dans le mien pour qu'ils y grandissent comme des forces endogènes

*tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte*<sup>51</sup>

l'intertexte est une force dépersonnalisante

les voix me disent :

*par "dépersonne", on entend un processus actif de pluralisation des identités, une sortie de soi, un hors-soi*<sup>52</sup>

l'intertexte pluralise  
l'écriture de personnages  
l'auteurice s'engage dans un processus d'auto-observation, de fragmentation identitaire, de schématisation des traits de personnes connues d'elle, aimées, détestées,  
d'amplification, de soustractions, l'affect est fort, insoutenable  
oui, car c'est l'affect qui mène le propos  
et reconfigure *des expressions, des attitudes, des gestes qu[e l'auteurice] pourra mettre en discours pour donner vie à s[es] personnage[s], le[s] faire apparaître et le[s] rendre crédible[s]*<sup>53</sup>

l'acte d'écrire est un geste dépersonnalisant,

le corps fragmentaire, dépersonnalisé, est peut-être finalement le corps le plus long  
(et sensible) jamais croisé

---

<sup>51</sup> Kristeva, Julia, *Semiotike: recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Littérature », n° 96, 2000, p. 85.

<sup>52</sup> Grossman, Evelyne, *op. cit.*, p. 293.

<sup>53</sup> Bergeron, Étienne, « Se performer : écriture du corps, écriture de soi », *Le crachoir de Flaubert*, en ligne, <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2017/03/se-performer-ecriture-du-corps-ecriture-de-soi/>, consulté le 12 novembre 2019.



L'assemblage de la dépersonne est potentiellement infini. Elle flotte et amasse les particules vivantes, se reconstruit à partir d'elles. Les existences s'intègrent au corps changeant, portées par un ballon-crête.

La personne dissoute, effritée, est peut-être la personne la plus longue (et sensible) jamais croisée. Vessie de mer au ballon expansif, recueillant des mondes de polypes : les organismes s'accrochent à la membrane gonflée, vide.

Corps de l'écrivant.e et corps du texte se confondent, l'amas qui en résulte est une sorte de Vessie de mer. Aussi appelée Galère portugaise, c'est un animal marin ayant une organisation coloniale, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'un organisme en soi, mais bien de milliers d'organismes (les polypes) qui se reproduisent par bourgeonnement et s'accrochent en filaments à la membrane flottante<sup>54</sup>. Les discours traversent le texte et, parce qu'ils sont des objets sociaux, ils deviennent des lieux de tensions, d'échanges<sup>55</sup>, puis, s'accrochent les uns aux autres, se répondent, se transforment en fonction des discours avec lesquels ils entrent en choc, formant une masse indifférenciée, *cosmique*.

Christine Daigle, professeure de philosophie à la Brock University, qui brode sa réflexion à partir des pensées de Deleuze et Guattari, de Nietzsche, de Ricoeur et de Butler, utilise l'image du polype pour réfléchir l'existence humaine : comme le polype, l'humain.e n'est pas indépendant.e de son environnement. Elle suggère aussi que l'expérience de soi est incrustée dans la matérialité; qu'elle dépend de sa propre matière,

---

<sup>54</sup> « VIDEO. La Physalie : un animal étrange et dangereux », *Sciences et Avenir*, 2015, en ligne, <[https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/video-la-physalie-un-animal-etrange-et-dangereux\\_101052](https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/video-la-physalie-un-animal-etrange-et-dangereux_101052)>, consulté le 17 février 2022.

<sup>55</sup> Daigle suggère de penser l'existence à travers la figure d'un être-polype toujours emmêlé dans une structure complexe de « relations et de champs de tension ». Daigle, Christine, « Deleuzien Traces: The Self of the Polyp » dans Daigle, Christine et McDonald, Terrance H. (dir.), *From Deleuze and Guattari to Posthumanism: Philosophies of Immanence*, London ; New York, Bloomsbury Academic, coll. « Theory in the new humanities », 2022, p. 47.

de celle des autres êtres et de la matérialité du monde en tant que tout<sup>56</sup>. Il y a toujours, donc, une part d'informe, une dimension incorporelle au corps<sup>57</sup>, car l'expérience qu'on en a est en partie étrangère. Cette part d'informe est source d'angoisse pour le sujet dépersonnalisé parce qu'elle est amplifiée : « il ne se sent pas unifié et son rapport à l'environnement est si perturbé que la conscience qu'il a de lui-même semble modifiée au point de remettre en cause la réalité de sa propre existence et celle du monde qui l'entoure<sup>58</sup> ». Pour Fradet, le fait de faire un avec son corps passe par l'identification symbolique et imaginaire à ce corps<sup>59</sup>. Mon corps-polype me dépasse. Je conçois mal l'altérité qui me façonne : c'est seulement par l'écriture que l'imaginaire du corps pourra être repensé, que la matière sera réintégrée, consolidée par un effort de construction narrative. Le texte investiguera ce corps co-extensif. Il le fera en mobilisant le procédé narratif du *skin dreaming*, procédé consistant à considérer la peau comme le seuil de connexion entre les êtres<sup>60</sup>, à partir duquel s'introduire dans les sensations des autres êtres qui me composent directement ou indirectement.

Le toucher est un sens complexe, qui implique la pression exercée entre le touchant et le touché, et puis la texture, la fréquence, la douleur ou la douceur, la température que les matières présentent<sup>61</sup>. Le toucher est le sens de l'interaction; il procure diverses informations sur ce avec quoi il entre en contact<sup>62</sup>. Le procédé du *skin dreaming* cherche à pulvériser ces frontières entre les surfaces des corps. Il s'agit d'aller encore plus loin, le texte devient ce lieu exploratoire ou on peut — peut-être — avoir accès

---

<sup>56</sup> *Idem.*

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>58</sup> Fradet, David, *op. cit.*, p. 81.

<sup>59</sup> *Idem.*

<sup>60</sup> Lauwers, Margot, « The Body as Threshold for Connection », dans Dante Barrientos-Tecun et Anne Reynes-Delobel (dir.), *Écritures dans les Amériques au féminin*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017.

<sup>61</sup> Grosz, E. A., *Volatile Bodies : Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, coll. « Theories of representation and difference », 1994, p.98.

<sup>62</sup> *Idem.*

aux caches de la chauve-souris, aux fissures et aux crevasses. Localiser les objets en poussant des cris, et la longueur de l'onde dira où est le tronc de l'arbre, où est le coléoptère capturé par l'écho. Et toucher à sa carapace holographique. En guise de couloir vers cet autre, rien d'autre que la peau dont les pores se desserrent pareils à des gueules de fleurs carnivores. Couloir sillonné par les autres sens — vue, ouïe, odorat, goût — tous se heurtent joyeusement dans ce passage synergique, densifiant ainsi les rencontres.

Or, au sein du projet qui me concerne, le procédé du *skin dreaming* est également traversé par le sentiment de dépersonnalisation, qui lui, inquiète, tourmente les textures, jette sur la matière un brouillard intensifiant l'expérience de la porosité des corps qui se joignent, s'entremêlent monstrueusement.

## INQUIÉTANTE DÉPERSONNE

La dépersonnalisation a un jour disparu. J'ai cru qu'on m'en avait sauvé. Puis, en 2019, elle se réinstalle. Mes fils d'actualité sur les réseaux sociaux sont bombardés de nouvelles de catastrophes climatiques, d'animaux brûlés, d'abris saccagés, de masques à gaz, de plâtre inondé, on me dit que je suis folle de faire de ces images ma priorité psychique, que je m'en fais pour rien, mais un soir de cet été particulièrement frappé par les orages, les inondations et les tornades, ma mère m'appelle en pleurant, son mari et elle sont sinistrés, pris en charge par la Croix-Rouge, puis laissés à eux-mêmes quelques jours après. Le toit de l'immeuble où ils vivent est percé et le bardeau expulsé dans le ciel. L'assurance essaie de trouver un moyen de ne pas payer, prétextant qu'il s'agit d'une situation inhabituelle. C'est le premier juillet. Il y a pénurie de logements. On suggère à ma mère (qui travaille au salaire minimum) et à son mari (au chômage à cause d'une maladie chronique) de se payer une chambre d'hôtel pour quelques mois. Le vieil immeuble doit être refait en entier, l'eau a infiltré les murs, libérant les fibres d'amiante. Le drame me donne raison. Le réel imite mes angoisses. Le pire est à venir. Plus tard, le tempérament anxieux de mon beau-père l'amènera à renouer avec son passé de toxicomane; il mélangera l'alcool aux antidouleurs, ma mère le retrouvera endormi dans la salle de bain, des seringues et du sang décorant le plancher. Je fusionne avec mes proches : je vomis. La dépersonnalisation cherche à me protéger de mon empathie. Les visages retrouvent leur étrangeté. Maintenant, c'est le plancher que je distingue mal de mes pieds.

Dans leur article *De l'inquiétante étrangeté à la dépersonnalisation. Quand l'affect pousse le moi vers les bords de l'« autre objet », le sujet*, le psychiatre Gérard Pirlot et la psychologue Sylvie Bourdet-Loubère affirment qu'ils ne conçoivent pas de différence de nature entre l'inquiétante étrangeté et le phénomène de la dépersonnalisation,

mais seulement une différence de degré<sup>63</sup>, la dépersonnalisation s'avérant être plus intense.

Revenons donc à la notion de *Unheimliche*<sup>64</sup>, rapprochant le préfixe *Un* (qui marque le refoulement) à *Heimlich* (le familier, ce qui relève de la maison, du connu<sup>65</sup>). Selon Freud, le refoulement est le mécanisme à la source de l'inquiétude, il éloigne le sujet du familier tout en le faisant « passer dans contraire<sup>66</sup> », dans l'inquiétant. Ainsi, le sujet dépersonnalisé est assailli par des ruminations anxieuses qui concernent des objets qui lui sont familiers : son corps, ses proches, son lieu de vie. Peu importe, il les *sait* étrangères. Il inspecte ses pensées et y soupçonne les germes d'une folie. À ce propos, Freud note : « l'aspect inquiétant de [...] la folie, a la même origine. Le profane y voit l'expression de forces dont il n'a pas supposé l'existence chez son prochain, mais dont il est capable de sentir obscurément la motion dans les coins reculés de sa personnalité<sup>67</sup> ». La possibilité de la folie est donc refoulée puis redécouverte. L'inquiétante étrangeté provoque un court instant de frayeur, tandis que la dépersonnalisation s'installe longuement, dure des jours, des semaines, des mois, de manière intense, provoquant véritablement de l'effroi, jusqu'à l'abjection. Dans la conception kristevienne, on définit l'abjection comme le résultat de ce qui « perturbe une identité, un système, un ordre<sup>68</sup> ». L'abjection peut dès lors devenir une conséquence de la dépersonnalisa-

---

<sup>63</sup> Pirlot, Gérard et Bourdet-Loubère, Sylvie, « De l'inquiétante étrangeté à la dépersonnalisation. Quand l'affect pousse le moi vers les bords de l'autre de l'objet », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 81, n° 3, juillet 2016, p. 580.

<sup>64</sup> Inquiétante étrangeté en allemand.

<sup>65</sup> Freud, Sigmund et Mannoni, Olivier, *L'inquiétant familier*, Paris, Éd. Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », n° 817, 2011, p. 9.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>68</sup> Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Collection Tel quel », 1980, p. 12.

tion qui, par définition, perturbe l'identité et peut-être même l'ordre du monde (déréalisation). Les formes terrifiantes qui en découlent ne sont pas simplement suggérées, elles s'installent et s'enracinent, je les décris « plus ou moins objectivement<sup>69</sup> ».

Cette réflexion sur les notions d'inquiétante étrangeté et d'abjection ont entraîné d'autres emprunts<sup>70</sup> au genre de l'horreur. Il s'est agi alors, non pas de construire un récit d'horreur, mais bien d'en adopter des éléments, décloisonnant ainsi ce genre littéraire. En ce qui a trait à ce genre, les emprunts se sont concentrés sur quatre éléments du récit : l'ambiance générale d'hostilité, la figure du monstre (en l'occurrence le double), le *gore*, plus précisément les transgressions corporelles (*body horror*), et finalement, le sublime. Ainsi, presque tous les personnages rencontrés par ma protagoniste sont inquiétants, ce qui installe une paranoïa tout au long du roman. Cette ambiance a été inspirée par la lecture de *We Have Always Lived in the Castle* de Shirley Jackson, roman dans lequel l'horreur émerge de l'hostilité des membres du village qui harcèlent la protagoniste dès qu'elle sort de chez elle. Ce contexte provoque une agoraphobie chez elle, si intense qu'elle finira par surpasser, en brutalité, les comportements réels des habitants du village. La dépersonnalisation, comme l'agoraphobie, amplifient l'horreur sociale.

La figure du monstre a été mobilisée afin d'incarner un familier qu'on peine à reconnaître. Dans les cas de De Vaucante et du monstre du Triplex rouge, il s'agissait aussi de montrer à quel point le traumatisme perdure, même quand on s'éloigne de l'assaillant. La présence du monstre, hantise traumatique, contamine Angélique dans son agonie : « Je suis le monstre. Dans les rêves, je tape les crânes sur la vitre. Je fais gicler le sang [...] je connais cette violence. Je la côtoie à l'intérieur ». Le monstre la pénètre

---

<sup>69</sup> Pour Mellier, l'esthétique de l'horreur est « fondée sur la présence de l'objet surnaturel dont les formes se voient plus ou moins objectivement décrites ». Mellier, Denis, *op. cit.*, p. 334.

<sup>70</sup> Je dis « emprunts », car je n'ai pas voulu inscrire mon roman dans la généricité de l'horreur, mais seulement en emprunter des éléments quand cela servait mon propos.

tels des images, des discours, des coups. Angélique se détruit comme De Vaucante aurait voulu la détruire. De Vaucante finit « par la manger à distance » par l'entremise de sa représentation symbolique parvenue à elle comme la gale, creusant des galeries, déposant des œufs-parasites dans sa peau. Elle se gratte jusqu'à l'hémorragie; dans le fleuve, elle s'accroupit pour pondre elle-même les œufs.

Par ailleurs, ce corps exogène, cette figure du parasite, n'est pas étranger à un autre élément d'emprunt<sup>71</sup> : les transgressions corporelles. Dans son essai *Body Gothic : Corporeal Transgression in Contemporary Literature and Horror Film*, Xavier Aldana Reyes note que « le gore articule des inquiétudes concernant la mortalité et la vulnérabilité des corps humains<sup>72</sup> ». Ces inquiétudes sont par ailleurs supportées, accentuées par l'idéal hygiénique occidental selon lequel le corps devrait être propre et fermé, conception renforcée par l'émergence de la théorie des germes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>73</sup>. Les fluides corporels, ainsi que les orifices qui les expulsent, sont alors traités comme des objets dangereux<sup>74</sup>, le corps qui porte les marques de son environnement, de son contact avec les natures non humaines, est jugé inférieur. De la même façon, l'ouverture du corps est un élément de démarcation de classe :

The rise of the bourgeois class and the division of labor reinforced and internalized the medical disciplining of a closed and clean body by using it as a ritual of demarcation: while the body of the underclass and of women is leaky, flowing, and unproductive, the male bourgeois body of the Homo oeconomicus is divided into closed economic units<sup>75</sup>.

---

<sup>71</sup> Je reviendrai sur cet aspect dans la section traitant de transcorporité.

<sup>72</sup> Aldana Reyes, Xavier, *Body Gothic: Corporeal Transgression in Contemporary Literature and Horror Film*, Cardiff, University of Wales Press, 2014, p. 20.

<sup>73</sup> Herges, Katja, « Body Fluids and Fluid Bodies: Trans-Corporeal Connections in Contemporary German Narratives of Illness », *Humanities*, vol. 8, n° 1, 2019, p. 2.

<sup>74</sup> *Idem.*

<sup>75</sup> *Idem.*

Plus la classe sociale d'un individu est élevée, plus il s'éloigne — en apparence — de son animalité, de sa mortalité. Les cadavres reposent dans les terrains vagues, des milieux retirés, sans appartenance, et gardés à distance, question qu'ils ne puissent plus « indique[r] ce qu[i est écarté] en permanence pour vivre<sup>76</sup> ». Le cadavre est une figure ambiguë avec son visage déformé, qui auparavant recueillait quelqu'un. Il est à la fois mort et vivant, appartient simultanément à deux temporalités : « Il est la mort infestant la vie<sup>77</sup> ». L'ouvrier, avec son corps défait, taché de goudron noir, est un devenir-cadavre. À l'inverse, les rituels d'hygiène génèrent un faux sentiment de sécurité dans lequel des frontières entre dedans et dehors sont temporairement érigées<sup>78</sup> : nous voilà propres, potentiellement éternels.

Le travail intellectuel protège, en quelque sorte, des blessures du monde ouvrier, de ces corps écorchés, malmenés, sales, vulnérables. La bourgeoisie (élites, classes capitalistes<sup>79</sup>) est la classe d'une pseudotranscendance, que ses membres tiennent pour véritable. Le corps se dissimule derrière la pensée, les expressions de civilité dominent sur les besoins de ce corps. On accorde de la valeur aux discours et à la rationalité au détriment des sens et de la subjectivité. Les transgressions corporelles provoquent un choc, ébranlent cette conception du monde. Dans mon roman, j'explore ce tabou du corps ouvert, principalement à travers le motif du « trou dans le bras » du personnage d'Angélique. Le procédé de répétition mis de l'avant à quelques reprises expose les différentes significations de ce corps qui déborde et qui est pénétré : « Le trou dans son bras est une interaction. Le trou dans son bras est une niche d'animaux microscopiques.

---

<sup>76</sup> Pour Kristeva, le cadavre est l'une des formes les plus puissantes d'abjection : « Le cadavre (cadere, tomber), ce qui a irrémédiablement chuté, cloaque et mort, bouleverse [violemment] l'identité de celui qui s'y confronte ». Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l'horreur*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>78</sup> Herges, Katja, *art. cit.*, p. 2.

<sup>79</sup> Universalis, Encyclopædia, « CLASSES SOCIALES - Classe dominante », *Encyclopædia Universalis*, en ligne, <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/classes-sociales-classe-dominante/>>, consulté le 27 mars 2022.



Le trou dans son bras est un ancêtre. » Il révèle ainsi la perméabilité des corps, mais aussi les organismes qui s’y installent, bactéries millénaires.

Est abject, selon Kristeva, ce qui signale la fragilité des ordres<sup>80</sup>. La dépersonnalisation est abjecte au sens où elle signale combien la notion d’identité est fragile en révélant combien les distinctions je/autre, dedans/dehors caduques. Mais comment ne pas se faire avaler complètement par ce sentiment d’effroi, sans détourner le regard, sans faire semblant que je suis unie, entière, que je ne suis pas avalée par le ciel, qu’il n’y a de distinctions entre le jour et la nuit que par des degrés d’étrangeté dans les lumières? Que je ne suis pas constamment menacée de dissolution?

L’abject n’est pas que symptôme, que « langage déclarant forfait [devant] l’étranger inassimilable, monstre, tumeur et cancer<sup>81</sup> »; l’abject n’est pas que révolusion, non : il est « bordé de sublime<sup>82</sup> ». Il faudrait alors recourir au sublime, accentuer sa présence fragile, « la distanciation esthétique [qui le caractérise, afin de se] donne[r] la force de surmonter<sup>83</sup> » l’abjection. J’entends ici, par « sublime », cette expérience polymorphe qui projette hors de soi — tout comme l’expérience de l’abjection ou de la dépersonnalisation — par laquelle un être capitule devant l’ineffable<sup>84</sup>. Comme le résume Sophie De Mijolla-Mellor dans son ouvrage *La sublimation* : « le sublime s’adresse à l’entendement et à l’imagination réunis mais dépasse cette dernière et crée un sentiment mêlé de jouissance et de terreur<sup>85</sup> ». Le sentiment de sublime rend vivable la perte de soi. Il est cathartique. Il confère une unité au vide par les processus d’esthétisation qu’il

---

<sup>80</sup> Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l’horreur*, op. cit., p. 12.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>82</sup> *Idem.*

<sup>83</sup> Marleau, Sophie. *De la lecture à la peur et au dégoût : les effets de la littérature d’horreur*, mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, mai 2012, p. 29.

<sup>84</sup> Pillet, Maud, *Le sublime dans les contes et nouvelles de Mérimée, Barbey d’Aurevilly et Villiers de l’Isle-Adam*, thèse de doctorat, Université de Toronto, 2011, 392 p.

<sup>85</sup> De Mijolla-Mellor, Sophie, *La sublimation*, vol. 2e éd., Cairn.info, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2012, p. 4.

active. À ce sujet, Kristeva écrit : « Aussitôt que je le perçois, que je le nomme, le sublime déclenche — il a toujours déclenché — une cascade de perceptions et de mots qui élargissent la mémoire à l’infini<sup>86</sup>. » Le versant sublime de l’abjection permet le langage, que le symptôme annihile, et autorise la dissolution de soi, la contemple avec fascination, admet la petitesse de l’existence humaine devant l’indécodable, l’absurde atomique. Le récit d’horreur devrait se ponctuer de ces moments sublimes et sombres, étoilés, contemplatifs, qui offriraient aux lectrices la distance nécessaire à la métabolisation de l’abject.

---

<sup>86</sup> Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l’horreur*, *op. cit.*, p. 19.

## FRONTIÈRES

Dans son ouvrage *Éloge de l'hypersensible*, Evelyne Grossman décrit les êtres hypersensibles comme « ces corps qui vibrent au moindre contact, qui perçoivent avec une extrême acuité les excitations externes les plus ténues<sup>87</sup> ». Pour les imager, elle sollicite Freud, qui compara « l'organisme vivant à “une boule indifférenciée de substances irritables”, sorte de vésicule vivante qui envoie ses pseudopodes tels des antennes vers le monde extérieur et les rétracte au moindre danger<sup>88</sup> ». C'est ainsi que je réagis au monde quand je suis aux bords de moi-même, presque dissoute, presque innommable, avec mon moi minimal<sup>89</sup>; tout entre, je sursaute au contact de l'air, au contact d'une lumière qui s'installe sur la peau, fait dresser les poils.

Si l'abject est « bordé de sublime », la dépersonnalisation est bordée d'hypersensibilité. Une hypersensibilité comme éclat de lave, visqueuse, dégoutante, odeur de soufre et de pierres noires empiétant sur les territoires que j'occupe. Ce trop-plein, je ne m'en détourne plus. Je m'en fabrique des membres. Je nage dans le cratère au détriment de mes os. Je prends les excitations, les cris, la douleur contre mes ailes de feu. Je me répands par le chant.

---

<sup>87</sup> Grossman, Evelyne, *op. cit.*, p. 7.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>89</sup> Expression empruntée à Christine Daigle. Les modèles tels que proposent les notions comme la transcorporéité devraient concevoir un « moi minimal », une agentivité capable de porter la responsabilité. Daigle, Christine, *art. cit.*, p. 43.

Parce que les corps hypersensibles sont ces corps de la déraison<sup>90</sup>, vulnérables, « tantôt écorchés, réceptifs aux plus subtils stimuli extérieurs, intensément déformés par la moindre émotion<sup>91</sup> », je les sais capables d'admettre qu'ils sont pénétrables.

Dans *Bodily Natures*, paru en 2010, la professeure et chercheuse Stacy Alaimo livre une réflexion sur la notion de transcorporité qu'elle définit comme l'idée que les animaux-humains sont des êtres poreux qui se répandent, s'écoulent dans la matière, forment et sont formés par les natures non humaines dans un flot incessant d'échanges<sup>92</sup>. Ce concept découle de différentes observations faites par la chercheuse et qui entrent en opposition avec l'exceptionnalisme humain (selon lequel l'être humain est différent des autres êtres vivants et qu'il leur est supérieur) et le dualisme cartésien. Dans son essai *Volatile Bodies*, la théoricienne Elizabeth Grosz expose l'idée selon laquelle les dichotomies « raison/passion », « profondeur/surface », « transcendance/immanence », « masculin/féminin », « culture/nature » découlent du dualisme cartésien<sup>93</sup> et que la division est loin d'être neutre : « l'esprit » ainsi que ses différentes déclinaisons deviennent alors les termes privilégiés tandis que leurs contreparties sont dévalorisées, subordonnées. En ce sens, le corps est au service de l'esprit, de la même façon que la nature est au service de la culture. Cette distinction rigide entre culture et nature conçoit la nature comme indifférenciée, inerte, muette et passive : exploitable. Il est à noter que l'exceptionnalisme humain et les distinctions dualistes ont été identifiés par nombres de penseurs posthumanistes comme étant « à la source de l'oppression raciale, de la

---

<sup>90</sup> Grossman va d'ailleurs mobiliser la figure de la femme hystérique pour montrer comment les sujets hypersensibles ont été dévalorisés au cours de l'histoire. Dévalorisation portée par un dégoût du corps, corps qui ressent trop, qui déborde, qu'un modèle d'être de Raison, un modèle du corps anorganique cherche à supplanter. Grossman, Evelyne, *op. cit.*, p. 23.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>92</sup> Daigle, Christine, « Vulnérabilité posthumaine », *Con Texte*, vol. 2, n° 1, octobre 2018, p. 9-13.

<sup>93</sup> Ces dichotomies sont aussi le lieu d'associations latérales. Ainsi, ce qui est féminin est considéré comme plus naturel, immanent, passionnel (et donc irrationnel), et inversement pour le masculin.

violence du capitalisme sauvage né du néolibéralisme, de la destruction environnementale menant à l'extinction de masse<sup>94</sup> ».

Si la notion de transcorporéité permet au sujet dépersonnalisé de considérer son corps comme un objet infini, il peut pallier l'angoisse qui le terrasse : inutile désormais de savoir à qui appartient la main, la jambe, le visage. Les questionnements excessifs cessent. Il en résulte donc une véritable présence, nécessaire, selon Donna Haraway pour « cohabiter avec le trouble », une transformation profonde dans nos façons de nous concevoir :

non pas comme des êtres pivots entre des passés affreux et des futurs apocalyptiques desquels il faudrait s'échapper, mais comme des créatures mortelles, entrelacées dans une myriade de configurations inachevées de lieux, de temps, de matières, de significations<sup>95</sup>.

Il est plus souffrant de voir les limites entre dedans et dehors, entre soi et l'autre s'effriter quand ces limites sont renforcées par une culture. L'imaginaire du corps est estropié par les dualismes cartésiens, forces cloisonnantes.

Je ne suis plus certaine d'être malade.

L'ennemi dont on cherche à me protéger n'en est peut-être pas un.

On me dit que je dois aller mieux. Que je dois travailler, être fonctionnelle. Qu'il me faut me construire une identité fixe et stable. Mais « je » est un résidu, la somme de mes stratifications, c'est une habitude<sup>96</sup>. Il faudrait que je réinstalle les clôtures, que j'oublie, partout les microbes, les pores, le son dans ma joue, le souffle du chien, l'abeille qui danse. Les acariens dans le lit. Mes peaux mortes. Que je réinvestisse mon

---

<sup>94</sup> Daigle, Christine et McDonald, Terrance H. (dir.), *op. cit.*, p. 2.

<sup>95</sup> Haraway, Donna Jeanne, *Staying With the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press, coll. « Experimental Futures: Technological Lives, Scientific Arts, Anthropological Voices », 2016, p. 1.

<sup>96</sup> Daigle, Christine, *art. cit.*, p. 43.

esprit, que j'affirme sa domination sur mon corps, sale et débordant — le corps est le truc étrange qui suit l'esprit — que je tiens alors en un seul morceau, insufflant assez de matière à l'égo pour avancer, pour me croire importante, allez, qu'ils me disent, tue l'araignée dans l'appartement, tue, allez, c'est à toi cet endroit, impose ta propriété. Ton autonomie, ton indépendance.

Mais rien ne me convainc dans ce discours. Je ne suis pas un être de Raison. Elle me nuit, cette Lumière logique, catégorisante, qui me tient ligotée dans une existence-entonnoir qui nie nos parentés, qui nie le caractère incompréhensible du monde. Ce sont ces croyances calcifiées, leur effritement, qui m'effraient au point d'en vomir.

Et le matin, je mange, et je pense à la nourriture dans l'assiette, à la composition métallique de la fourchette, à ce que ça implique de se nourrir; aux animaux, aux plantes, pétris par l'estomac, dégradés par les sucs. Animaux et plantes, devenus déchets toxiques, devenus muscles, tissus, chair humaine<sup>97</sup>. Il y a la mort et la vie — des rencontres, des vers et des coques — dans mon ventre. Le grouillement est mon nouveau mode d'être.

La pensée d'Alaimo est informée par les *critical disability studies*, plus précisément par ce qui, dans l'expérience du handicap, remet en question la notion d'intégrité corporelle<sup>98</sup> et appelle à une reconfiguration des frontières du corps. Le corps est alors repensé à travers ses absences (dans le cas d'une amputation) ou par ses altérations sensorielles (on peut penser à la cécité ou alors à la perte de la sensation du toucher), mais aussi à travers ses extensions<sup>99</sup> (des prothèses, des chaises motorisées). Le corps dépersonnalisé, lui, n'est pas objectivement altéré ou augmenté, mais la perception de

---

<sup>97</sup> Alaimo utilise l'acte de se nourrir comme exemple pour exprimer que la transcorporité est présente dans les aspects les plus rudimentaires de la vie. Alaimo, Stacy, *Bodily Natures: Science, Environment, and the Material Self*, Bloomington, Indiana University Press, 2010, p. 12.

<sup>98</sup> Shildrick, Margrit, « Why Should Our Bodies End at the Skin? Embodiment, Boundaries, and Somatechnics », *Hypatia*, vol. 30, no 1. p. 13.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 14.

celui-ci laisse croire à des phénomènes semblables. On associe généralement la dépersonnalisation à une dissolution de l'égo. Il en résulte forcément une altération du rapport au corps. Pour Lacan comme pour Freud, l'égo « constitue une cartographie ou un traçage de la corporéité perçue et percevante du sujet<sup>100</sup> ». Le corps du dépersonnalisé se présente à lui de façon spectrale. Une sorte de fantôme. L'anatomie imaginaire<sup>101</sup> est secouée. La dépersonnalisation entraîne, par exemple, la sensation d'être seulement une tête au-dessus d'un corps flottant. Un ressenti similaire est vécu par les personnes quadriplégiques qui ont perdu leurs sensations et leur motricité en dessous du cou. Ces expériences rappellent combien les corps sont co-extensifs, qu'ils portent en eux-mêmes l'histoire de leurs contacts avec les natures non humaines. Disons finalement que ces expériences du corps réitérent la pertinence de la question formulée par Donna Haraway dans son *Manifeste cyborg* : « pourquoi nos corps devraient-ils se terminer à la peau?<sup>102</sup> ». En effet, dans cette logique de transcorporéité, on peut réfléchir la peau non pas comme une frontière du corps, mais comme un seuil duquel un monde dynamique sort et pénètre. Si la peau est une ligne, c'est une ligne floue. Criblée de trous.

D'ailleurs, Alaimo, dans son ouvrage, se penche tout particulièrement sur le corps toxique, corps parcouru, modifié, structuré, mis à mort par les substances toxiques et radioactives environnantes. Pour elle, la prise de conscience des mondes matériels qui traversent les corps et les environnements disrupte les croyances de transcendance et d'imperméabilité<sup>103</sup>. Prendre conscience de notre vulnérabilité, de notre exposition à recevoir des blessures, des coups<sup>104</sup>, oblige une responsabilité.

---

<sup>100</sup> Grosz, E. A., *Volatile Bodies: Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, coll. « Theories of representation and difference », 1994, p. 39.

<sup>101</sup> D'après la conception lacanienne qui l'entend comme « l'image ou la carte internalisée des significations que le corps a pour un sujet ». *Idem*.

<sup>102</sup> Shildrick, Magrit, « "Why Should Our Bodies End at the Skin?": Embodiment, Boundaries, and Somatechnics », *Hypatia*, vol. 30, n° 1, [Hypatia, Inc., Wiley], 2015, p. 13-29.

<sup>103</sup> Alaimo, Stacy, *op. cit.*, p. 16.

<sup>104</sup> Larousse, Éditions, *Définitions : vulnérable - Dictionnaire de français Larousse*, en ligne, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/vuln%C3%A9rable/82657>>, consulté le 6 mars 2022.

Je réfléchis aux modes narratifs et poétiques de la transcorporité. J'emprunte au genre de l'horreur, avec en tête l'idée que les littératures de l'imaginaire comme la science-fiction, la fantasy et l'horreur permettent de poser des questions en opérant par détours — entre autres par le *worldbuilding*. Dans son essai, Alaimo note que dans les films d'horreur, on rencontre souvent le trope du mutant, où la vue d'un humain dénaturé par des agents externes entraîne l'angoisse d'un public en proie à une somatophobie, craignant les corps, leurs ouvertures. Que ces transgressions corporelles dégoutent ou irritent les spectateurices ou lecteurices est en fait révélateur de leurs croyances, des modes de pensée qui les traversent. Si la somatophobie est si répandue dans nos sociétés, c'est que le corps fait tabou, notamment à cause de l'idéal hygiénique dont j'ai parlé plus tôt, promu par la médecine occidentale. Collectivement, nous peinons à reconnaître l'entrelacement de la matière, la pénétrabilité des corps. Pour Alaimo, ce trope se base sur l'anticipation d'une perméabilité un peu risible, alors que, comme elle le dit, « toutes ces choses effrayantes, supposément là-bas, sont déjà à l'intérieur<sup>105</sup> ».

Nous cohabitons déjà avec ces pharma-parasites, ces lièvres-fougères, je ne suis personne alors il y a de la place pour tous : monstres, bêtes hybrides, agencements symbiotiques, Galères portugaises, enfants-méduses, sirènes-minautes. Mon monde est plein de ces femmes pieuses aux mains ponces qui prient des rochers aux fossiles brillants, et sur ces rochers se dévoilent nos préhistoires portées à même le roc, corps aux agents pluriels, intentionnalités anciennes ou périphériques.

Je veux travailler l'écriture de façon à créer une focale passant de macro à micro — bactéries et montagnes — et laissant entrevoir les échanges entre les matières, autant dire les corps, pour parler avec Alaimo, « submergés dans l'incalculable<sup>106</sup> ».

---

<sup>105</sup> Alaimo, Stacy, *op. cit.*, p. 18.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 17.



Un autre trope discuté dans *Bodily Natures* est celui de l'hybride humain/animal, par exemple, un cafard qui ressemble à un homme ou alors une femme séductrice qui est finalement un monstre chat. Le dénouement de ces films est souvent, nous l'aurons compris, la maîtrise de la bête par l'homme<sup>107</sup>. Est-il possible de renverser cette trame narrative lorsqu'on a affaire aux êtres hybrides, et ainsi les envisager comme des figures radicales de transcorporité? La figure de l'hybride fait l'expérience de mondes multiples. Elle peut être à la fois oiseau et lombric. Son corps est un lieu hétérogène, il entretient des rapports complexes et parfois contraires avec son milieu de vie. Ces êtres permettent d'interroger les relations entre les créatures vivantes et non vivantes de la Terre. Quelles façons d'habiter coexistent dans ces corps monstres? La figure de l'hybride propose à mon sens un espace où les interfaces entre les corps humains et l'environnement sont en « intra-action », pour emprunter le terme de Karen Barad.

J'ai créé, dans mon roman, un personnage du nom de Kelly, travailleuse du sexe mi-femme, mi-oiseau, victime d'un génocide contre son espèce que j'ai nommée « Les oiselles de feu ». Il s'agissait pour moi de mettre en lumière le spécisme inhérent à sa — et à notre — société. J'ai voulu, de cette façon, dévoiler certains mécanismes de stratification des oppressions et dans ce cas-ci, plus spécialement, la question de l'enchevêtrement du spécisme et de la putophobie. L'hybridité servirait à créer un brouillage entre l'oiseau et la travailleuse du sexe, en l'occurrence, la femme, qui permet de rendre visible les rapports de parenté entre le spécisme et la putophobie. L'oiseau est alors sexualisé par le morcellement de son corps dans le regard du villageois; le corps de la travailleuse du sexe est bestialisé; elle est réduite, comme l'animal, à son corps, auquel est voué une sorte de fascination objectifiante. Cette réduction sert sa soumission, sa mise à l'écart de la société. On veut que les natures non humaines restent loin

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 16. L'utilisation du mot « homme » ne désigne pas ici le genre humain dans son entièreté. L'homme ici nommé sert de métonymie pour la société patriarcale qui exploite et domine le monde animal.

de la ville, dans la forêt, on veut que la travailleuse du sexe n'existe pas ou alors on la veut victime, de façon à exercer sur elle une domination de sauveur.

En tant que femme, je me suis fait traiter de chienne, de vache, de poulette. Il y a eu une époque où ces mots blessaient. Désormais, je sais que ces mots ne sont véritablement pas des insultes, intentions mises à part, car leur caractère injurieux est davantage dû à la pensée spéciste qu'à la nature des animaux eux-mêmes. Quand on compare une femme à un autre-qu'humain, c'est généralement pour la miner en la renvoyant à son infériorité, à son exploitabilité. Le dictionnaire propose deux définitions du mot « Oiselle » : 1) Soutenu — Femelle d'un oiseau. 2) Jeune fille naïve et sott<sup>108</sup>. Les personnages hybrides ont le pouvoir de valoriser l'oiselle, de lui donner une voix, ni naïve ni sott, de l'agentiver.

Comme le souligne l'écrivaine et militante antispéciste Joan Dunayer dans le collectif *Animals and Women : Feminist Theoretical Explorations*, les chiennes sont exploitées par des éleveurs qui « “tiendront la chienne dans la position adéquate” — “par ses pattes” ou “par des sangles” — et “assisteront la pénétration du mâle”<sup>109</sup> ». Les éleveurs engraisent leurs portefeuilles à coups de portées successives. Les vaches à lait sont enceintes et en lactation environ huit mois par année. À chaque période de lactation, les machines extraient aux vaches dix fois la quantité de lait qu'elles produiraient volontairement pour allaiter leurs veaux<sup>110</sup>. La poule, elle aussi, est complètement réduite à son corps, elle est exploitée pour sa capacité à pondre des œufs et quand elle ne pond

---

<sup>108</sup> « Article Oiselle », *Dictionnaire de définitions*, Antidote 10, version 1 [Logiciel], Montréal, Druide informatique, 2018.

<sup>109</sup> Dunayer, Joan, « Sexist Words, Speciesist Roots » dans Adams, Carol J. et Donovan, Josephine (dir.), *Animals and Women: Feminist Theoretical Explorations*, Durham, Duke University Press, 1995, p. 42.

<sup>110</sup> *Idem.*

plus, ne reste plus qu'à tirer profit de sa chair<sup>111</sup>. La chair pourra être appelée « produit » et l'objet passif sera mis sur les tablettes, bouilli, mariné, farci et englouti. Ou tout simplement jeté aux ordures. L'analogie est criante, explique Dunayer : tandis que l'éleveur de volailles nie le monde phénoménologique de la poule en la réduisant à sa dimension physique, le désir sexiste et masculin, lui aussi, compte exploiter celle qu'il traite de « poulette » humaine en la limitant à son corps féminin, et ce, dans le but d'en retirer du plaisir sexuel<sup>112</sup>. On voit là combien le patriarcat fonctionne sous les mêmes mécanismes que les différents agents d'exploitation animale, et que les pratiques linguistiques qui visent à établir un lien comparatif entre les femmes et les animaux sont dénigrantes. Moins parce qu'un animal non humain est objectivement inférieur à un humain, mais parce que nous chosifions, dénigrons ces animaux, question de nous déculpabiliser de les exploiter. Nous attachons la honte dont nous ne voulons pas à ceux que nous oppressons<sup>113</sup>.

Il y a une classe de femmes qui fait davantage l'objet de cette dévalorisation enracinée dans le spécisme. Une travailleuse du sexe est poulette cochonne licorne, elle pue<sup>114</sup>, se traîne dans la boue, du mascara et des larmes plein le visage. C'est une femme brisée. Son sexe est synecdoque, comme chez la poule, la vache et la chienne, de son identité, elle est engagée dans une hyperféminité qui la renvoie à sa sexualité.

Du point de vue d'une norme bienpensante — et de celui des féministes abolitionnistes — la prostitution désagentivise, elle « avilit nécessairement la femme et ne peut être assimilée à un travail puisque personne ne peut consentir librement à se voir réduit à

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>112</sup> *Idem.*

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>114</sup> Le mot « pute » provient de l'ancien français « put » signifiant « puant ». « Article Pute », Dictionnaire de définitions, *Antidote 10*, version 1 [Logiciel], Montréal, Druide informatique, 2018.

l'état d'objet sexuel, à se donner en esclavage sexuel<sup>115</sup> ». Impossible donc qu'elle « tire profit de sa propre stigmatisation<sup>116</sup> ». Cette pensée est entre autres imbriquée dans une logique de négativité sexuelle, laquelle stigmatise des groupes pour leurs activités sexuelles, tout en réduisant la sexualité à un comportement bestial. Dans cette logique, l'animalité s'oppose à la civilité.

La figure de l'hybride ne devrait pas se contenter de son existence binaire, mi-femme, mi-oiseau, elle fait elle aussi l'expérience de la pluralité transcorporelle. Chez l'animal, les traces d'urine et d'excréments tiennent lieu de prolongements du (des) corps. La même logique s'opère chez les oiseaux avec le chant qui traverse l'espace, qui leur permet d'être à plusieurs endroits à la fois : « L'animal devient alors tout autant approprié *par* et *à* l'espace, qu'il se l'approprie en le marquant, créant avec les lieux un accord corporel par lequel le "soi" et le "non-soi" sont rendus indistincts<sup>117</sup> ». En cela, le motif du chant est tout indiqué pour évoquer la porosité des frontières entre les éléments du monde. *Il traverse*.

---

<sup>115</sup> Comte, Jacqueline, « Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe », *Déviance et Société*, vol. 34, n° 3, 2010, p. 425.

<sup>116</sup> Despentes, Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n° 30904, 2007, p. 83.

<sup>117</sup> Despret, Vinciane, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes sud, coll. « Mondes sauvages », 2019, p. 36.

## PERSPECTIVES ÉTHIQUES

Les lectorices peuvent être confus.es par ma proposition et se demander pourquoi l’entrelacement de l’intime et du théorique était nécessaire à mon propos. Je dois d’abord dire que cet essai ne propose pas une façon de faire, une marche à suivre de la création littéraire. Il cherche plutôt à documenter ma pratique, les réflexions plus ou moins congruentes qui la traversent en l’ancrant dans l’expérience vécue, en interrogeant la façon dont ce rapport compliqué au corps et à la réalité qu’engendre la dépersonnalisation fait émerger des questionnements et des formes de vie (considérant le texte comme une forme de vie, partie d’un écosystème discursif, générateur potentiel de gestes).

J’ai voulu écrire l’hypersensibilité. Il s’agissait d’une tentative désespérée de me soigner de ce moi qui fuyait, il s’agissait de le laisser fuir, de faire sans. Lol V. Stein, pour se soigner de sa dépersonnalisation, cherche à revivre le moment de la rencontre entre Michael Richardson et Anne-Marie Stretter, amour naissant et intense auquel elle a assisté « aussi complètement qu’il a été possible, jusqu’à se perdre de vue, elle-même<sup>118</sup> ». J’ai voulu, en écrivant l’hypersensibilité, la vulnérabilité des corps matériels et psychiques, faire comme Lol, chercher à rendre merveilleuse, potentiellement salvatrice, « l’éviction de soi<sup>119</sup> ». Peut-être était-ce l’inverse d’un effort de guérison. C’était peut-être simplement, faire avec. S’il n’y avait personne, il y avait au moins des sensations, il y avait au moins le corps à réintégrer, il y avait au moins des affects, forces desquelles tracer des récits. La fiction n’était peut-être finalement qu’une organisation plus ou moins complexe de nœuds émotifs et sensoriels<sup>120</sup>, ne nécessitant pas

---

<sup>118</sup> Office national de radiodiffusion télévision française. Présenté par Pierre Dumayet : Marguerite Duras à propos du *Ravissement de Lol V. Stein*, INA, <https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/i04257861/marguerite-duras-a-propos-du-ravissement-de-lol-vstein>, 15 avril 1964, 13:35.

<sup>119</sup> *Idem*.

<sup>120</sup> Daigle, Christine, *art. cit.*, p. 51.

vraiment de voix unifiée pour se tisser. Faute de solution concrète à la dépersonnalisation, dans l'expérience, il m'a semblé émerger *a persona conceptuel*, pour emprunter les mots de Rosi Braidotti<sup>121</sup>, une proposition éthique : proposition qui invite à prendre conscience de ses vulnérabilités et de celles des autres êtres et qui engage une responsabilité, exhorte à prendre soin, à réparer. Autrement dit, il est plus difficile de consentir à l'exploitation des natures non humaines quand on les intègre à notre imaginaire du corps, quand on sait que la violence portée sur elles est une violence dont les blessures sont forcément partagées. Le corps sensible, réagissant à chaque stimulus, m'amenait naturellement aux théories écoféministes : à la transcorporéité et à ses cousins théoriques, corps volatiles (Grosz), êtres-polypes (Daigle), posthumanismes deleuziens (Braidotti), etc.

La quête intime a pris des perspectives plus larges, politiques, dès lors qu'elle menait à la construction de personnages incarnant ce *persona conceptuel* hypersensible, puis à l'aménagement d'un monde mourant, clivé, brutal, reflétant la crise environnementale à nos portes, monde requérant un souffle pour se sortir de ses logiques d'exploitations.

parce qu'il n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre la vie<sup>122</sup>

je propose un cadre théorique potentiellement faillible

insufflant au texte simultanément des formes vides, détachées, débordantes, permettant de rendre compte des vulnérabilités, cherchant à engager une responsabilité

le langage s'emmêle à la matière

---

<sup>121</sup> Rosi Braidotti revendique la figure du posthumain comme *persona conceptuel*, appelant à une incarnation de la figure dans le mode d'être, susceptible d'entraîner des transformations profondes (changement de perspectives en ce qui a trait aux enjeux environnementaux et sociaux). Rosi Braidotti, « Posthuman Neo-materialisms and Affirmations » dans Daigle, Christine et McDonald, Terrance H. (dir.), *From Deleuze and Guattari to Posthumanism: Philosophies of Immanence*, London ; New York, Bloomsbury Academic, coll. « Theory in the new humanities », 2022, p. 23.

<sup>122</sup> Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2011, p. 9.

gènere

vampires anodontes, peut-être gentils

espérant voir marcher dans le texte la nuit

le propos mord

l'être croqué

magnifique monstre formé

*les styles littéraires se proposent dans la lecture comme de véritables formes de vie, engageant des conduites, des démarches, des puissances de façonnement et des valeurs existentielles*<sup>123</sup>

composite à grandes mains glue

le Livre en modèle : suggestions, échecs possibles

l'être croqué

suis les pistes, les traces laissées dans le texte

soigne les obstacles mitoyens

et le nid, autant dire conditions de vie(s)

il a cessé de marcher avec son corps-clôtures

---

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 10.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adams, Carol J. et Donovan, Josephine (dir.), *Animals and Women: Feminist Theoretical Explorations*, Durham, Duke University Press, 1995, 381 p.
- Alaimo, Stacy, *Bodily Natures : Science, Environment, and the Material Self*, Bloomington, Indiana University Press, 2010, 193 p.
- Aldana Reyes, Xavier, *Body Gothic: Corporeal Transgression in Contemporary Literature and Horror Film*, Cardiff, University of Wales Press, 2014, 243 p.
- Aphasie - Troubles neurologiques - Édition professionnelle du Manuel MSD*, en ligne, <<https://www.merckmanuals.com/fr-ca/professional/troubles-neurologiques/fonction-et-dysfonctionnement-des-lobes-c%C3%A9r%C3%A9braux/aphasie>>, consulté le 12 avril 2022.
- Aubin, Thierry, « Le chant des oiseaux : un mode de communication sophistiqué », *Acoustique et Techniques*, n° 61, p. 12- 15.
- Bachmann, Ingeborg, *Trois sentiers vers le lac*, Arles, France, Actes sud, 2006, 274 p.
- Barad, Karen Michelle, *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham, Duke University Press, 2007, 524 p.
- Bergeron, Étienne, « Se performer : écriture du corps, écriture de soi », *Le crachoir de Flaubert*, en ligne, <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2017/03/se-performer-ecriture-du-corps-ecriture-de-soi/>, consulté le 12 novembre 2019.
- Braidotti, Rosi, « Posthuman Neo-materialisms and Affirmations » dans Daigle, Christine et McDonald, Terrance H. (dir.), *From Deleuze and Guattari to Posthumanism: Philosophies of Immanence*, London ; New York, Bloomsbury Academic, coll. « Theory in the new humanities », 2022, p. 23-40.
- Brossard, Nicole et Dupré, Louise, *D'aube et de civilisation : poèmes choisis*, 1965-2007, Montréal, Typo, coll. « Typo », 2008, 464 p.
- Boumard, Patrick, Lapassade, Georges et Lobrot, Michel, *Le mythe de l'identité : apologie de la dissociation*, Paris, Economica-Anthropos, coll. « Anthropologie », 2006, 168 p.
- Casselot, Marie-Anne et Lefebvre-Faucher, Valérie (dir.), *Faire partie du monde : réflexions écoféministes*, Montréal, Québec, Remue-ménage, 2017, 172 p.



- Chollet, Mona, *La tyrannie de la réalité*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel » (n° 120), 2006, 384 p.
- Comte, Jacqueline, « Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe », *Déviance et Société*, vol. 34, n° 3, 2010, p. 425- 446.
- Daigle, Christine, « Deleuzien Traces: The Self of the Polyp » dans Daigle, Christine et McDonald, Terrance H. (dir.), *From Deleuze and Guattari to Posthumanism: Philosophies of Immanence*, London ; New York, Bloomsbury Academic, coll. « Theory in the new humanities », 2022, p. 41-62.
- , « Vulner-abilité posthumaine », *Con Texte*, vol. 2, n° 1, octobre 2018, p. 9-13.
- Daigle, Christine et McDonald, Terrance H. (dir.), *From Deleuze and Guattari to Posthumanism: Philosophies of Immanence*, London ; New York, Bloomsbury Academic, coll. « Theory in the new humanities », 2022, 294 p.
- De Mijolla-Mellor, Sophie, *La sublimation*, vol. 2e éd., Cairn.info, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2012, 128 p.
- Demeulenaere, Pierre, « Qu'est-ce qu'être rationnel ? », *Sociologies*, 2003, p. 65-115.
- Despentès, Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n° 30904, 2007, 151 p.
- Despret, Vinciane, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes sud, coll. « Mondes sauvages », 2019, 207 p.
- Duras, Marguerite, *Le ravisement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Folio Texte intégral », n° 810, 2006, 190 p.
- Eco, Umberto et Bouzaher, Myriem, *Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, B. Grasset, coll. « Figures », n° 26, 1985, 315 p.
- Feinberg, Todd E. et Keenan, Julian Paul (dir.), *The Lost Self: Pathologies of the Brain and Identity*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2005, 275 p.
- Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Collection Tel », n° 9, 2007, 688 p.
- Fradet, David, *La dépersonnalisation : étude psychanalytique de la dimension contemporaine du phénomène*, thèse de Doctorat, Psychologie, Rennes, Université Rennes 2, 2017, 283 p.

- Freud, Sigmund, *Essais de psychanalyse : au-delà du principe du plaisir psychologie collective et analyse du moi, le moi et le ça, considérations actuelles sur la guerre et sur la mort.*, s. 1., 1980, 320 p.
- Freud, Sigmund et Mannoni, Olivier, *L'inquiétant familier*, Paris, Éd. Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », n° 817, 2011.
- Gillot, Pascale, « Chapitre premier. La conception cartésienne de l'esprit. Du dualisme à la "neuropsychologie" », *L'esprit, figures classiques et contemporaines*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Philosophie », 2016, p. 25-58.
- Groleau, Catherine Eve et Thérien, Céline, *L'abrégé : guide des notions littéraires : procédés d'écriture, genres et courants, analyse littéraire*, s. 1., 2018, 210 p.
- Grossman, Evelyne, *Éloge de l'hypersensible*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2017, 217 p.
- Grosz, E. A., *Volatile Bodies : Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, coll. « Theories of representation and difference », 1994, 250 p.
- , *Chaos, Territory, Art : Deleuze and the Framing of the Earth*, New York, Columbia University Press, coll. « The Wellek library lectures in critical theory », 2008, 116 p.
- Haraway, Donna Jeanne, *Staying With the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press, coll. « Experimental futures: technological lives, scientific arts, anthropological voices », 2016, 296 p.
- Herges, Katja. « Body Fluids and Fluid Bodies: Trans-Corporeal Connections in Contemporary German Narratives of Illness » *Humanities* 8, n° 1, 2019, 12 p.
- Jouve, Vincent, « L'effet-personnage dans le roman », *art, langage, apprentissage*, en ligne, <<https://arlap.hypotheses.org/1738>>, consulté le 21 mai 2021.
- Kafka, Franz, *La métamorphose*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014, 129 p.
- Kohn, Eduardo, *How Forests Think: Toward an Anthropology Beyond the Human*, Berkeley, University of California Press, 2013, 267 p.
- Kraus, Chris et Yourgrau, Palle, *Aliens & Anorexia*, Los Angeles, CA, Semiotext(e), coll. « Semiotext(e) native agents series », 2013, 261 p.

- Kristeva, Julia, *Semeiotike : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Littérature », n° 96, 2000, 318 p.
- , *Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abjection*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Tel quel », 1980, 247 p.
- Lageira, Jacinto, *La déréalisation du monde : réalité et fiction en conflit : essai*, 1re éd, Arles] : [Nîmes, Actes sud ; Jacqueline Chambon, coll. « Rayon art », 2010, 286 p.
- Larousse, Éditions, *Définitions : vulnérable - Dictionnaire de français Larousse*, en ligne, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/vuln%C3%A9rable/82657>>, consulté le 6 mars 2022.
- Lauwers, Margot, « The Body as Threshold for Connection », dans Dante Barrientos-Tecun et Anne Reynes-Delobel (dir.), *Écritures dans les Amériques au féminin*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017.
- Le Poulichet, Sylvie, *Psychanalyse de l'informe : dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris, Aubier, coll. « Aubier Psychanalyse », 2003, 124 p.
- Lost Girls, *Menneskekollektivet* [enregistrement sonore]. Album : Menneskekollektivet. Smalltown Supersound, 2021, 12m10s, tous droits réservés.
- Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2011, 288 p.
- Marchessault, Jovette, *Comme une enfant de la terre : roman. 1, 1*, Ottawa, Leméac, 1975, 348 p.
- Marleau, Sophie. *De la lecture à la peur et au dégoût : les effets de la littérature d'horreur*, mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, mai 2012, 126 p.
- Mellier, Denis, *L'écriture de l'excès : fiction fantastique et poétique de la terreur*, Paris, Champion [u.a.], coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », n° 26, 1999, 479 p.
- Miller, Jacques-Alain, « Le corps dérobé. À propos du ravissement », *La Cause du Désir*, vol. 103, n° 3, novembre 2019, p. 25-35.
- Mitski, *A Horse Named Cold Air* [enregistrement sonore]. Album : Be the Cowboy, Dead Oceans, 2018, 2m3s, tous droits réservés.

Nagel, Thomas, « What Is It Like to Be a Bat? », *The Philosophical Review*, vol. 83, n° 4, [Duke University Press, Philosophical Review], 1974, p. 435-450.

Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L, 1999, 181 p.

*Office national de radiodiffusion télévision française*. Présenté par Pierre Dumayet : Marguerite Duras à propos du « Ravisement de Lol V. Stein ». INA, <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i04257861/marguerite-duras-a-propos-du-ravisement-de-lol-vstein>, 15 avril 1964, 13:35.

Pillet, Maud, *Le sublime dans les contes et nouvelles de Mérimée, Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam*, thèse de doctorat, Université de Toronto, 2011, 392 p.

Pirlot, Gérard et Bourdet-Loubère, Sylvie, « De l'inquiétante étrangeté à la dépersonnalisation. Quand l'affect pousse le moi vers les bords de l'autre de l'objet, le sujet », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 81, n° 3, juillet 2016, p. 575-587.

Porte, Michelle, Berge, Prune, Hachem, Hafida et D'Alessio, Carlos, *Les lieux de Marguerite Duras*, Paris, Gallimard, 2009.

Pourzagues, Anne, *Exister malgré le « dépeuplement » : le paradoxe du personnage dans Le Ravisement de Lol V. Stein de Marguerite Duras*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, Juin 2014, 121 p.

Ramsay, Diana, *Approche des ténèbres*, Paris, Rivages, 1987, 203 p.

Robbe-Grillet, Alain, *Pour un nouveau roman*, Paris, Éd. de Minuit, coll. « Collection "Critique" », 2010, 144 p.

Shildrick, Magrit, « "Why Should Our Bodies End at the Skin?": Embodiment, Boundaries, and Somatechnics », *Hypatia*, vol. 30, n° 1, [Hypatia, Inc., Wiley], 2015, p. 13-29.

« Schizophrénie », *UNIPSED*, en ligne, <<https://www.unipsed.net/ressource/schizophrénie-3/>>, consulté le 17 février 2022.

« Si vous croisez une vessie de mer sur la plage, ne la touchez surtout pas ! », *Sciencepost*, 2015, en ligne, <<https://sciencepost.fr/croisez-vessie-de-mer-plage-ne-touchez-surtout/>>, consulté le 17 février 2022.

Simeon, Daphne et Abugel, Jeffrey, *Feeling Unreal : Depersonalization Disorder and the Loss of the Self*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 2009, 242 p.

- Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, X p.
- Tronto, Joan C et Maury, Hervé, *Un monde vulnérable : pour une politique du care*, La découverte, 2015, 240 p.
- « Trouble de dépersonnalisation/déréalisation - Troubles mentaux », *Manuels MSD pour le grand public*, en ligne, <<https://www.merckmanuals.com/fr-ca/accueil/troubles-mentaux/troubles-dissociatifs/trouble-de-d%C3%A9personnalisation-d%C3%A9r%C3%A9alisation>>, consulté le 21 décembre 2021.
- Tsing, Anna Lowenhaupt (dir.), *Arts of Living on a Damaged Planet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017, 368 p.
- Un cas de dépersonnalisation. Par Ludovic Dugas. 1898.*, en ligne, <<http://www.histoiredelafolie.fr/psychiatrie-neurologie/un-cas-de-depersonnalisation-par-louis-dugas-1898>>, consulté le 29 novembre 2021.
- Udris, Raynalle, *Welcome Unreason : a Study of « Madness » in the Novels of Marguerite Duras*, Amsterdam, Atlanta GA : Rodopi, 1993, p. 247.
- Universalis, Encyclopædia, « CLASSES SOCIALES - Classe dominante », *Encyclopædia Universalis*, en ligne, <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/classes-sociales-classe-dominante/>>, consulté le 27 mars 2022.
- Velitchko, Inga, « Les personnages animaux dans la littérature - Esquisse de typologie et de fonctions », *Fabula Colloques*, Fabula Colloques / Équipe de recherche Fabula, avril 2018.
- « VIDEO. La Physalie : un animal étrange et dangereux », *Sciences et Avenir*, 2015, en ligne, <[https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/video-la-physalie-un-animal-etrange-et-dangereux\\_101052](https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/video-la-physalie-un-animal-etrange-et-dangereux_101052)>, consulté le 17 février 2022.
- Viennet, Denis, « Animal, animalité, devenir-animal. Mise en question à travers les impératifs du développement technoscientifique », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, n° 23-24, Association Les Amis du Portique, septembre 2009.